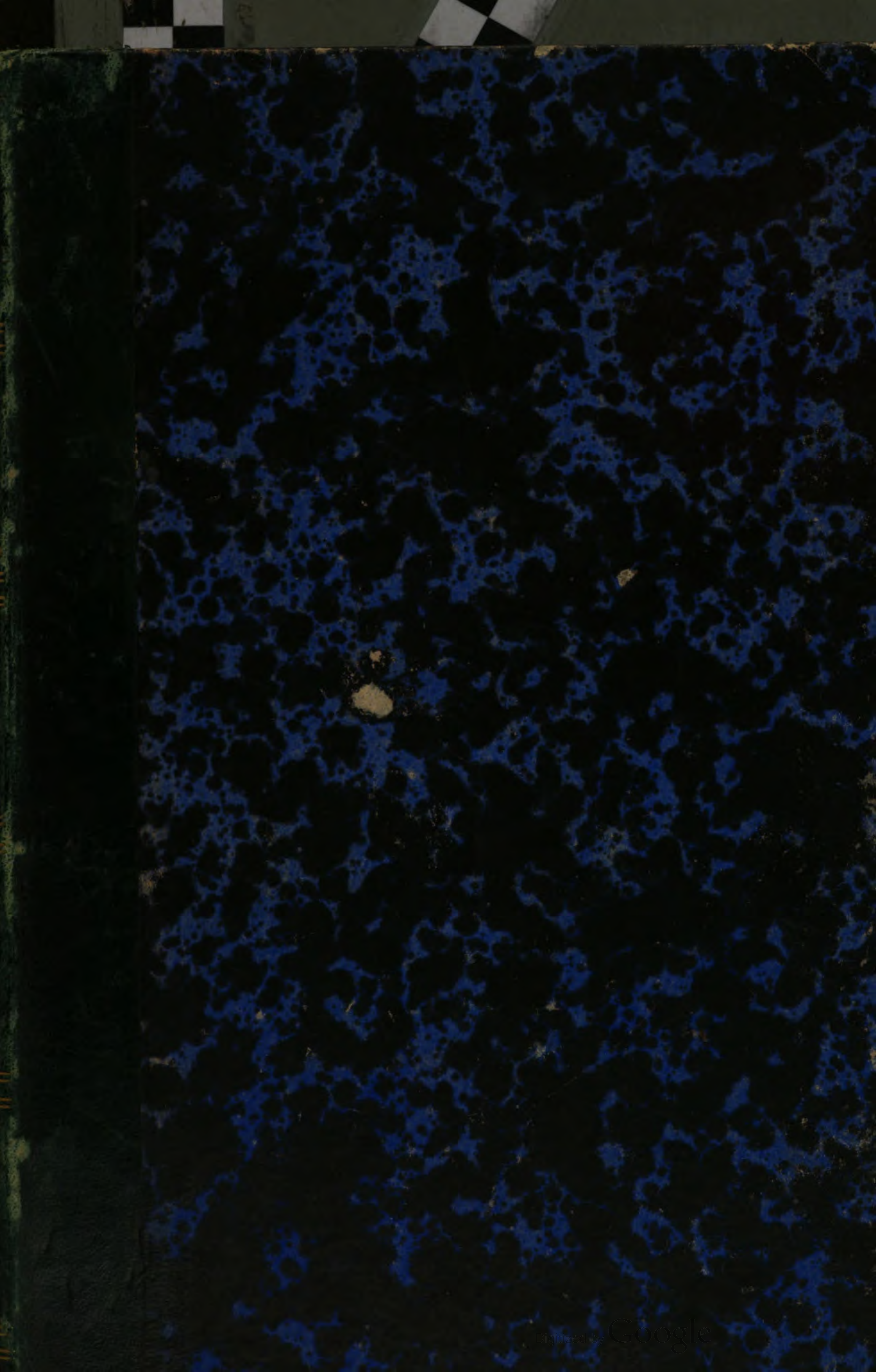
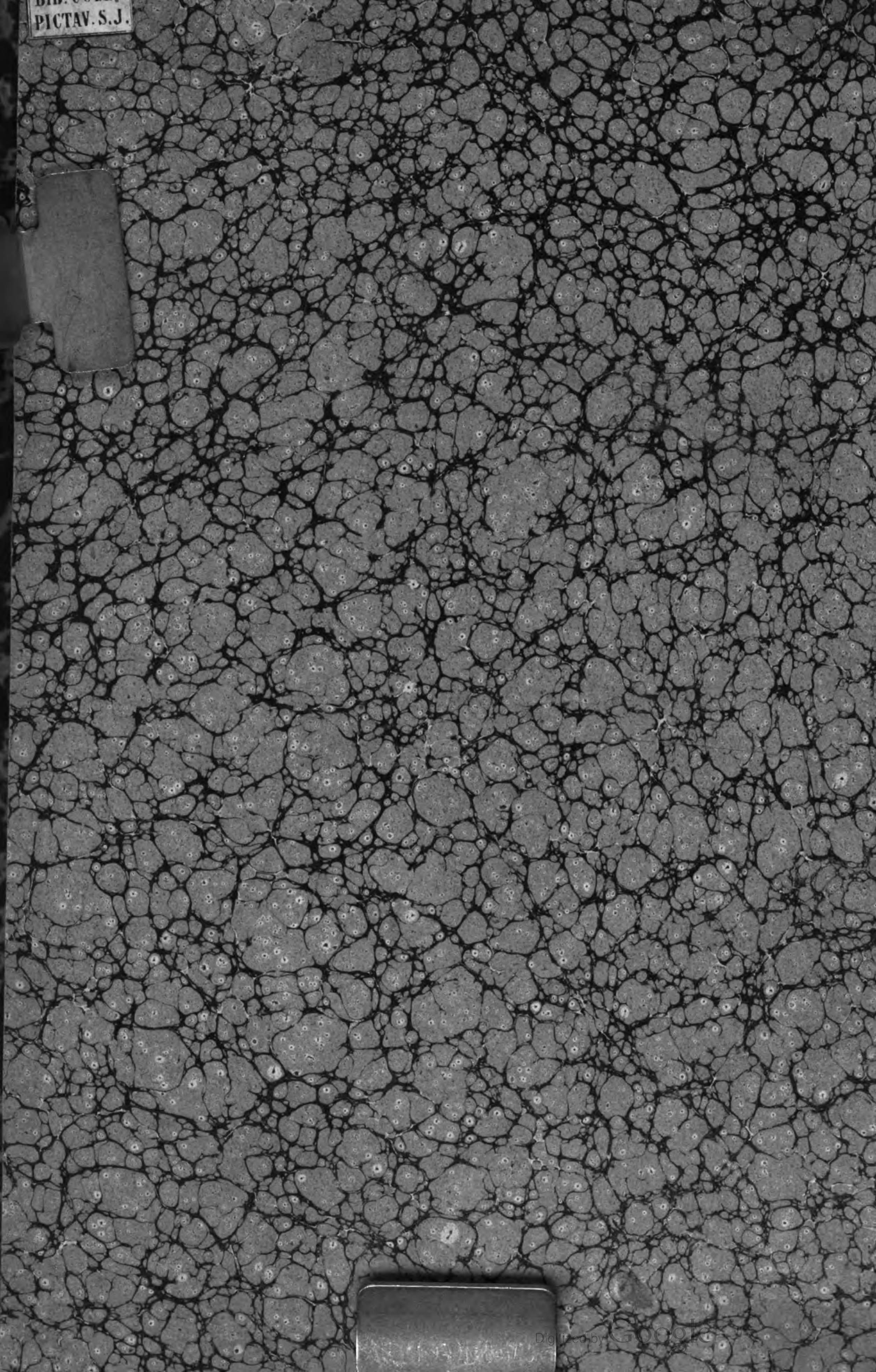
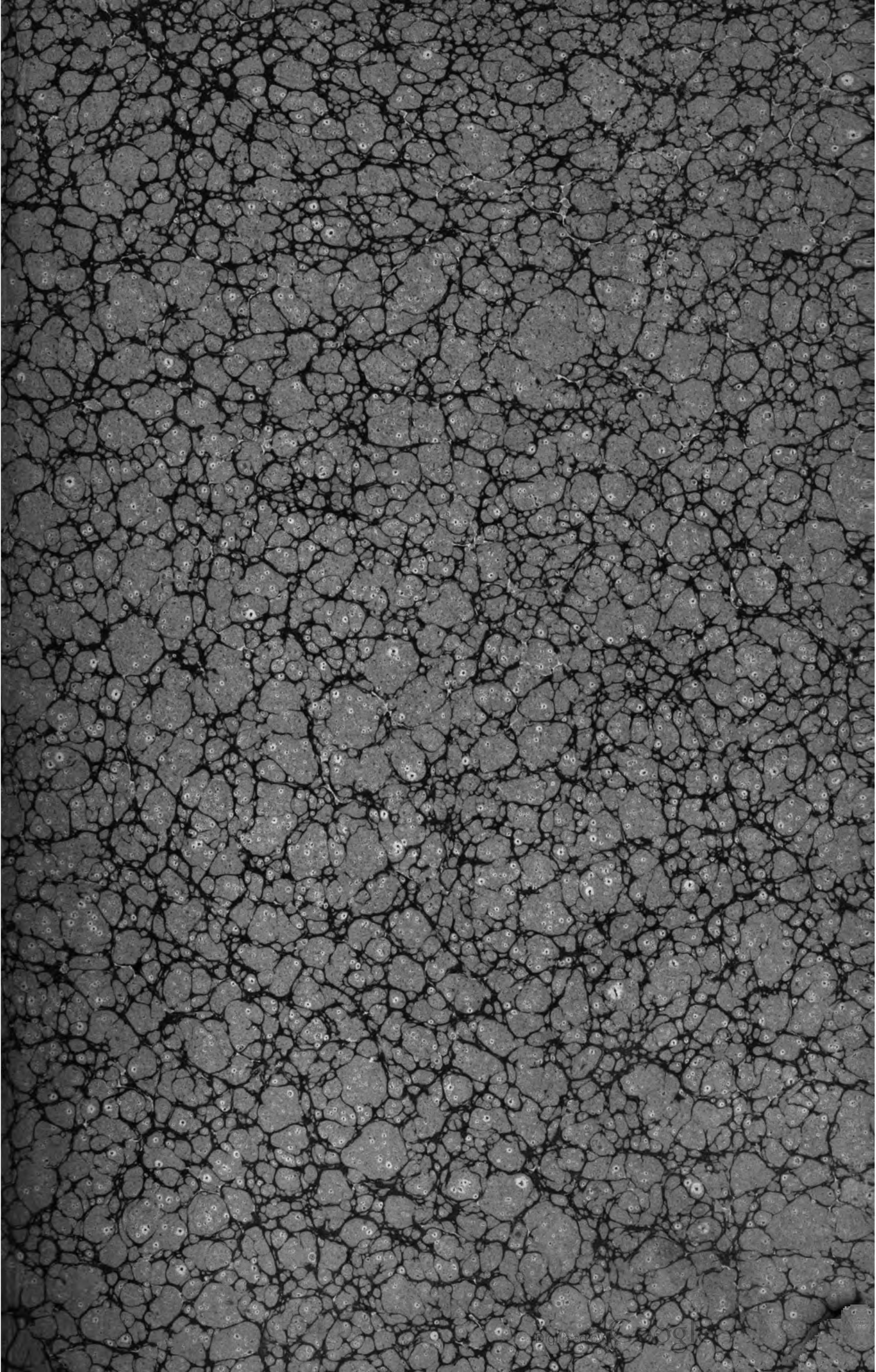



PICTAV. S.J.



SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES

DE BELGIQUE.

DEUXIÈME PUBLICATION.

Deux cents exemplaires sur papier vélin ordinaire ont été mis dans le commerce.

LETTRES

SUR

LA VIE INTÉRIEURE

DE

L'EMPEREUR CHARLES-QUINT,

Écrites par Guillaume van Male,

Gentilhomme de sa chambre.

ET PUBLIÉES, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

PAR

LE BARON DE REIFFENBERG.



BRUXELLES.
DELEVINGNE ET CALLEWAERT,
Imprimeurs de la Société des Bibliophiles de Belgique.

1845

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES

DE BELGIQUE.

Le premier exemplaire du tirage à part de toute publication est offert

Au Roi;

Le second

A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE;

Les autres

AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ;

SAVOIR :

MEMBRES EFFECTIFS.

MM.

3. ARENBERG (S. A. S. le duc d').
4. BARON (A.).
5. BEAUFFORT (le comte A. de).
6. CHALON (René).
7. DE BONNE (Julien).
8. DE JONGHE (Théodore).
9. DE RAM (F. X.).
10. DE GERLACHE, premier président de la cour de cassation.
11. HANE DE POTTER (le comte J. B. d').
12. LIGNE (S. A. le prince de).
13. NOTHOMB, ministre de l'intérieur.
14. PIETERS (Charles).

MM.

15. REIFFENBERG (le baron de).
16. SAUVAGE (le chevalier E. de).
17. STASSART (le baron de).
18. T'SERCLAES (le baron E. de).
19. THIRY.
20. VAN DE WEYER, ministre plénipotentiaire à Londres.
21. VAN PRAET, ministre de la maison du roi.
22. VILAIN XIIII (le vicomte H.), chargé d'affaires à Turin.
23. WYKERSLOOTH DE WEDERSTEYN (le baron de).

MEMBRES ÉTRANGERS.

24. DIETRICHSTEIN (S. E. le comte Maurice de), grand maître de l'impératrice-reine, préfet de la Bibliothèque impériale, à Vienne.
25. GAZZERA (Costanzo), secrétaire de l'Académie de Turin.
26. MACKENZIE (John), à Édimbourg.
27. NODIER (Charles), de l'Acad. française.

Restent 28 exemplaires marqués des nos 28 à 55.

INTRODUCTION.

Charles-Quint est du petit nombre des princes qui, contre les lois de l'optique vulgaire, grandissent en avançant dans la postérité. A mesure que l'histoire du seizième siècle se recompose sur des données nouvelles, que les erreurs convenues s'effacent devant des faits pris à la source, on admire davantage le génie de ce monarque qui créa la politique d'équilibre; fit participer au mouvement général plusieurs nations naguère à peine connues de nom; travailla toute sa vie à repousser la domination ottomane, si menaçante alors pour la civilisation

de l'Occident; maintint l'Église romaine, frappée au cœur par le protestantisme: fonda, malgré ses fortunes diverses, la puissance de l'Empire et de l'Espagne, et porta sans fléchir la meilleure partie du monde. Quel tact, quelle adresse, quelle immensité de coup d'œil, quelle activité prodigieuse ne fallait-il pas pour faire marcher d'accord tant de peuples divers et jaloux les uns des autres, pour ménager tant d'intérêts et de susceptibilités, pour se multiplier et changer à propos de ton, de langage et de maxime! Quelle supériorité colossale pour tenir tête à des hommes tels que François Ier, Henri VIII, Clément VII, Soliman II, Luther!

Tandis qu'il cherchait à organiser politiquement l'Europe, il vit éclater contre lui une révolution religieuse, qui masquait une crise sociale; il fut traversé par des guerres continuelles, où se consumèrent sa vigueur et ses ressources.

Ayant pris tard le commandement de ses armées, Charles, qui semblait fait pour le travail du cabinet, fut compté aussitôt parmi les premiers capitaines, et donna dans mainte occasion des preuves de cette valeur brillante et même téméraire qu'on s'obstine à réserver avec toutes les autres qualités chevaleresques à son rival, à François Ier.

On l'accusait d'être ambitieux, d'imiter son aïeul dans ses *rompements de foi*. Mais son ambition était la conscience de sa force, elle tendait à exécuter des choses grandes et utiles: et si, en butte à mille piéges, circonvenu d'intrigues, attaqué souvent avec déloyauté et perfidie, il n'employa pas dans les affaires une franchise inconsidérée, une candeur imprudente, s'il s'écarta peut-être quelquefois des principes d'une probité rigoureuse.

il faut lui pardonner d'avoir combattu ses adversaires avec leurs propres armes.

Quoi qu'on en dise, il était modéré. généreux, magnanime. Ce prince réfléchi, qui ne précipitait rien et ne se laissait jamais détourner de l'accomplissement de ses projets, cet empereur d'une majesté imposante déployait, au besoin, de la grâce, de l'enjouement et de la bonhomie. C'est la réunion de hautes capacités et de manières faciles, l'alliance de la grandeur et de l'affabilité qui l'ont rendu populaire [1].

Après avoir cherché à le rabaisser comme souverain, on a voulu jeter du ridicule sur son abdication. La cérémonie symbolique par laquelle il signifiait qu'il mourait au monde, et qui n'était pas l'effet d'un caprice bizarre, puisqu'elle fait partie de la consécration claustrale, a paru un signe de démence héréditaire : on a dit que Charles ne pouvait être impunément le petit-fils du Téméraire et le fils de Jeanne la Folle. On n'a pas compris qu'un homme, autour duquel avait gravité l'univers, répudiât sensément le pouvoir à un âge où l'amour de l'autorité est encore dans toute son énergie; pour rapetisser ce sublime mépris des splendeurs humaines, plus d'un écrivain a prétendu, sans preuves, que Charles s'était bientôt repenti d'un tel sacrifice, et qu'après avoir bouleversé l'Europe. il finit par se donner le plaisir puéril de tourmenter de pauvres moines. Au fond, son malheur est d'avoir eu pour ennemie cette France qui fait et défait les réputations à son gré, et qui ne permet qu'à ceux qui lui plaisent d'arriver à la gloire. Les

[1] Charles-Quint est envisagé sous le point de vue de la popularité à la suite de cette introduction.

Français semblent avoir apprécié Charles-Quint à la manière de Rabelais. et n'avoir vu en lui que ce *Pichrocole* à la *colère pugnative, desploiant d'un air bilieux son enseigne et oriflant;* tandis qu'ils prenaient pour eux les traits les plus agréables de *frère Jean des Entommeures, jeune, galant, frisque, dehait, bien adextre, hardi, aventureux, délibéré, haut, bien fendu de gueule.*

Quand on pénètre dans la vie intérieure de Charles-Quint, et c'est un point de vue où la présente publication a pour objet de placer le lecteur, on s'étonne qu'il ait pu résister si longtemps au fardeau qui l'accablait. Les fatigues de corps et d'esprit. les voyages, les guerres sous des climats différents, tantôt dans la froide Allemagne, tantôt dans l'Afrique dévorante, en Espagne, en France, en Belgique, en Angleterre, en Italie; les soins qu'exigeait le gouvernement d'une multitude d'États séparés les uns des autres, et ayant chacun des mobiles d'action qui leur étaient propres; les soucis, les mécomptes d'une âme fière, trompée par les événements et par les hommes; des passions mêmes qui trouvent toujours leur place au milieu de cette existence agitée, de ces occcupations sévères. l'avaient épuisé de bonne heure. C'est de lui qu'il était vrai de dire que la lame usait le fourreau. Il avait conservé toute la mâle énergie de sa pensée que déjà ses ressorts physiques étaient presque brisés.

Charles-Quint achevait sa cinquante-sixième année quand il abdiqua [1], et il mourut deux ans après. Mais depuis longtemps

[1] Parmi les témoins de l'abdication de Charles-Quint, le 25 octobre 1555, à Bruxelles, se trouvait sir John Mason, homme d'État d'une haute intelligence, pour lors ambassa-

sa vie était une véritable torture. Les infirmités les plus cruelles. les maladies les plus aiguës ne lui laissaient aucun répit, et venaient l'assaillir dans les camps ou dans les profondes méditations du cabinet.

En 1549, Marillac, l'envoyé du roi de France à Bruxelles, régalait son maître de la peinture des maux qu'éprouvait l'empereur, et le lui représentait l'œil abattu, la bouche pâle, le visage plus mort que vif, le col exténué, la parole faible, l'haleine courte, le dos fort courbé, et les jambes si faibles qu'à grande peine il pouvait aller, avec un bâton, de sa chambre jusqu'à sa garde-robe [1].

Un jour que l'amiral de Châtillon lui remettait des lettres,

deur d'Angleterre. Sa relation, qui confirme en général celles de Strada et de Robertson, moins fidèles cependant que le récit de M. de Gerlache, se trouve sommairement rapportée dans un ouvrage anglais extrêmement curieux, et dont on n'a pas encore fait usage pour l'histoire de Belgique, quoiqu'il renferme quantité de renseignements qu'on voudrait en vain puiser à d'autres sources. Je veux parler des Mémoires de M. J. W. Burgon sur *Sir Thomas Gresham,* qui passa une grande partie de sa vie à Anvers, comme consul général ou *royal agent* (*The life and times of sir Thomas Gresham,* London, 1839, 2 vol. in-8°, fig.). On comprend que le commerce devait principalement attirer l'attention de Gresham, dont M. Burgon n'a fait souvent qu'extraire la correspondance; mais, observateur plein de finesse et ami des arts, Gresham fait bien connaître les mœurs et les institutions de son temps, et jette un coup d'œil exercé sur la politique. On recueille dans ses lettres une foule d'anecdotes et de particularités locales sur nos chambres de rhétorique, sur nos peintres, nos hommes remarquables, sur les troubles qui agitèrent nos provinces au seizième siècle. Le prince d'Orange, le duc d'Albe, les comtes d'Egmont et de Horn y figurent, et l'on aime à voir quelle impression faisaient sur un étranger, qui savait juger les choses, des événements dont l'appréciation est encore problématique. C'est un journal écrit, heure par heure, en présence même des faits et sous leur influence immédiate.

[1] De Gerlache, *Hist. du royaume des Pays-Bas,* 2e éd., I, 52.

l'empereur n'eut pas la force d'en briser le cachet, et lui dit, la larme à l'œil : « Vous voyez, monsieur l'amiral, comme mes mains, qui ont fait tant de grandes choses et manié si bien les armes, n'ont pas le pouvoir d'ouvrir une simple lettre : voilà les fruits que je rapporte pour avoir voulu acquérir le renom d'un grand capitaine, d'un puissant empereur; et quelle récompense[1] ! »

Les lettres écrites de 1550 à 1555, par Guillaume Van Male, gentilhomme de la chambre de l'empereur et son confident, sont remplies de détails à cet égard.

On lit dans une lettre de 1551 que Charles s'était fait construire une voiture pour la promenade, la chasse et le champ de bataille; mais qu'en voulant l'essayer, il était tombé, et avait failli perdre *le peu de dents que la nature lui avait laissées.*

Rongé de toutes sortes de maux, atteint d'une décrépitude anticipée, l'empereur avait conservé un appétit formidable, et sa voracité, d'après Van Male, aggravait encore le danger de sa situation.

Il nous le montre presque toujours entre deux médecins, disputant sur sa maladie, comme ceux de Molière. L'un était un honnête homme, aussi instruit qu'on pouvait l'être alors en médecine; l'autre, un charlatan, et selon toute apparence, le charlatan fut le mieux écouté.

Pour oublier ses douleurs et occuper ses insomnies, l'empereur dictait, se faisait faire des lectures ou priait à haute voix. Son éducation littéraire avait été fort négligée; il s'était remis avec ardeur à l'étude des Écritures; mais il ne voulait point de

[1] Brantôme, *Œuvres complètes,* Paris, 1822, I, 5.

Bibles françaises, qu'il jugeait sans doute peu orthodoxes, et il s'en tenait à la Vulgate; cependant, quoiqu'il eût fait des progrès dans le latin, il ne l'entendait pas très-couramment. Van Male expliquait de son mieux les endroits obscurs; il y joignait des récits tirés de Josèphe, des explications empruntées à Lactance et aux commentateurs, et l'empereur y prenait un plaisir extrême. Il s'était enthousiasmé en même temps pour les psaumes de David, et les chantait avec Van Male. Il avait aussi composé quelques oraisons, auxquelles Van Male fut chargé de donner la forme convenable[1].

Comment ces entretiens familiers, ces exercices intimes n'auraient-ils pas excité l'envie des courtisans? Ils commencèrent par se moquer de Van Male et de sa théologie; bientôt après, ils l'accusèrent d'hérésie, et des ecclésiastiques espagnols, à qui don Louis d'Avila avait donné l'éveil, lui reprochèrent aigrement certaines opinions malsonnantes. C'étaient de ces gens-là qui, plus tard, osèrent déférer à l'inquisition la mémoire de Charles-Quint lui-même, et poursuivre impitoyablement son confesseur, l'infortuné Carranza, archevêque de Tolède.

Parmi les faits curieux que l'histoire de l'ordre de la Toison d'or nous révèle, on peut consigner celui-ci : Au chapitre de Tournai, en 1531, on avait censuré la conduite du chef et souverain, avec une liberté qu'on n'aurait point dans notre siècle

[1] J'ai remarqué, parmi les Mémoires de l'Académie (*Particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour,* VIII, 46), qu'il y a dans le mauvais ouvrage de Snouckaert (*De rep. et vita Caroli Max.,* 1559, fol., page 260) un passage qui se rapporte au texte de Van Male : *Novas quoque preces in singulas expeditiones ipse suo marte concipiebat....* Cf. Bayle, *Dict.*, au mot *Charles-Quint,* note Q.

libéral, et, entre autres reproches, on l'avait blâmé de consulter peu ou point son conseil, qui n'était pas, d'ailleurs, composé d'un nombre suffisant de conseillers. A ces admonitions, que répond l'empereur? Il commence par déclarer qu'il les reçoit bénignement et avec reconnaissance; puis il avoue que, faute de trouver des personnes assez expérimentées ou affectionnées à son service, sur lesquelles il pût se reposer, il était obligé de se charger seul de beaucoup d'affaires qu'il eût voulu partager avec d'autres [1].

Il résulte de cette anecdote que Charles était défiant, et il avait sans doute trop de raisons pour l'être. Mais si grande que soit la circonspection, on ne saurait toujours murer son âme : il y a des moments où le vase, trop plein, s'épanche. Il paraît qu'il y en eut de pareils pour Charles-Quint et Van Male. L'empereur trouvait en lui un serviteur dévoué, honnête, fidèle. Il l'honora de ses confidences. Un soir d'hiver, le potentat qui fait tout trembler, s'enferme avec précaution, comme un écolier qui a peur; il appelle son gentilhomme de la chambre, et lui impose le plus profond silence sur tout ce qu'il va entendre : alors il lui ouvre son cœur, il lui dévoile ses pensées les plus secrètes; il ne lui cache rien... Quelles étaient ces confidences? Malheureusement nous ne le savons pas. Van Male dit qu'il resta stupéfait, et qu'il frissonne encore en se rappelant cet entretien. Il ajoute qu'il aimerait mieux périr que d'en rien découvrir, si ce n'est au seigneur de Praet [2], son correspondant, et nous sommes restés dans l'ignorance.

[1] *Hist. de l'ordre de la Toison d'or*, Bruxelles, 1830, in-4°, pp. 375-76.

[2] Voy. la Table des noms. On a des lettres de Vivès et de Viglius adressées à Louis

Charles ne s'était pas contenté de cette narration verbale, car c'était à la fois l'histoire de ses sentiments et des accidents matériels de sa vie qu'il avait livrée à la discrétion de Van Male[1]; il l'avait employé à la rédaction de ses voyages et de ses expéditions depuis l'année 1515 Voyageant sur le Rhin, en 1550, il s'occupa, par passe-temps, à rédiger ses souvenirs, et mit à contribution la mémoire de Van Male, pour lui rappeler les faits effacés de la sienne. Soit flatterie de courtisan, soit expression de la vérité, Van Male jugeait que cet abrégé, écrit avec beaucoup d'élégance et de talent, attestait des connaissances qu'il ne connaissait point à l'empereur, avec d'autant plus de raison que le prince lui avait avoué qu'il ne devait rien à l'éducation, mais à la réflexion et à l'expérience[2].

Charles-Quint chargea Van Male de traduire son ouvrage en latin; sans doute, après que le chancelier Granvelle et son fils l'auraient revu. Notre auteur voulait tout uniment se faire un style qui tiendrait à la fois de Tite-Live, de César, de Suétone et de Tacite[3].

La *Bibliothèque belgique* de Valère André et de Foppens, la *Bibliothèque française* de Lacroix du Maine, Brantôme et Bayle parlent de cette relation, d'après une lettre adressée par

de Flandre. Cf. Hoynck Van Papendrecht, *Analecta*, I, I, 155; Chiffletii *Vellus aureum*, 105, n° CLXXX; *Vaderl. hist.*, V, 231; *Histoire générale de la Holl.*, IV. 589, etc.

[1] *Narratis mihi omnibus quæ unquam ipsi per universam vitæ periodum accidissent*, p. 31. Lettre écrite de Thionville, probablement en 1552.

[2] V. plus bas, p. 12. — *Disc. prélim. des Mém. de Van der Vynckt*, p. XXIX; *Particularités inédites*, etc., 37.

[3] Plus bas, p. 13.

Guillaume Ruscelli à Philippe II, le 3 avril 1561, et qui a été traduite par Belleforest. Voici les termes exprès de Ruscelli : *Il predetto imperator Carlo Quinto era venuto scrivendo in lingua francese gran parte delle cose sue principali, come già di molte delle sue proprie fece il primo Cesare, e che s' aspetta di hora in hora d' havarle in luce, fatte latine da* GUGLIELMO MARINDO.

Ainsi l'original de Charles-Quint était en français, ce que n'indique pas Van Male, appelé MARINDO par Ruscelli et MARINDRE par Brantôme, qui semble croire que la version latine fut imprimée à Venise [1].

Le Ghilini et Foppens ou Valère André se sont également trompés, en s'imaginant qu'elle avait vu le jour. La chose est démentie par Van Male lui-même, qui dit : *Iniquus tamen et Cæsar et nobis et sæculo quod rem supprimi velit et servari centum clavibus.*

Cependant cette résolution paraît n'avoir pas toujours duré. On conte, en effet, que François de Borgia, duc de Gandia et cousin de Charles-Quint, avait eu, étant vice-roi de Catalogne, une importante et mystérieuse conférence avec l'empereur, dans une des salles du château de Barcelonne. Lors de cette entrevue, ils se firent, dit-on, part l'un à l'autre de leur mutuel dessein de consacrer à une pieuse retraite un certain nombre d'années qu'ils se réservaient entre l'abandon du monde et l'heure de la mort. Retiré dans un monastère de l'Estrama-

[1] *Bibl. Belg.*, I, 157; *La Croix du Maine*, I, 102, et la note de la Monnoye, qui restitue le nom de *Malinæus*; Brantôme, I, 35; Bayle, *Dict.*, au mot *Charles-Quint*, note C; *Particularités inédites*, etc., 37, 38.

dure, Charles appela auprès de lui le nouveau jésuite. Les historiens de la Société assurent qu'ils se livrèrent à la polémique. Mais on ajoute qu'il fut aussi question dans ce débat des *Mémoires* que le royal jéronimite [1] avait projeté de publier et qui auraient offert l'intéressant tableau des événements où il avait joué un si grand rôle. Ce serait Borgia qui l'aurait détourné de cette résolution [2].

Il est donc constant que Snouckaert, dont B. Menken s'est moqué à si juste titre, a eu tort d'affirmer que Charles n'avait jamais écrit de *Mémoires;* mais il voulait le comparer à Jésus-Christ, à Socrate et à Alexandre le Grand, et, au jugement d'une tête comme la sienne, on ne saurait payer trop cher de si belles choses. L'exactitude historique ne venait qu'en seconde ligne [3].

Charles-Quint, pour se distraire, avait aussi traduit en prose espagnole un poëme très-médiocre d'Olivier de la Marche, dont son bisaïeul était le héros : *le Chevalier délibéré*. Il chargea ensuite don Fernand d'Acunha, préposé à la garde du duc de Saxe, de tourner sa traduction en vers castillans, et désira que, sous cette nouvelle forme, le livre fût donné au public, mais sans toucher un mot de sa coopération.

Ici Van Male ne fait qu'esquisser une scène d'un excellent comique [4]. L'empereur lui avait remis le soin de surveiller l'impression, et, croyant lui faire un cadeau considérable, avait

[1] La *Revue britannique,* citée plus bas, l'appelle mal *royal dominicain.*

[2] Macaulay, *Sur les premiers jésuites,* 2e art., trad. de l'*Edinb. Review,* dans la *Revue britann.* Déc. 1842. Éd. de Bruxelles, pp. 570-592.

[3] *De rep. et vita Carol. Max.*, p. 137.

[4] V. p. 16. — *Particularités inédites,* etc., 39.

exigé absolument que le *Caballero determinado* fût publié à son profit. En conséquence, il avait commandé qu'on lui délivrât un privilége de la teneur la plus ample et la plus honorable.

Les courtisans. avec une malice satanique, feignirent d'être jaloux d'une libéralité si outrée, et Louis d'Avila, qui avait cependant plus d'une obligation à Van Male, dit perfidement à l'empereur que le bénéfice monterait aisément à la somme de 500 écus. A quoi l'empereur. charmé d'être généreux sans bourse délier. avait répondu : « *Eh bien, tant mieux! il est juste que Guillaume ait le profit, puisqu'il a eu presque toute la peine.* » Or, ce profit était ruineux, au calcul de Van Male. Il se désespérait de sa bonne fortune, et s'efforçait de faire entendre à son maître que la moisson ne serait pas tout à fait aussi abondante qu'on le disait. Il avait beau représenter qu'il n'était pas assez en fonds pour faire l'avance des frais qu'exigerait une édition tirée à deux mille exemplaires [1]. En outre, l'ouvrage écrit en espagnol, ne convenait guère qu'à des Espagnols et devait être débité en Espagne, où il fallait l'envoyer, non sans dépense et sans courir de grands hasards. N'était-il pas permis à un homme vivant à la cour d'être fort gauche en affaires de négoce? Voilà ce que remontrait timidement le pauvre gentilhomme de la chambre. Peine inutile. Il y a toujours de l'esprit d'auteur dans celui qui écrit, soit sur le trône, soit sur un escabeau. Charles s'était exagéré le prix de son livre : il s'était persuadé, et on l'entretenait malignement

[1] *Bis mille librorum*. En rédigeant le Mémoire intitulé : *Particular. inédites*, etc., j'avais lu dans le manuscrit : *bis mille librarum*, ce qui change le sens de ce passage.

dans cette idée, qu'il enrichirait Van Male : rien n'était capable de le détromper sur ce point.

Désespéré d'une faveur si malencontreuse, le gentilhomme prit son mal en patience : ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il dut même simuler la gratitude, tandis que don Louis d'Avila riait sous cape. Le *Caballero determinado* parut en 1555, à Anvers, chez Jean Steels.

En lisant les lettres où Van Male écrit ses tourments, ses déconvenues, ses chagrins, ses espérances, ses chaudes admirations, ses petites médisances et ses placides colères, on se sent porté à l'aimer. Sa correspondance exhale un parfum d'honnête homme. Ce n'était pas une probité toute nue. Le savoir et l'esprit lui servaient d'ornement, et cela ne gâte jamais rien.

Disons un mot de sa personne et de ses écrits.

Guillaume Van Male [1] était né à Bruges, d'une famille noble, qui portait d'or à la croix ancrée de gueules. Il ne semble pas avoir été très-fortuné ; mais alors la noblesse pauvre l'emportait sur la roture opulente [2].

Il reçut une éducation distinguée. Quant à la pureté de ses mœurs, à la facilité de son caractère, à sa ponctualité à remplir ses devoirs, à son amour enfin pour le travail, il les atteste lui-même, et on le croit volontiers sur parole après l'avoir lu.

[1] En latin *Malinæus*. Nic. Antonio écrit *Molinæus;* c'est une légère inexactitude qu'il faut peut-être rejeter sur l'imprimeur.

[2] *Bibl. Belgica,* I, 414; Sweertius, *Athenæ Belg.*, 314; Sanderus, *De Brug. eruditionis fama claris,* 36; le même, *Flandr. illustr.*, II, 162; *Particularités inédites sur Charles-Quint,* etc. 29.

C'est encore lui qui nous apprend qu'ayant voulu chercher fortune en Espagne, il fut, malgré toutes les peines qu'il se donna, complétement déçu dans ses espérances. Il s'était attaché au fameux duc d'Albe, qui, pour le répéter en passant, valait beaucoup mieux que sa réputation, et, par son conseil, il avait sollicité quelques bénéfices ecclésiastiques. Malgré le crédit de son patron, qui peut-être craignant de le perdre. ne lui accordait qu'un faible appui, cette brigue ne fut pas heureuse: il ne se sentait, au surplus, aucune vocation pour l'Église. Pendant qu'il balançait sur le parti qu'il avait à prendre, don Louis d'Avila y Zuniga, commandeur d'Alcantara, chambellan de l'empereur, le détermina à traduire en latin ses propres *Mémoires* sur les guerres de Charles-Quint en Allemagne. Il céda d'autant plus volontiers à l'invitation de ce cavalier, qu'il en avait tiré la promesse d'exhorter l'empereur à le récompenser convenablement de ce travail, ou, ce que d'Avila regardait comme la suprême faveur, de le faire admettre parmi les gentilshommes de la chambre impériale.

Fatigué d'une longue servitude. d'une vie errante et agitée, passée dans les camps et dans les pays étrangers, il aurait préféré se retirer chez lui avec le titre d'historiographe et un traitement d'environ deux cents florins. Déjà, afin de remplir dignement sa tâche, il avait consulté les personnes les mieux instruites des affaires du temps, et dont plusieurs s'étaient engagées à lui fournir des mémoires aussi sûrs que circonstanciés.

Également traversé dans ce dessein, il n'aspira plus qu'à la place de gentilhomme de la chambre, que le seigneur de Praet,

Louis de Flandre, lui fit obtenir en 1550, et pour laquelle la nature et l'habitude semblaient l'avoir formé [1].

Il plut aussitôt à l'empereur, qui ne pouvait se passer de lui, et qui, par une préférence flatteuse, mais cruelle, ne lui laissait aucun repos ni le jour ni la nuit.

Van Male suivit partout son maître. Mais à la fin sa santé s'altéra. Il était presque aussi souffrant que l'empereur, et cette flatterie de courtisan, c'était la nature qui l'avait faite.

Abîmé de lassitude, excédé de mille tracasseries, il désirait changer de condition, et entrer dans la chambre des comptes. Le seigneur de Praet, chef des finances aux Pays-Bas, était en mesure de lui ouvrir cette nouvelle carrière; mais il n'en fit rien, et nous ignorons pourquoi.

Ce seigneur devait être ami des lettres, et fort instruit lui-même, puisque Van Male lui promet quelque part l'*Axiochus* de Platon, ainsi que le *Symposium* de Xénophon, ailleurs un Platon tout entier, de l'édition de Florence, et lui envoie une autre fois un fragment de Polybe avec le commentaire de Betuleus sur les livres de Cicéron *De natura Deorum* et les *Paradoxa*. Certes, pour s'intéresser à une pareille lecture, une instruction ordinaire ne suffisait pas. Le seigneur de Praet aimait aussi Sénèque, pour lequel Van Male nourrissait une passion véritable. Ainsi donc la science ne faisait plus déroger, et le préjugé brutal des hommes d'épée commençait à perdre de sa force.

Sans les lettres, que serait devenu Van Male? Il leur donnait

[1] Page 10

tous les moments qu'il pouvait prendre sur son rare sommeil et ses fonctions assujettissantes.

L'amitié de Charles-Quint pour lui augmentait tous les jours, mais ne faisait que rendre son esclavage plus lourd, sans augmenter ses ressources. Le bon empereur payait fort mal ses gens : ses confrères de la Toison d'or le lui avaient inutilement reproché, en 1531. Cependant un galion, apportant 700,000 écus d'or, venait d'arriver des Indes. Pas une obole ne tomba dans l'escarcelle de Van Male.

Au mois de novembre 1552, Van Male était devant Metz, avec l'empereur, qui employait le loisir que lui laissait le siége aux études dont nous avons parlé tout à l'heure. On avait grand espoir de s'emparer de la ville et d'y faire un riche butin, et Van Male avait promis une récompense à ceux qui lui rapporteraient des livres : sa petite bibliothèque lui avait été enlevée au sac d'Inspruck.

Pendant ce siége, il reçut de Belgique un peu d'argent, par l'entremise de Louis de Flandre. A ses transports de joie et de reconnaissance on s'aperçoit que l'amitié du moderne César était toujours stérile. Aussi songeait-il à se marier ; il épousa la fille de son ami Jean Reynen, qu'il nomme Hippolyte. A cette occasion, il songeait à traiter d'une charge de greffier au grand conseil de Malines.

Au mois de juin 1555, il alla prendre les eaux de Tongres, *ad fontes Tungrorum*[1]. Il était question alors qu'il irait en

[1] Un passage de médecin *Limborch* m'avait fait croire d'abord qu'il s'agissait ici des eaux de Spa (*Particularités*, etc. 47). Il semble néanmoins que Van Male a voulu parler

Espagne avec le roi Philippe ; mais l'attrait de la vie privée le retenait en Belgique [1].

Je ne sais quand il y rentra : ce doit être cependant vers cette époque, celle de l'abdication de son maître. Il est certain qu'il finit ses jours à Bruxelles, le 1er janvier 1560 : sa femme lui survécut environ dix-neuf ans : elle ne mourut que le 1er octobre 1579.

Van Male fut inhumé dans l'église collégiale de Sainte-Gudule. Son épitaphe se lit dans plusieurs ouvrages [2]. Elle était ainsi conçue :

HIC CONDITUR
VARIA ERUDITIONE
AC MORUM PROBITATE CELEBRIS
GUILIELMUS MALINÆUS.
CAROLI V, IMP. ROM. SEMPER AUGUSTI,
DUM VIVERET, A CUBICULIS;
ET PIETATE ET PRUDENTIA INSIGNIS
HIPPOLYTA [3] REYNEN,
EJUS UXOR AMANTISSIMA.
OBIIT ILLE KAL. JANUARII
ANNO A PARTU VIRGINIS MDLX,
HÆC VERO KAL. OCTOBRIS MDLXXIX.

Voici les ouvrages de Guillaume Van Male :

I. *Ludovici de Avila Commentariorum de bello Germanico a Carolo Cæsare gesto, lib. II.* Antv., J. Steelsius, 1550; in-8°, de 144 feuillets, sans la dédicace à Côme de Médicis et la table ;

de la fontaine de Tongres. On a aussi, à l'endroit cité, mal imprimé la date du voyage de Van Male à Tongres, 1551 pour 1555.

[1] P. 65.

[2] *Bibl. Belgica*, p. 414 ; *Basilica Bruxell.*, I, 134 ; J. A. Rombaut. *Bruxelles illustrée*, I, 321.

[3] *Sic*.

fig. [1]; réimprimé la même année, et en 1620; cette fois avec les Mémoires de Lambert Hortensius sur le même sujet. Pour distinguer les deux éditions de 1550, il faut remarquer que la première n'a qu'une seule planche gravée en bois, après le feuillet 126; tandis que la seconde a été enrichie de trois autres planches, fol. 1, 29 et 114 [2].

Le titre abrégé de l'édition de 1620 est : *Bellum Germanicum, hoc est clarissimi viri Dni. Ludovici ab Avila.... libri duo..... ut et Lamberti Hortensii Montfortii..... libri septem.* Argentinæ, Christ. Ab Heyden, in-12, 300 pages, et 438 pages avec l'ouvrage d'Hortensius, sans les tables.

Cette édition n'a que deux planches, pp. 55 et 254. Heindreich cite deux éditions latines de Strasbourg, dans ses *Pandectæ Brandenburgicæ,* p. 351, l'une de l'an 1621, et l'autre de 1630, in-8°; mais Clément les regarde comme imaginaires.

Le titre original est : *Commentario del illustre señor Don Luis d'Avila y Zuniga, de la guerra de Alemaña hecha de Carlo V, maximo emperador romano, re de España, en el anno* MDXLVI *et* MDXLVII; 1546, in-8°, — 1547, in-8°. — Anv., Juan Steelsio, 1550; in-8° de 232 pages ou 116 feuillets. — Venezia, 1553, in-8°.

L'édition d'Anvers n'a pas été connue de Nicolas Antonio [3].

Cet ouvrage, publié pour la première fois en Espagne, a été traduit aussi en français par Math. Vaulchier dit *Franche-*

[1] *Bibl. script. rerum germ.*, apud Struvium. *Corpus Hist. Germ.*, Dresdæ, 1755, in-4°, I, 104.

[2] Clément, *Bibl. curieuse,* II, 290.

[3] *Bibl. Hispan. nova,* II, 16.

Comté. Anvers. Nicolas Torcy. 1550; in-8° de 138 feuillets (marqués 238). fig.; en second lieu par G. Boilleau de Buillon: Paris, Sertenas et Longis, 1550; in-4° de 184 pages. — *Avec annotations, scolies*, etc. Paris. chez les mêmes, 1551; in-8° de 308 pages, sans les annotations. qui sont de 116 pages non chiffrées. La première édition, inconnue à Clément et à d'autres bibliographes. est la plus rare.

Il y a aussi une traduction flamande et une italienne :

Waerachtighe historie van de oorloghe van Hoogduytschlant. Antv., Jan Steelsius, 1550; in-8° de 181 feuillets.

Commentario... nella guerra della Germania..., *tradotto di spagnuolo in lingua toscana, corretto et emendato per istesso autore, et aggiuntovi nel fine il successo di Bohemia*. Vinezia, 1549; in-12 de 202.

Première (?) édition italienne, ignorée de Heindreich, *Pandectæ Brandenb.*, p. 351, où il dit que la version italienne a été imprimée à Venise, en 1634. in-4°.

A la suite des Mémoires de Beauvais-Nangis (Paris, 1665, in-12, pp. 123-286) on lit des *Remarques sur l'histoire de la guerre d'Allemagne de Louis d'Avila*. Elles sortent d'une plume protestante. L'édition de ces Mémoires de l'an 1669, in-12, citée par le P. Lelong et Lenglet du Fresnoy, ne diffère de celle-ci que par le titre, qu'on aura rafraîchi pour achever de la débiter.

II. *V. CL. Gulielmi Malinæi Brugensis, Flandri, imp. Cæs. Carolo V Aug. a cubiculis, epistolarum liber ad illustriss. virum D. Ludovicum a Flandria, Prati Toparcham, ordinis aurei velleris equitem, Ærarii Belgici præfectum supremum*.

Tel est le titre donné à la collection de ces lettres, possédée par G. Gevartius, qui y a jeté en marge trois ou quatre notes insignifiantes, sans corriger le texte parfois très-corrompu, ni les nombreux passages grecs toujours écrits d'une manière inintelligible. Cet exemplaire in-folio de 115[1] pages en papier, passa dans la bibliothèque de J. F. Verdussen, dont le catalogue le désigne sous le nº 4 des *Epistolographi*. Il fut acheté à la vente de ce dernier 9 florins de change, pour la bibliothèque de Bourgogne.

Dans le fonds Van Hulthem il y en a une autre copie, sous le nº 282 des manuscrits. Elle provient de la bibliothèque de Gasparoli, et elle est marquée dans son catalogue sous le nº 121.

Les lettres n'y sont pas rangées dans l'ordre chronologique, et en les reproduisant on s'est conformé au manuscrit. L'ordre des temps est rétabli dans une table à la fin.

On n'a pas eu le même respect pour les non-sens et les fautes évidentes. Cependant il en est qu'on ne se flatte pas d'avoir fait disparaître. Quant au grec, il ne nous a pas toujours été possible d'en tirer quelque chose de raisonnable. On nous excusera aisément quand on saura que M. A. Baron, juge compétent en ces matières, et auquel nous avons eu recours, a souvent renoncé à chercher le mot de ces logogriphes.

Valère André connaissait l'existence de cette correspondance, ainsi que celle de la pièce qui suit ; et il s'autorise du jugement porté par Juste-Lipse dans une lettre à Lambert Van der Burch, datée de l'an 1583[2] :

[1] Et non 45.

[2] Cette mention ne se trouve que dans la seconde édition. Valère André dit : *Lege-*

Epistolæ Malinæi legi serio et fateor dupliciter delectatum me, et quod res ipsa stilusque placuit, et quod in Belgica nostra tam politum ingenium patrum aevo.... Latuit iste, quem, uti ex gustu unius libelli video, adfirmem fuisse virum judicio et doctrina inter primos. Stilus non adfectatus et doctus : sententiæ breves, nec obscuræ; eaque omnia, quæ non exspectes a subita nec elaborata ratione scribendi.

Malgré son grec, qu'une main étrangère aura probablement dénaturé, nous pensons de Van Male comme Juste-Lipse, qui devait pourtant admirer plus que nous cet imitateur de Sénèque, un homme tout plein de souvenirs classiques.

Quand on songe que Van Male écrivait à la dérobée, au courant de la plume, au milieu du bruit d'une cour, au chevet du lit d'un empereur, ayant à peine un bout de table et une minute de liberté à sa disposition, on ne peut s'empêcher de s'étonner de la tournure aimable et généralement correcte de ses épitres, de la clarté et du naturel de son style.

J. A. Rombaut, qui cite aussi ces lettres, dit qu'il y en a d'adressées à Louis Vivès, ainsi qu'à d'autres personnes de distinction, et plusieurs à Paul Jove ; mais comme il n'a vu que l'exemplaire de Verdussen, c'est manifestement une erreur.

L'époque pendant laquelle ces lettres ont été écrites fut marquée par des événements graves. L'empereur venait de faire reconnaître son fils Philippe souverain futur des Pays-Bas, et avait donné la fameuse bulle d'or concernant la succession du duché de Milan. Une diète s'assemble à Augsbourg

bantur in multorum manibus ejusdem Epistolæ, pleræque circa annum 1551, *et quatuor sequentes scriptæ ad Ludovicum, etc.*

en 1550 : Charles y insiste sur l'acceptation de l'*Interim;* le pape Paul III meurt, et Jules III lui succède ; l'électeur Maurice de Saxe s'empare de Magdebourg, mis au ban de l'Empire, puis se tourne contre l'empereur qui l'avait comblé de bienfaits. Le concile de Trente recommence ses sessions le 1[er] mai 1551. En Italie, la guerre se rallume entre l'empereur et le roi de France. L'année suivante, celui-ci prend le titre de protecteur de la liberté germanique, tandis que dans ses États il livre les sectaires aux tortures et au bûcher. L'électeur Maurice obtient des succès contre le chef de l'Empire, avec lequel cependant il fait un accommodement à Passau. Le marquis Albert de Brandebourg-Bareuth refuse d'accepter la paix : les électeurs protestants se retirent de Trente ; Henri II, roi de France, fait la conquête du Luxembourg, et Charles assiége Metz. L'année 1553 commence. Elle est témoin de la défaite d'Albert de Brandebourg et de la destruction de Térouanne. Le connétable de Montmorenci bat l'armée impériale près de Dourlens et s'empare de Cateau-Cambrésis. Henri II veut se frayer un chemin au trône de l'Empire.

Nouvelle diète convoquée à Augsbourg, en 1554, mais qui ne s'assemble que l'année suivante. Première association des cercles. Charles-Quint est vaincu par les Français à Renti : Dinant et Bouvines tombent aux mains des ennemis. D'un autre côté, les Français sont battus en Italie. Enfin l'année 1555 voit la diète d'Augsbourg régler les affaires de religion en Allemagne, conformément à la transaction de Passau, et quelque temps après Charles-Quint abdique la souveraineté des Pays-Bas et du comté de Bourgogne.

III. *Epistola ad Paullum Jovium missa, scripta a Guill. Malinæo, nomine D. Lud. de Avila, Tunetanæ victoriæ ab eo descriptæ censuram continens.*

Valère André la mentionne aussi. Elle se trouve deux fois dans le manuscrit de Verdussen : ce qui a fait croire à Rombaut que c'étaient deux pièces différentes.

Cette lettre, nous l'avons déjà publiée à la suite de nos *Particularités sur Charles-Quint* [1], et nous avons transcrit le jugement de Van Male sur la vénalité notoire de Paul Jove.

On peut comparer avec cette rectification une brochure très-rare indiquée par M. Brunet, et vendue en 1841, 33 fr. 50 c., quoiqu'elle ne se compose que de 4 feuillets :

Sensuit la coppie des lettres enuoiees par l'imperialle maiesté à Mōseigneur de Linkerke, ambassadeur en France, touchant la prise de la Goullette et la defaicte de l'excercite de Barberousse et prince de Thunes. Imprimé en Anuers par Guill. Vorsterman et Nicolas de Graue (vers 1535), petit in-4°, car. goth., fig. en bois [2].

Les expéditions de Charles en Afrique ont donné naissance à une foule d'écrits, qu'il nous est impossible d'énumérer ici. Nous nous contenterons de dire que les savants éditeurs de la collection de documents inédits pour l'histoire d'Espagne (*Coleccion de documentos ineditos para la historia de España*). MM. Navarette, Salva et Baranda, ont inséré dans leur troisième volume plusieurs pièces sur ce sujet :

Conquista de Tunez y la Goleta,

[1] PP. 51-91.

[2] *Manuel du libr.*, édit. de 1843, I, 768. Nous possédons dans notre bibliothèque

Tratos que moviò el emperador Carlos V con Barbaroja en el tiempo trascurrido desde la conquista de Tunez en 1535, hasta la desgraciada espedicion de Argel en 1541, por medio del principe Juan Andrea Doria y de D. Fernando Gonzaga, virey de Sicilia.

Espedicion de Argel por al emperador Carlos V en 1541, etc.

La *Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale,* t. I, pp. 303-404, contient quelques lignes sur notre auteur par M. l'abbé F. Van de Putte. Le savant auteur n'avait pas une connaissance exacte de nos manuscrits, puisqu'il dit qu'indépendamment de la plus longue des lettres de Malinæus, adressée à Paul Jove, il y en a *quatre* à Louis de Praet, écrites vers 1551. Il fait aussi de notre gentilhomme de la chambre un *conseiller intime*.

G. Van Male eut un fils, appelé Charles, conseiller de l'amirauté et président de la chambre des comptes. En 1598, ambassadeur en France, il fut un des négociateurs du traité de Vervins. Il avait épousé une Prato.

Son fils Aurèle-Augustin Van Male ou Malinæus, appelé par les Espagnols *Malinez,* portait écartelé au 1er et au 4e d'or à la croix ancrée de gueules, au 2e et 3e d'azur au chevron d'or accompagné de trois coquilles oreillées d'argent, le tout sommé d'un casque ayant pour cimier la croix de gueules ancrée de l'écu [1]. Devise : *Virtute duce.*

Il avait obtenu des lettres d'*habitation* et de naturalisation

particulière une relation manuscrite en français de l'expédition d'Afrique en 1535, faite au seizième siècle, et qui porte le nom de *Servetus Perenninus*.

[1] *Nobiliaire des Pays-Bas,* I, 265-66.

pour la Flandre, afin de pouvoir occuper la charge de lieutenant civil de Gand, qu'il avait obtenue des archiducs [1]; mais, pour éviter de mécontenter les états de Flandre, on le nomma, en 1621, à une place de conseiller au conseil de Brabant, vacante par la renonciation de Jacques Van Haecht, docteur en droit. Il devint aussi, comme son père, conseiller du conseil suprême de l'amirauté et vice-chancelier, à titre de plus ancien conseiller de Brabant. Par lettres patentes du roi, en date du 14 décembre 1645, il fut créé président du conseil provincial de Flandre, dignité vacante par le décès de Guillaume Weyts. Le clergé et les quatre membres de Flandre s'opposèrent à sa réception. Malgré la sentence qu'il obtint contre eux au conseil privé, le 5 juillet 1646, il ne put entrer en possession. Son crime était d'être né à Anvers. Pour l'indemniser, on le pourvut, en 1648, d'un siége au conseil privé.

Il fut envoyé de la part du roi d'Espagne à l'empereur Ferdinand III, à la diète de Ratisbonne, et assista à l'élection et au couronnement du successeur de ce monarque. Enfin, il eut une mission en Espagne, partit de Bruxelles, le 21 février 1661, et alla remplir auprès de la personne de Philippe IV les fonctions de premier conseiller du conseil suprême d'État pour les affaires des Pays-Bas et de Bourgogne. Il mourut à Madrid, le 17 août 1662, âgé de 70 ans, dont il en avait employé 43 au service du roi [2].

[1] Voy. dans les arrêts du grand conseil, compilés par Du Laury, pag. 69 et 72, des sentences rendues en sa faveur.

[2] *Les tombeaux des hommes illustres qui ont paru au conseil privé*, Amsterd., 1674, pp. 84-86.

Il fut enterré dans l'église de Saint-André, dite *l'Hôpital des Flamands*, avec cette épitaphe :

D. O. M. S.

D. AURELIUS AUGUSTINUS
DE MALE MALINEZ,
EQUES AURATUS,
EX ANTIQUA ET PERILLUSTRI MALINORUM
STEMMATE
APUD FLANDROS ORIUNDUS.
GUILIELMI IMP. CÆS. CAROLO V
A CUBICULIS NEPOS,
CAROLI EQ. AURATI
IN SUPREMO REI MARITIMÆ CONSILIO
ET RATIONARIORUM BELGII CAMERA PRÆSIDIS,
AD TRACTATUM PACIS VERVINENSIS DELEGATI.
FILIUS,
HIC SITUS EST;
QUI MAJORUM SUORUM INSISTENS VESTIGIIS
PHILIPPO QUARTO HISPANIARUM INDIARUMQUE
REGI,
BELGARUM PRINCIPI,
PER ANNOS TRES ET XL
SEDULAM ET FIDELEM OPERAM PRÆSTITIT;
PRIMUS IN SUPREMA BRABANTIÆ CURIA,
SENATORUM PRIMUS,
ATQUE INTERIM FLANDRIÆ PRÆSES,
MOX INTER SANCTIORIS CONSILII SENATORES
ADSCITUS,
ILLICO PRIMARIUS EXSTITIT,
AD IMP. CÆS. FERDINANDUM III AUG.
LEGATUS IN DIETA RATISBONENSI,
FERDINANDI IV ROMANORUM REGIS INAUGURATIONI INTERFUIT;
DEMUM ARDUIS REGNI NEGOTIIS
EXERCITUS ET SPECTATUS
IN HISPANIAS A REGE EVOCATUS,
IN SUMMO STATUS BELGICI CONSILIO PRIMARIUS,
QUO CONSILIARIUS RENUNTIATUS FUIT,
QUO MUNERE
CUM VIX ANNO CUM DIMIDIO FUNCTUS ESSET,
SEPTUAGENARIO MAJOR DECESSIT MADRITI
DIE XVII AUGUSTI ANNO MDCLXII.
CAROLUS AURELIUS AUGUSTINUS
DE MALINEZ
SERENISSIMI PRINCIPIS LEOPOLDI GUILIELMI
AUSTRIÆ ARCHIDUCIS
AC DEINDE JOANNIS AUSTRIACI
BELGII ET BURGUNDIÆ GUBERNATORUM
EQUIS STABULOQUE PRÆFECTUS,
ET
PHILIPPUS DE MALINEZ
TURMÆ EQUITUM PRO REGE DUCTOR,
PIO ET OPTIMO PARENTI
HOC MONUMENTUM CUM LACRYMIS
POSUERUNT.

R. I. P.

On voit par cette épitaphe, qui est presque une biographie,

qu'Aurèle-Augustin Van Male eut deux fils. Charles-Aurèle-Augustin, premier écuyer des archiducs Léopold et Jean d'Autriche,

Et Philippe, d'abord capitaine de cavalerie, ensuite grand maître et garde des forêts de Brabant, par lettres dépêchées à Madrid, le 17 juin 1667.

Nous ne pousserons pas plus loin la descendance de Guillaume Van Male, l'auteur des lettres sur la vie privée de Charles-Quint. S'il a perpétué son nom dans sa postérité, nous avons peut-être contribué à le faire revivre d'une manière non moins efficace, en tirant de l'oubli quelques pages qui l'honorent.

CHARLES-QUINT

CONSIDÉRÉ

COMME RENOMMÉE POPULAIRE [1].

L'histoire, telle que nous la faisons, ne peut guère prétendre aux honneurs de la popularité. Le peuple, en effet, ne se met point en peine des vieux manuscrits consultés par une érudition patiente et laborieuse; il n'a aucun égard aux scrupules de la chronologie, et ne donnerait pas un denier de toutes nos synthèses les plus éminemment humanitaires. La multitude des noms, des événements, des dates, fatigue sa mémoire et son attention. Déroulez sous ses yeux une longue suite de siècles, il va les résumer dans deux ou trois hommes qui l'ont frappé par des vertus ou des vices à la portée de son intelligence, en harmonie avec ses penchants; il s'identifiera avec eux, leur attribuera les paroles, les

[1] Voy. les Bulletins de l'Académie, t. III, n° 7, et *Souvenirs d'un pèlerinage en l'honneur de Schiller*, pp. 455-465.

actions qui lui auront plu dans les récits consacrés à d'autres renommées, et de quelques traditions vraies en elles-mêmes, jointes à beaucoup de détails enfantés par son imagination à la fois triviale et merveilleuse, il leur composera une biographie piquante, que la poésie adoptera sans doute, s'il reste encore une poésie, et dont la postérité des savants et des raisonneurs sera peut-être un jour dupe à son insu, malgré son scepticisme et ses dédains.

Ainsi, à des distances considérables, nous apparaissent Charlemagne, Charles-Quint, Henri IV, Napoléon.

Si l'on veut comprendre comment le peuple envisageait Charlemagne, il faut lire son histoire par le moine de Saint-Gall, il faut parcourir les poëmes qui ont reçu de lui le nom de *Carolingiens*. Charlemagne, c'était la grandeur franque fondée sur la conquête et sur le christianisme.

Henri IV, ce *vert galant qui savait aimer et se battre,* lancer un bon mot et donner un bon coup d'épée, se ménager un rendez-vous et gagner une bataille, vaincre ses ennemis et tendre une main secourable au pauvre, est le roi français par excellence.

Napoléon, sorti du peuple, est la personnification du peuple même. Il eut beau lui montrer un front sévère et soucieux, vainement il lui commanda avec une volonté de fer, le peuple en se courbant semblait ne se soumettre qu'à sa volonté propre. Et puis, tant de puissance le rendait orgueilleux, des victoires si multipliées lui causaient une étourdissante ivresse, et à peine *le petit caporal* eut-il cessé de régner, qu'on oublia tout le sang, tous les maux qu'avaient coûtés ses lauriers, pour ne se ressouvenir que de sa force et de son génie.

Que l'on ne s'y trompe pas, si le peuple fait cas de la bonté, il admire encore plus la vigueur, l'énergie personnelle, dût-il en ressentir les effets. C'est lui qui a mis en circulation le proverbe *qui aime bien, châtie bien,* et cet axiome de la sagesse des nations ne doit qu'à lui seul toute son autorité.

Descendez jusqu'aux classes inférieures de la société : vous y trou-

verez un mélange de rudesse et de bienveillance; le peuple, dans celui qui sait frapper et faire justice, se reconnaît et s'aime lui-même. Avis aux hommes qui gouvernent, de ne jamais songer à désarmer les masses par la faiblesse : la débonnaireté n'est pas une vertu politique.

Charles-Quint en fit l'expérience. Cette ville, dans laquelle il était né et où fermentait encore l'esprit des Artevelde, avait bravé son pouvoir. Il la punit d'une manière terrible, et n'en perdit pas pour cela sa popularité.

Il n'existait point alors de journaux dans lesquels on exposât de belles théories sur la liberté générale; mais on avait des priviléges positifs et pratiques dont on se montrait fort jaloux. Charles y porta plus d'une atteinte, et peut-être s'y voyait-il obligé, puisque l'ère de l'unité monarchique était arrivée. Or, on ne saurait organiser fortement un grand système politique en respectant complétement l'individualité de chaque partie qu'il réunit et coordonne. Ces tentatives *liberticides*, comme on disait en 1790, et comme on le dit encore aujourd'hui, excitèrent des murmures, et le prince n'en resta pas moins populaire.

C'est que Charles réunissait en lui ce qui impose à la multitude, gagne et séduit la foule, flatte la vanité nationale, et qu'il s'était élevé si haut qu'il avait en quelque sorte franchi les limites du monde réel. C'est qu'en outre il usait, au besoin, de cette cordialité familière qui fait pardonner au sujet la supériorité du maître.

S'agissait-il des qualités matérielles et palpables, estimées avant tout par les hommes grossiers? il était vaillant, allègre, infatigable; dès qu'il se mit à faire la guerre, toujours le premier à cheval, toujours le premier la lance au poing. On savait qu'il payait de sa personne sur le champ de bataille, et les Flamands et les Brabançons ne l'admiraient pas moins pour sa bonne grâce dans les tournois et *behours*, ou pour son adresse à abattre le *papegai*, quand il se mêlait aux confrères du serment des archers, et déposait sa couronne impériale et ses autres diadèmes, pour prendre la qualité modeste de roi de l'arbalète.

Charles, ce premier bourgeois de Gand, qui touchait dans la main du pauvre et faisait trembler l'Europe, où ne commandait-il pas? Dominateur en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Asie, en Afrique, il était maître d'un monde nouveau que l'on ne connaissait jusqu'alors que par des récits fabuleux. A Gand, à Bruxelles, à Anvers, on pensait peut-être avec satisfaction que l'héritier de Charlemagne, le chef de l'Empire, le roi de tant de royaumes, était simplement comte de Flandre et duc de de Brabant.

Il avait d'ailleurs fait la guerre aux infidèles, comme les croisés; il avait voyagé comme les héros de cette chevalerie dont le dernier éclat rayonna sur son front : Charles était le petit-fils du prince célébré dans le *Theurdank* et dans le *Weiss Kunig*, et la bibliothèque du chevalier de la Manche n'avait pas encore été livrée aux flammes.

Était-il question de son caractère? le peuple ne tenait pas compte de reproches adressés à son idole par les ennemis du dehors; François Ier, dont la politique était loin d'être loyale, accusait inutilement Charles-Quint de mauvaise foi; les Français, en brocardant, pouvaient s'amuser à l'appeler *Charles qui triche*, au lieu de *Charles d'Autriche* [1]; on ne lui demandait pas une probité que ses adversaires n'avaient garde d'avoir. Habile à prendre le ton et les manières des pays qu'il gouvernait, s'il se montrait grave et réservé en Espagne, il était ouvert et enjoué parmi les Belges. On a réimprimé souvent en flamand et en français, un bouquin sans aucun mérite littéraire, mais dont le titre explique très-bien, à mon sens, pourquoi Charles acquit tant de renom parmi ce vulgaire insouciant et moqueur où viennent ordinairement expirer les échos de la gloire. Il contient : *La vie et les actions héroïques et plaisantes de l'invincible empereur Charles-Quint* [2]. Ce titre est ridicule, je le veux

[1] Brantôme.

[2] Le sieur Raclot en dédia à l'électeur de Bavière, gouverneur des Pays-Bas, une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, Bruxelles, Josse De Grieck, 1699.

bien; cependant il ne s'y trouve pas un seul mot à négliger. Charles passait pour invincible, il déployait de l'héroïsme et il était plaisant! Voilà tout le secret de l'enthousiasme qu'il a inspiré aux Belges.

Il était *plaisant;* notez ceci. Dans ce temps, en effet, on faisait joyeusement de grandes et nobles choses, et nous en faisons gravement de frivoles et de petites. Cette morosité affectée dont nous sommes fiers, n'est pourtant pas un signe de civilisation. Bien au contraire, il n'y a rien de si sérieux qu'un sauvage, et à côté d'un Huron ou d'un Arabe du désert, nos jeunes penseurs paraîtraient de francs évaporés. Leur roideur la plus sublime, leur pesanteur la plus transcendante serait de la pétulance et de l'étourderie.

L'Allemagne aussi s'entretient avec orgueil de notre *empereur* à nous. Mais fidèle à son caractère fantastique, elle en fait des récits différents des nôtres. Pour l'Allemand, Charles est un personnage presque mythologique; pour nous, c'est un bon compagnon, un bon vivant, en chair et en os, c'est un Flamand, dans toute la force du terme.

Quelques historiettes feront mieux saisir ma pensée.

Les Hessois ont une singulière tradition. Entre Gudensberg et Besse, est une montagne appelée l'*Oden-Berg*, où, disent-ils, l'empereur Charles-Quint fut englouti avec toute son armée. Avant qu'une guerre éclate, cette montagne s'entr'ouvre, l'empereur Charles sort, donne de son cor de chasse, et passe avec toutes ses troupes dans une autre

2 vol. in-18, figg. Ce Raclot, qui s'appelait *Jean* comme Racine, et qui, né à Paris, daignait honorer Bruxelles de sa présence, a aussi rédigé une *Histoire chronologique de la Toison d'or*, dédiée également à l'électeur de Bavière. Je possède le premier vol. du Ms. original, orné de blasons de la main du compilateur, qui n'a presque rien ajouté à Maurice. Ce volume provient de feu M. Declercqz. Il fut terminé en 1697, et Maurice parut en 1667. Je dois à la bonté de M. Lebigant, conseiller à la cour royale de Douai, une autre histoire Ms. de la Toison d'or, par feu Guilmot. C'est peu de chose. — Cf. avec *La vie de Charles-Quint*, remaniée par Raclot : *De heerlycke ende vrolycke daeden van keyzer Karel den V*, Brussel (1674), in-12, figg.

montagne[1]. Comme la Hesse vient de promettre 5,000 hommes armés à la Confédération, nous pourrions bien être témoins bientôt de ce prodige.

A un petit mille allemand de la ville de Salzbourg s'élève l'Auterberg ou Wanderberg, entièrement creusé dans l'intérieur, et rempli de palais, d'églises, de couvents, de jardins, de sources d'or et d'argent, gardées par des nains qu'on a vus quelquefois venir à Salzbourg, vers minuit, pour célébrer l'office divin dans la cathédrale. Là, entouré de princes et de grands, dans une espèce de *Walhalla*[2] ou de *Walaskialf*[3] moderne, siége l'empereur Charles-Quint, une couronne d'or en tête et le sceptre à la main. Il fut englouti, non plus cette fois dans l'Oden-Berg, mais dans la vaste plaine de Walserfeld, et il a conservé absolument l'aspect qu'il avait alors. Sa barbe grise ou *merlée,* comme s'exprimaient les trouvères, est d'une longueur démesurée, et couvre entièrement sa cuirasse d'or. Les jours de fête et de cérémonie, cette barbe est partagée en deux moitiés, retenues par une torsade de perles. L'empereur a un air de pénétration et de profondeur, et il se montre affable et bienveillant envers ceux qui vont s'ébattre avec lui dans une belle prairie. Pourquoi fixe-t-il là son séjour et qu'y fait-il? Tout le monde l'ignore, Dieu seul le connaît.

D'autres ajoutent que Charles est assis à une table, dont sa barbe fait déjà plus de deux fois le tour. Dès qu'elle aura achevé le troisième, la fin du monde arrivera; l'antechrist paraîtra, il livrera bataille sur les hauteurs de Wals, les anges sonneront de la trompette, et les hommes auront vu leur dernier jour[4].

Écoutons maintenant l'auteur véridique de l'*Histoire prodigieuse et*

[1] J. und W. Grimm, *Deutsche Sagen*, Berlin, 1806-18, tome Ier.

[2] Demeure des héros qui avaient trouvé la mort dans les combats, suivant la mythologie scandinave.

[3] Palais d'argent d'Odin et de sa race.

[4] Grimm.

lamentable de Jean Fauste, grand magicien, avec son testament et sa vie espouventable [1].

L'empereur Charles, cinquième de ce nom, était venu avec toute sa cour en la ville d'Inspruck. Un soir, vers la fête Saint-Philippe et Saint-Jacques, car ces histoires ont leur chronologie, l'empereur,

[1] Le personnage de Faust, dans lequel est mise en action une des plus profondes misères de l'humanité, devait, grâce au cortége merveilleux qui l'accompagnait, aux incidents terribles dont il était le nœud, ainsi qu'aux idées religieuses qu'il réveillait, s'emparer du souvenir de ceux mêmes dont l'esprit ne pouvait concevoir cette soif inextinguible de connaître, cette curiosité inquiète et séditieuse qui, dit-on, entraînèrent Faust bien loin des limites du légitime et du possible. Marlowe, prédécesseur de Shakspeare, l'exposa sur une scène encore barbare. Mais avant lui, l'auteur du mystère de *Théophile,* dont nous possédons une rédaction flamande, avait déjà traité ce sujet. F. M. Von Klinger a fait de Faust le héros d'une espèce de roman, et a donné en outre un *Faust oriental.* Lessing crayonna quelques scènes du même drame, que l'illustre Goethe épuisa dans toute sa fécondité, après que le peintre F. Muller en eut marqué les principaux traits. Byron imita Goethe dans son *Manfred,* et John Anster l'a traduit en anglais (1835). Il y a quelques années, un théâtre de Paris parodia burlesquement cette conception formidable et singulière. Quant à l'admirable et quelquefois très-peu intelligible poëme de Goethe, MM. de Saint-Aulaire, Stapfer et Mme Tastu l'ont mis à la portée des Français *purs,* si la prose, même la plus savante, peut donner l'idée d'une poésie devenue quelquefois l'écho de l'autre vie, en murmurant des sons qui cessent d'appartenir à l'homme. Il existe une vie de Faust digne de la bibliothèque bleue, et où les principales données de la tragédie de Goethe se retrouvent. Ce grand poëte suivit la biographie de Widman, imprimée à Francfort en 1587, réimprimée à Hambourg en 1599 avec de longs commentaires pieux, et traduite par Palma Cayet. C'est cette traduction que je cite dans le texte d'après l'édition de Paris, 1674, et dont MM. Stapfer et du Rouvre ont donné des extraits. Dans la bibliothèque des romans imprimée à Riga de 1782 à 1794, en 21 vol., le premier est intitulé : *Des Erz-Scwharz-Künslers und Zauberers Dr. Faust..... Lebenswandel.* On a publié en flamand, à Anvers, en 1608, in-4°, l'histoire de Christophe Bagenaert, disciple du docteur Faust, avec des figures sur bois. Une estampe de Rembrandt représente ce magicien célèbre, dont j'ai montré le rapport avec le Polonais S. Twardouski. (*Particularités inédites sur Charles-Quint,* p. 82.)

informé que le docteur Faust était dans la ville, le fit venir, et lui demanda pour preuve de son savoir-faire, de ressusciter Alexandre le Grand, afin d'apprendre de la bouche de ce prince, par quels moyens il sut s'élever à un si haut degré de puissance et de gloire. Faust, en protestant de son obéissance, déclara qu'il lui était impossible d'évoquer Alexandre même, mais qu'il pouvait enjoindre à un esprit d'en prendre la forme et la figure, à condition néanmoins que l'empereur garderait le plus profond silence.

« Soudain voicy venir Alexandre le Grand, qui entra en la forme et « contenance qu'il fut veu estant en vie.

« C'est à sçavoir un petit homme carré et ramassé, rouge en visage, et « la barbe de même couleur et espaisse, et un regard robuste et fier, « comme s'il eût eu les yeux perçans d'un basilic. Il passa ainsi avec un « harnois complet vers l'empereur Charles-Quint, et se prosterna devant « luy avec une profonde révérence. L'empereur vouloit l'arrêter et luy « toucher; mais Fauste ne lui voulut pas permettre de ce faire. Toutefois « soudain après cela que ledit Alexandre fut de rechef prosterné, et qu'il « fut retourné vers sa poste, sa dame aussi vint semblablement là, et fit « la révérence à l'empereur. Elle y vint avec un accoustrement de velour « bleu, tout accommodé avec des dorures et perles; elle estoit en son « visage aussi belle et vermeille par les joues, comme si c'eust esté lait « et sang meslez ensemble, une face longuette et néanmoins rondelette. « Or l'empereur pensa en luy-même : « J'ay veu deux personnes que « j'avois long-temps désiré de voir,... » et afin que l'empereur fust plus « esclarcy au vray de la vérité de cela, il pensa à part soy : « Maintenant « j'ay ouy dire souvent qu'il avait une grosse verrue sur la nuque du « col. » Et s'approcha pour y voir si elle estoit ainsi en cette figure, et « s'il l'y trouveroit. Et il trouva ainsi la verrue, car il s'arresta coi « comme un baston picqué, et incontinent après il se disparut, après « que l'empereur en eut accomply son desir [1]. »

[1] Cette anecdote ressemble beaucoup à celle racontée de l'abbé Tritheim et de l'em- MALINÆI EPISTOLÆ.

Tels sont les récits de la rêveuse Allemagne. Nous allons maintenant rentrer dans les trivialités de la vie.

L'empereur venait un jour d'Anvers à Bruxelles, des cavaliers de sa suite écrasèrent une brebis. Le berger les suivit, et ayant inutilement demandé qu'on l'indemnisât de cette perte, il fit arrêt sur la personne de l'empereur. Charles, loin de s'offenser d'une pareille hardiesse, voulut que l'affaire fût plaidée selon les règles, et se vit condamné à payer la brebis ainsi que les dépens du procès. Quelque temps après, le rapporteur de la cause, mandé à la cour, fut interrogé s'il n'avait point d'égard à l'autorité du prince. Il répondit noblement qu'il lui rendrait toujours ce qui lui était dû, mais qu'en matière de justice il ne craignait que Dieu. L'histoire rapporte que Charles, touché de l'intégrité de ce magistrat, dont malheureusement on n'a pas conservé le nom, l'attacha à sa personne et eut recours à ses conseils dans les occurrences les plus importantes.

Lorsque l'empereur résidait à Bruxelles, il visitait souvent le monastère de Groenendael, situé aux portes de cette ville, dînait avec les religieux le jour de Pâques, et assistait dévotement à la lecture qu'on faisait pendant les repas de ces bons pères, suivant l'ordonnance du concile de Tolède.

Le vendredi saint de l'année 1535 (les dates sont précises), après avoir fait ses dévotions dans le cloître, il alla chasser avec quelques gentilshommes de sa suite; ayant aperçu un héron à une hauteur d'environ 900 pieds, il le visa, et contre son attente, il l'atteignit. L'oiseau tomba dans l'étang de Groenendael, au milieu duquel, en mémoire de ce tour d'adresse, on éleva une colonne surmontée d'un héron en bronze. Sur le bord de l'étang, on plaça la statue de l'empereur armé d'une escopette dont le canon servait de canal à une fontaine.

pereur Maximilien. Aug. Lorcheimer. *Bedenken von Zauberei*, p. 8; les frères Grimm, *Deutsche Sagen*, t. II; *Particularités inédites sur Charles-Quint*, 65; *Dict. de la conversation et de la lecture*, XXVI, 346-47.

Une autre fois, à la chasse du sanglier, Charles s'égara et frappa à la cabane d'un pauvre paysan de la forêt de Soigne. Le rustre, qui le prenait pour un simple gentilhomme, lui servit un déjeuner frugal; mais l'empereur, se sentant en appétit, lui demanda s'il n'avait point de venaison. Le paysan, après s'être consulté avec sa femme, lui servit une tranche de cerf salé, en lui recommandant bien de n'en rien dire, de peur qu'il ne fût pris par le garde forestier.

Plusieurs jours après, Charles se fit amener son hôte, qui, en reconnaissant l'empereur, se crut perdu. Celui-ci le rassura, et lui demanda quelle récompense il désirait pour son déjeuner. « La permission, répondit « le villageois moins intimidé, de couper librement des balais dans le « bois. »

Surpris d'une demande si modérée, Charles la lui accorda, et lui commanda d'apporter le lendemain à la cour autant de balais que lui et sa femme pourraient en porter. En même temps, il ordonna à ses courtisans de ne se présenter le lendemain devant lui qu'un balai à la main, balai qu'ils achèteraient d'un paysan placé à l'entrée du palais. Celui-ci les vendit une pistole la pièce, et ne rentra dans sa chaumière qu'avec une bourse bien garnie.

Figurez-vous les Egmont, les Croy, les Châlon, les Lannoy, les Mansfeld, les Lalaing, les Ligne, les Wassenaer, les Trazegnies, leur Toison d'or au cou et armés chacun d'un balai! Mais c'est ainsi que le peuple comprend les cours et l'autorité souveraine.

L'an 1540, le jour de Saint-Mathieu, l'empereur était à Gand, ce *gant* où il se vantait d'enfermer Paris et auquel n'auraient pas suffi vingt des plus belles peaux d'Espagne. Ayant eu avis que Ferdinand, roi des Romains, son frère, était arrivé à Bruxelles, il partit la nuit, accompagné du seigneur de Beveren. Il était tard quand il arriva à Berghem-Sainte-Agathe, près de Bruxelles, et l'obscurité l'empêchant d'avancer, il fit lever un paysan pour lui servir de guide jusqu'à la ville. Le paysan qui avait mal cuvé son ivresse de la veille, sortit une lanterne à la main, et

demanda brusquement le nom de celui qui dérangeait son somme. L'empereur, pour s'en amuser, répondit qu'il s'appelait Charles. — « Eh bien! « Charles, lui répondit le manant, tenez ma lanterne pendant que je « satisferai un pressant besoin. » Lorsque ce pauvre diable sut qui il avait traité si cavalièrement, il trembla de tous ses membres; mais l'empereur, qu'il avait tiré d'un mauvais pas, l'exempta sa vie durant de toutes tailles, aides et subsides. Abraham Gœlnitz, dans ses voyages, n'a pas oublié de recueillir cette anecdote, consacrée encore aujourd'hui par une enseigne [1].

Les fous de cour étaient alors à la mode, et continuèrent à l'être longtemps après. Floegel [2] en donne à Charles-Quint plusieurs, Pedro de San Erbas, Zapata et Pape Thuin, qui devait appartenir à une famille de bouffons, puisque Brusthem assure qu'en 1487, le 17 mars, mourut à Louvain le seigneur Antoine, dit Paep Thoen, dont les bons mots passaient pour miraculeux : *Cujus joci mirandi fuerunt* [3]. Celui-ci était une illustration toute belge, un plaisant du cru, un farceur national. Il avait été marguillier à Louvain, et il était monté de là aux brillantes fonctions de fou gradué. J'ai rapporté ailleurs un trait de lui, qu'on a attribué à

[1] « Eadem via locus est Bergen, distans Bruxella semi hora, ubi picta memoria « Caroli V imperatoris et rustici. Imperator in venatione aberrans a rustico ostenditur; « Bruxellas sera nocte, nemine comitante, omnibus insciis, imo ipso ductore cum « laterna prævio, reducitur; quid inter illos ibi actum inquire ab inhabitantibus. » *Ulysses Belgico-Gallicus*. Lugd. Bat., 1631, p. 127. Ces lignes ont été insérées parmi les additions au Guichardin : *Belgicæ.... descriptio,* Amstel., J. Meursius, 1660, in-12, I, 120.

[2] *Geschichte der Hofnarren,* Liegnitz und Leipz., 1789. Il y a un aperçu sur Floegel et son histoire de la littérature comique dans *Anekdoten von Gelehrten und Curiositaten des Literat.*, Stuttg., F. H. Kohler, 1836.

[3] Appendices à la *Chron.* de Ph. Mouskes, I, 581; II, 814. *Le nouv. bouffon de la cour,* Paris. 1709, in-12, 36-37 ; *Archiv. pour servir à l'histoire civile et littéraire des Pays-Bas,* IV. 101-2; *Histoire des fous en titre d'office,* à la suite du *Lundi,* 270-71, etc.

Gonel, à Uyle-Spiegel et à Roquelaure, tant la propriété de la gloire est chose incertaine, tant il y a d'usurpations même en fait de bêtise!

Il me serait aisé de multiplier les contes et les anecdotes, mais je ne veux pas qu'on me reproche de faire du bulletin d'une savante académie un supplément à l'*Art de se désopiler la rate*. Tout ce que j'ai voulu, c'est montrer Charles-Quint sous un point de vue où on le place rarement. J'ai cherché à l'esquisser dans quelques-uns de ses rapports avec le peuple. L'histoire ne doit pas mépriser ces considérations, ni ressembler à ces bonnes gens qui s'imaginent qu'un monarque est constamment assis sur son trône, la couronne au front, comme le roi de cœur ou de carreau, tout chargé d'or et de pierreries, buvant de l'or potable et ne mangeant que des mets saupoudrés d'or.

FIN DE L'INTRODUCTION.

LETTRES

SUR

LA VIE INTÉRIEURE

DE

CHARLES-QUINT.

I

ILLUSTRISSIMO DOMINO DE PRAT.

Per occupationes meas non licuit ut emendatius ipse has litteras exararem, alioqui non fecissem ut amanuensis meus tam oscitanter scripsisset. Ego Cæsari adsum assidue, hospitium meum vix novi; tu cogita quid agant famuli Domini ubi absunt : hæc eo dico ut intelligas me non esse in culpa, cur officio meo minus factum sit satis.

II

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Jam exercet in me carnificinam nephritis ut præ cruciatu neque inclinare me possim, neque erigere. Dabis igitur veniam quod non scribam prolixius : hunc ego ex anteactæ vitæ laboribus fructum capio. Hujusmodi fere solent esse itinerum et militiæ præmia. Quo crudelius ego discrucior, eo suavius videt me Cæsar, quod ad calculi scopulos velut facto lumbifragio impulsus sim. Vide quæ voluptas. Credo, litteras tuas a me sexcenties esse perlectas adeo mihi et iis, quos in epistola nominasti, placuit. Tua est hæc inaudita quædam humanitas. Quod ais de Jovii libro, is remissus est et optime carminatus; erat enim

ab actuario ejus exceptus obiter, et ad Cæsarem missus; eo consilio quod ex litteris meis proximis intellexisti, fieri igitur nequeat ut conferas cum censura nostra. Interim e duobus prioris Historiæ exemplaribus, quæ ad me ex Tuscia data sunt, alterum ad Illustrissimam Dominationem tuam mitto, quod recentius in lucem exiisse credam, quam ut isthuc perlata sit. Cæsar est valetudine prorsus confirmata, quemadmodum ex Barsdorpii litteris copiose cognosces : hodie satis expertus sum ejus incolumitatem dum, ab hora duodecima meridiei in quartam usque, solus perpetuo mecum scripserit, idque tanta humanitate, ut crebro interim me admoneret commoditatis et valetudinis meæ. Cætera taceo. Ego præsto quæ possum : nam fallere te sine summo flagitio non possem. Bene vale. Celeriter e cubiculo Cæsaris.

7° Calendas decembris 1550.

III

DOMINO DE PRAT.

Zappata dedit mihi litteras tuas, inter prandendum, fuit enim vocatus conviva ad idem symposium; legi illi periodum illam de interceptis aut omissis litteris; ait id, quod res est, a D. Ludovico Abylate cursores illos absolutos fuisse, ad ipsum enim a Rege Lusitano venisse quo, ceu proxeneta, in adeundo Cæsare uteretur. Is ipse Ludovicus eas litteras, quas periisse doleo, fere dictarat, habebat enim locuples argumentum, illud cædis *Georgianæ* ac perfidiæ cucullatæ : hoc, inquam, totam illam epistolam ubertim impleràt. Adjecta erant et alia pleraque ex Africa, Thracia et Italia; nihil porro magnopere erat, quod Illustrissimam Dominationem tuam detorqueat, etiamsi in hostium manus pervenerit. Atqui (nam commodum hujus rei mihi in mentem venit) vereor ne, cum crebræ et extemporales,

litteræ meæ apud te fastidio sint, ταν...[1] Si locutus[2] mihi foret, dum adscribo, recognoscendi ea quæ obiter ludit calamus, colligerem sane qualescumque nugas ac velut in acta referrem.

Jam vero ubi vel relegendi vix spatium detur, tuque hoc scribendi genere te capi quoque prædicas, merito ergo hoc cibi ultro cupitum tædium devora, atque (ut Plautus inquit, ni fallor) tute hoc intristi totum exedendum est tibi. D. Barsdorpius cras revertetur, ita promittit Hubermontius, qui heri ad nos recurrit. Rex valet melius, Regina jam adornat discessum. Cæsar, quamvis absente Machaone suo, tamen feliciter pergit in pristina valetudine sua; heri ipse sibi præscripsit aliquot catapotia : res illi cessit non male. Erasius apud eum est assidue, subinde tamen accurrit Atrebatensis; Vargas quidem non raro in eamdem scenam producitur. Magna sunt et multa negotia magni æstus sunt in Tridentino Concilio. Nuper venit ad nos illinc Legulejus Hispanus. Dum hæc ad te scribo, adest quidam qui hodie promittit daturum quæ a Protestantibus acta sunt ad synodum; dabo operam ut ad hasce litteras adjungantur. D. Rys, decurio noster, se tibi commendat studiosissime : deprehendit me occupatum in scribendis his litteris. Opto Illustrissimam Dominationem tuam valere feliciter.

Datum ex OEniponte, 7° idus feb. 1552.

Ergo periit *Axiochus Platonicus* quem ad te per Lusitanos miseram; non credideram fore ut casus valeret in tantam immortalitatem. Parturio his diebus magnam ad te et fecundam epistolam super armatis rebus meis, quas egi cum Cæsare. Cæterum quia nondum peregi, vereor ne abeat in elephantinum partum, hoc est decennalem, aut, si Aristoteli credimus, triennalem. Cæsar fere mihi indulsit brevem reditum ad vos;

[1] ?

[2] Locus.

saltem non abhorret in totum, modo id ferat rerum status. Galli nefaria ultione sævierunt in uxorem, liberos ac fratres ejus, qui callida proditione illa, sed simulata, gallicam stoliditatem fefellerat. Puto tibi notum facinus, nam vetus est; profecto fuit insignis ludificatio, quæque Gallis magno stetit [1].

[1] Cette lettre de l'année 1552 trouble l'ordre chronologique du recueil; mais on s'est conformé au manuscrit.

IV

ILLUSTRISSIMO DOMINO PRATENSI.

Illustrissime Domine,

Frater heri mei, qui nuper a Pontifice legatus ad Cæsarem venit, Namurci in pleuritidem incidit; eo mihi hodie propemodum est per equos dispositos, ut visam quid valeat et, Hispanorum consuetudine, precer illi felices Paschatis ferias. Quoniam autem Illustrissima Dominatio tua hunc mihi diem dixerat, quo responderem ad ea quæ, pro summa humanitate tua, mihi proposuisti, tam studiose et arcte imperium tuum observandum duxi ut non ausus sim ne temporis quidem punctum excedere. Atqui gaudeo propemodum *datam esse scribendi occasionem, nunquam enim potui lectione Plutarchi tantum proficere ut immodicum illum et vitiosum fere pudorem quem* δυσωπίαν ille nominat, a me depellerem, præsertim, hoc tam necessario tempore quo rationes et consilia mea

cupiam paulo altius apud Illustrissimam Dominationem vestram repetere. Quum enim nullo merito meo, nullo unquam erga te officio, sed sola bonitate tua inductus, prius neque visum neque auditum maximis *beneficiis ea* [1] *ornaveris,* ipsa me profecto rei magnitudo perterritum habet, cogitque (ut oris confusioni consultius sit) pure et simpliciter jam scriptis exponere, quæ, verecundia præpeditus, non sustineam fortassis post reditum meum tibi coram commemorare. Cum ante menses aliquot ipse mecum anteactæ vitæ rationem inirem, cœpi cogitare quam diuturnam et fidam operam in Hispanorum obsequia impendissem, quamque exiguum, imo nullum inde fructum hactenus percepissem. Heri mei consilio et hortatu, longo tempore venatus sum sacerdotia, sed irata quod aiunt Delia, nam præterquam quod infeliciter perpetuo caderent omnia, ego, ut ingenue fatear, nunquam recte potui animum meum ad id vitæ genus appellere. Hic itaque tortuose luctatus sum cum fortuna, dum alio me traheret vitæ conditio, alio scopus ipse adeo mihi in mente præfixus: hæc agitanti peropportune accidit ut, Avilatis jussu, *Commentarios vertendos susciperem,* hac nimirum fiducia fretus, ut, quemadmodum sese conaturum promiserat, possem per oblatam occasionem vel *honestam aliquam historiæ conscribendæ mercedem a Cæsare comparare,* vel, quod ille semper anteponere visus est, inter famulos cubiculares admitti. Utraque mihi conditio summopere placuit, quod inde certior jam spes affulgesceret ejus rei consequendæ, quam instinctu Altissimi in animo decrevissem. Vivit Deus, Illustrissime Princeps: ipsum solum hac in re semper ob oculos posui, illius divinæ voluntati quidquid esset permisi. Quanto igitur majori humanitate et studio promovisti, tanto propius ad optimi Dei consilium te accessisse putato, ut qui in hac re peragenda Illustrissimam Dominationem tuam ceu instrumentum constituit. In te uno secundum Deum spes opesque meæ sitæ sunt. Potes enim auctoritate tua, quæ et apud Cæsarem et apud quamlibet hominum nationem plurimum vales, e tam longa me servitute

[1] *Ita?*

eripere et ereptum beneficio tuo servari. Quæ nuper ab illustrissima Dominatione tua mihi proposita sunt, ea diligenter ac mature perpendi, quam ipsam quoque fortunam meam in consilium ac deliberationem adhibui, cujus in me sævitiam spero tandem benignitate tua repressum iri. Ne quid autem prolixior sim, dicam paucis firmam et extremam animi mei sententiam. Omnis mihi spes reposita erat in quiete et otio, quod, post longas tandem peregrinationes, optabam contingere posse liberum et litterarium; ita enim interpretabatur ducentorum florenorum salarium illud, ut in Belgis conquiescenti *historiæ scribendæ munus* injungeretur, ad quam rem adjutoribus uterer iis, penes quos est rerum arcanarum nudæque veritatis arbitrium et cognitio; erat enim operam suam mihi pollicitus Nicolaus Nicolai, D. Eleemosynarius aliique nonnulli, qui multa ostenderent ad historiæ fidem ac seriem conducibilia. At, cum id consequi non possim, plane decrevi conditionem cubicularem stelephoræ alteri præferre. Non quod hæc honorifica non sit quæque permultum ornamenti mihi non conciliet, sed cum Ludovicus ejusque gentiles semper mecum de cubiculo egerint et, ante compluscculos menses, ad ipsum herum meum ea res permanarit, si eam non assequar, in ore erit omnibus in me desiderari quicquam, cujus caussa repulsam tulerim, cum tamen tam honeste ac placide perpetuo inter aulicos vixerim, ut universam Italiam et Hispaniam, absit dicto invidia, probitatis et innocentiæ meæ testes habeam. Hæc dico simpliciter citra omnes fumos aut supercilium. Adducerem coram Illustrissimam Dominationem tuam ipsum *Albanum, herum meum*, Antonium a Toleto, et universam gentem illam, qui uno ore omnes huic rei fidem facerent. Verum quod his diebus quibus humanitatis tuæ auxilio usus sum, ingenii tui candorem omnino mihi perspexisse videor, neque te, ut par est, hujusmodi rerum velut inani ostentatione gaudere, statui potius esse supersedendum. Habes, Illustrissime Domine, consilium meum, prorsus firmum et immutabile. Animus generosus assentandi nescius est, tamen, ut simplicissime quoque et verisimile, cupiam heroicas istas virtutes tuas, a quibus tot homines salutem acceperint, prædicare; scio tamen, quæ vera est animi

tui celsitudo, adeo a laudibus te abhorrere, ut periculum sit ne pro salute odium sibi laudantes accersant. Hoc unum dicas in te situm esse præsidium meum, et, quo tu melior es, ideo mihi firmius esse. Herus meus ante viginti dies profectionem parat ad balnea Virtenbergensia, amplius huc non reversurus. Obsecro Illustrissimam Dominationem tuam ut mei te miserescat. Si rursus in Italiam abripior, actum est : nunquam ille me vivus dimiserit. Sin ante dictum itineri diem res auctoritate tua expediatur, Malinæum tuum plane beaveris. Quod attinet ad inserviendi dexteritatem et usum, cum servile quoque negotium laudem suam promereatur, hoc possem de me ipso promittere, cura, labore, assiduitate et industria ex cubiculariis cessurum me esse nemini, ubi tot annis, non sine dispendio temporis mei, etiam cum laude, cubiculare munus exercuerim. Somni quoque parcissimus sum, curatis iis quæ ad officium meum spectant; reliquas horas in recta studia collocarem, atque ita me gererem, ut ob commendationem non essem tibi futurus dedecori. Dominus Deus Illustrissimam Dominationem tuam diu nobis incolumem servet ad communem bonorum omnium utilitatem; spero me vel cras vel ad summum perendie adfuturum, contendam enim quam potero maxima celeritate.

Datum Bruxellæ, pridie resurrectionis Domini, 1550.



V

DOMINO DE PRAT.

Hoc ipso temporis puncto commonstravit mihi Nicolaus, Cæsaris tonsor, Illustrissimæ Dominationis tuæ litteras ad se, e quibus intelligo nullas e meis tibi redditas esse. Non credo unquam in vita mihi quicquam accidisse, quod ita graviter et repente percelleret; hinc pudor, inde indignatio et furor quispiam, ubi cogitarem quam impie et scelerate factum existimes, quod a discessu meo nihil scripserim; scilicet male mecum agatur, si voluntatis et obsequii erga te mei significatio aliena testatione sit comprobanda, multo tamen pejus si officii prætermissi convincar falso, ubi ipse mihi conscius sim quam præter omne jus et æquum istius modi criminationis coarguar. Arripui subito calamum in manum, ac, Nicolao præsente, dum Cæsar lasanum poscit, paro extemporalem istam dicaiologiam,

stans pede in uno. Ex ipsius epistola, male et tumultuarie observata serie, facile cognosces animi quoque perturbationem et perplexitatem. Primo incursaveram Vanderbecæ iniquam oscitantiam in me, qui ad tantam turbam epistolarum non dignaretur vel uno rudi schedio respondere, postea cœperant mihi suspectiores esse cursores ipsi quibus litteras ad te commiseram; deplorabam subinde sortem meam, veritus ne nimia sedulitas me tibi invisum reddidisset, scripseram enim fusissime de rebus omnibus quæ passim acciderant, semper tamen observato et temporum et personarum decore. Quem ad modum ipsæ mihi testes erunt litteræ, si modo ad manus tuas pervenerint; cujus rei quo sit testatior fides et veritas, volo in hisce litteris tumultuariis brevem *anacephaleosim* repetere. Scripsi e Mogunciaco Cæsaris iter; liberalissimas ejus occupationes in navigatione fluminis Rheni, dum, ocii occasione invitatus, scriberet *in navi peregrinationes suas et expeditiones, ab anno* XV, *in præsentem usque diem, suscepisset,* qua in re usus est *opera mea et suggestione,* nam velut nomenclator revocabam in memoriam si quid sentirem aut effluere aut prætermitti. Libellus est *mire tersus et elegans,* utpote magna *ingenii et eloquentiæ vi conscriptus.* Ego certe non temere credidissem Cæsari illas quoque dotes inesse, quum ut ipse mihi fatetur, nihil talium rerum institutione sit consecutus, sed sola meditatione et cura. Quod attinet ad auctoramentum et gratiam, vide, obsecro, quibus fulcris innitentur, scilicet fide et dignitate, quibus potissimum duobus et commendatur et viget historia. Hic rursus despero hujus infortunii mei memor, quod litteræ meæ sint interceptæ. Venio ad alterius epistolæ argumentum, quo res gestas in Africa hac æstate per Cæsaris legatos eleganter ac breviter tibi descripseram. Facta mihi per secretarium Vargam epistolarum copia, quas et navarchæ et belli duces hac de re ad Cæsarem scripserant, ut male sit ei cujus culpa et labor meus intercidit, et ego innocens *indignationem* tuam *incurri.* Postremas dedi ex Augusta statim ex venatione reversus : erant autem ea mihi cum D. Avilate Ludovico fere communes; præbuerat enim, velut conceptis

verbis, epistolæ argumentum plenum amoris et studii erga me sui. Ecce fidem et testimonium ubi litteras accipias, invenias et cum tempore et cum ordine consentire. D. de Bailleul urget me quam maxime, is quoque testabitur quanta festinatione coactus sim hæc exarare; hæc eo dico ne habeas me inciviliorem, qui tam impolite ac fere inducte ad te scribam. Dominus Deus sospitet Illustrissimam Dominationem tuam ac pro tantis erga me beneficiis cœlestem ac perpetuam gloriam concedat.

Datum Augustæ. raptim. 16 kal. Augusti 1550.

Cæsar indulsit mihi *libri sui* versionem, ubi fuerit per Granvellanum et filium *recognitus*. Statui novum quoddam scribendi *temperamentum* effingere, mixtum ex *Livio, Cæsare, Suetonio* et *Tacito*. Iniquus tamen est Cæsar et nobis et sæculo, quod rem supprimi velit et servare *centum clavibus*.

VI

DOMINO DE PRAT.

ILLUSTRISSIME PRINCEPS,

Bene est quod ad proximam illam febrientem epistolam meam nihil responderis, non enim id merebantur binæ litteræ tuæ, omni genere humanitatis plenæ, ut iis per unicum epistolium idque certe veternosum a me satisfieret : verum ab ægrotante quid nisi imbecille et febriculosum expectes? Ego his duobus proximis mensibus nihil audio præter humores biliosos, melancholicos, phlebotomiam, potiones, catapotia, atque id genus pleraque vera mortalium epicedia. Interim ex tanta medicorum turba hactenus nemo attigit morbi mei certam cognitionem. Caballus primo pertinacissime indicavit esse nephritidem. Vesa-

lius abscessum in renibus. Tertius lentam tabem, Cornelius simul omnem hanc symptomatum colluviem in corpusculi hujus cloacam fluxisse. Rogavi ut in tam variis morbis coquos meos non numerarent, quemadmodum ad Lucilium Seneca scribit : porro facile ipsos deprehendere posse non ferculorum, non gulæ, non voluptatum, sed laborum potius has me usuras pendere, omnia enim ista in longa vita et laboribus durata sunt, quomodo in longa via sunt et pulvis et lutum et pluvia. Agnoscis generosam familiaris tui sententiam. Barsdorpius eo lubentius solebat me invisere, quo magis ad manum mihi erat Seneca, unde magnificentiore voce aliqua ceu ἐπίμετρῳ accepto discederet. Subinde capiebatur et dulcedine testudinis nostræ cui liberius me indulgere permiserat, ut melancholici humoris tristitia lætioribus modulis pelleretur. At ego videbar potius morti delicias facere, nam alioquin, posita lyra, inclamabam nisi solitudinem, tenebras et rerum tristium contemplationes, quas, longius etiam atque alienius petito argumento, ultro mihi studebam accersere. Tandem ubi medicæ artis tot suffimentis expiatus sim, paulatim convalui. Cæsar rursum in arthritidem incidit quemadmodum ex Barsdorpii litteris Illustrissima Dominatio tua copiose intelliget. Dormio in ipso cubiculo ejus, ut enim vel natura vel consueta vivendi ratione sum vigilantior, ita indicavit optimus Princeps insomniam meam sibi præ cæteris jucundam esse et conducibilem. Quantumvis ante malorum meorum illa myrmecia gravis mihi fuit et periculosa, non credo tamen octiduum abfuisse me a consuetis muniis meis, adeo certarunt in me et morbi sævitia et honestas, officium et suprema ratio tui, quem perpetuo mihi puto versari ob oculos. Rumor est Cæsarem, peractis conventibus, in Belgas redire. D. Barsdorpius et ego sumus in iisdem votis et fortassis ambo inducti eadem religione. Me certe non patria movet, sed ardens aspectus tui desiderium, in quo etiam celeritas mora est, ut inquit ille, nam patria est, ubicumque bene vixeris. Cæsar maturat editionem libri, cui titulus erat gallicus : *le Chevalier délibéré*. Hunc per otium a se ipso traductum tradidit Ferdinando Acunæ, Saxonis custodi, ut ab eo aptaretur ad

numeros rithmi hispani : quæ res cecidit felicissime; *Cæsari sine dubio debetur primaria traductionis industria,* cum non solum linguam, sed et carmen et vocum significantiam mire expresserit; verum quæ est immodica certe modestia, ne in procemio quidem passus est ullam solertiæ suæ laudem adscribi, quantumvis a me rogatus et monitus tum honestissimo exercitio tum sæculo ipsi gravem injuriam fieri. Verisimile est isthuc me advolaturum ad curationem rei impressoriæ, vult enim librum vulgari ad quæstum meum, concesso scilicet privilegio locupletissimo, quam rem ego sane nunquam ambivi, præsertim quod intelligerem a ventosis Hispanis utilitatem et fructum tam immodice prædicari, ut Ludovicus Abylas non veritus sit dicere Cæsari *quingentos coronatos inde facile elici posse.* Tum Cæsar (nam absente me res acta est), *bono jure,* ait, *fructus ille, ad Guilielmum redeat, ut qui plurimum in opere illo sudarit.* Ego tamen modeste postea Cæsarem docui messem non tam copiosam expectari ab illa semente, librum esse hispanum, solis servire Hispanis, exemplaria in Hispaniam dimittenda atque ibi distrahenda magnis molestiis et incerta spe lucri neque me usque adeo nummatum esse ut ad editionem bis mille librorum æris copia mihi sit in senio, domi; negotiatorum magis id esse quam aulicorum : non potui tamen opinionem illam, quam in animo præceperat, omnino convellerre. Ita vivam et valeam ut magis optem id genus lucri alteri cuipiam obtingere, qui melius rem faciat, vereor enim ne pro messe culmos colligerem. D. Ludovicus Illustrissimam Dominationem tuam salutat ex animo. Vale; raptim.

Augustæ, XIII januarii 1551.

VII

DOMINO DE PRAT.

Neque Hungaria, neque Italia quicquam adferunt novi, quo fit ut minus fecundæ sint litteræ nostræ. Cæsar heri dixit valetudinem sibi esse prodigiosam, cum hoc anni tempore et loco prorsus immunis sit ab arthritide et quovis genere morbi, quemadmodum, uti credo, ex litteris Barsdorpii satis intelliges. Erat ante dies xv suspecta nobis alvus et intestina plus æquo concita. Cornelius ea de re ad Reginam litteras dedit, quas mihi secreto ostendit, non sine formidine imbecillioris naturæ in Cæsare; hanc tamen ait modo a se depositam, ubi animadvertit intus salva esse omnia. Factus est anagnostes insatiabilis, audit legentem me singulis noctibus, facta cænula sua, mox librum repeti jubet, si forte

ipsum torquet insomnia : hæc est requies mea. Ego ingentes gratias facilitati naturæ meæ, quæ jam plane conversa est sine tædio meo ad harum verum etiam jucundiorem ἕξιν.

Opto Illustrissimam Dominationem tuam recte valere.

Datum OEniponte, v° idus decembres 1551.

VIII

DOMINO DE PRAT.

Jam serio vereri incipio ne fides et officium meum apud Illustrissimam Dominationem tuam prorsus in dubium venerint, ubi non te modo levem alioqui et indulgentem, sed et abalienatos habeam arbitros prætermissi obsequii. Queritur, clamat, fremit ac tantum non lacerat me probris et contumeliis D. a Lachau, quod de callida evasione illa et fuga Dragutæ, ut mihi nuper injunxerat, nihil ad te conscripserim. At quorsum evadant, obsecro, clamores ejus et fremitus, si alterum quoque factum longe indignius, jacere hactenus apud me, ceu inter blattas ac tineas, postremam epistolam tuam, quæ tacita petitione responsi vel Stentoris vocabilitatem superet. Neque habeo neque paro quo me excusem, unum tamen est in

oratoria refugium, si ipsam, quæ damnare potius videatur, incuriam accersere coner in judicium, quæ me absolvat. En saltem dilutionem proterviæ ac pervicaciæ : venationes bavaricæ ad priorem actionem nihil faciunt, a posteriore criminatione (duæ siquidem hebdomades abiere sine litteris meis) me facile liberent. Non eram Augustæ, non erat otium, non erat opportunum per absentiam tabellarii. Habent nihilominus eæ purgationes nescio quid deformis calvitii, præsertim si attendas ad magnitudinem debiti muneris; agnosco culpam, maloque illam deprecando remitti, quam excusando. Cæsar nunc est optima valetudine ac paulatim sese parat ad iter, exercet se, quibuscumque potest modis, deambulatione, gestatione et equi vectatione; non aspernatur exercitationes campestres, in quem usum paratam habet tormentariam rhedam, ad essedi speciem, præcellenti arte, et miro studio proximis hisce mensibus a se constructam. Nuper autem, propterea quod non bene conveniat, credo, Diana cum Vulcano et Marte, res illa parum feliciter tentata, pauculos ac raros dentes quos illi natura reliquos fecit, omnes labefecit ac pene excussit. Malim ego certe per tussim edentulus fieri, ut Relia apud Martialem quam refractario ictu bombardico dentes extundi. Rursus incipit nobis suspecta esse dilata profectio, de ea etenim ne verbum quidem in præsentia; non quod me usque patria vel fumus, vel puerilis quædam et cæca cupiditas teneat, sed ut nuper Illustrissimæ Dominationi tuæ aperui quod optem aliquando certum mihi vitæ genus et modum statuere. Utut est, lucri feci mihi amabilem istam παραίνεσιν tuam qua me ceu compellis ad patientiam et æquanimitatem. Porro autem refricuisti mihi memoriam Harpastes quam Seneca tuus magno cum lepore et gratia vocat conjugis suæ onus hereditarium. Hæc fatua (ut ait ille) subito videre desiit, nesciebat autem se cæcam esse, subinde pædagogum suum rogabat ut migraret, causata tenebras ædium. At ego, ut ingenue dicam et libere, nullum hic neque in me neque in loco aut tempore vitium pono, scio, dum id adest, quocumque transierim, secuturum. *Patriæ quis exul se quoque fugit?* Nisi quis fortasse inter vitia numerat ad honestæ certæque vitæ scopum aliquem mentis

oculos collimasse, id quod ego in propinqua parte virtutis recte putarem. Redeo ad Cæsarem : is jamjam me vocat, percunctatur quid agam, dico me obiter ad te dare litteras. Ludovicus Avilas adstans jubet multam tibi salutem adscribi, memoratque, non sine joco, turcicum oratorem, qui proxime ad Cæsarem venit octodecim dierum spatio e Byzantio Augustam, iter longissimum confecisse, neque unquam hippium commutasse, quod Hispani ginetum patria voce nominant. Vide, quæso, Cæsar, ait, sellæ istius molliciem, aptam scilicet ficosis natibus; risum est affatim statutumque ut ad Illustrissimam Dominationem tuam is jocus perscriberetur. Disperеam vivus ni videris si quid Cæsari commemoratione tui jucundius est. Ego interim Davum ago ejusque orationi subservio, ille contra meæ. Tradimus operas mutuas in commemorandis virtutum et ornamentorum tuorum laudibus. Illustrissime Princeps, crede mihi, effundi mihi lacrymas præ gaudio, dum ante oculos meos pono imaginem et memoriam tui, idque facio sine ulla intermissione; non novi palponem agere, ut spero tibi esse persuasissimum, itaque temperabo ab ejusmodi rerum prædicatione, Dominus Deus Illustrissimam Dominationem tuam conservet incolumem in annos nestoreos.

Datum Augustæ, 5° idus junias 1551.

IX

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Utinam non esset mihi æqua silentii dicaiologia, primo immunis fuissem a crudeli medicorum et febrium laniena, deinde, quod mihi acerbissimum est, non habuisset Illustrissima Dominatio tua quare impingeret mihi tam fœdum flagitium; nam quid atrocius neglecto apud te obsequio meo? D. Barsdorpius fidem faciet innocentiæ meæ, is, ut est sincerus et integer, facile quoque apud te confirmabit eam testimonio suo. Hæc dico ne quæ ille de me scripserit, suspiceris manare velut e choro domestico. Cæsar hodie primum reliquit lectum cui hac-

tenus tenaciter fuit affixus. Heri sumpsit nescio quid pharmaci, unde inter Caballum et Barsdorpium ingens est orta contentio, præsente Cæsare. Non dubito quin hac de re Barsdorpius ad Illustrissimam Dominationem tuam scripturus sit. Insignis enim conflictatio et digna quæ catamidietur. O magnum onagrum! pronuntiavit Hippocratis aphorismum Pantalabus ille tam inepte ut nihil unquam audiverim magis prave distortum; agebatur tamen de valetudine summi monarchæ. Dispeream ni pueri in scholis apud magistros triobolares Hippocratem rectius explicent : Barsdorpius ilico venit ad me admiratus in liberalissima disciplina falsam persuasionem et plusquam tyrannicam. Hortatus sum ad patientiam, ad dissimulationem, nam ex dissidio nihil oriri posse, quod sit honestum; verum, quod hac in re optatissimum fuit, tandem cecidit optime, profuit enim medicamentum et vomitu et alvi dejectione. Jam vetus est quidem, a Mauritio ad Cæsarem allatus est nuncius conjuratos illos qui ad Bremiam et finitimas regiones convenerant, duplici prælio fusis magna suorum clade in oppidum Verdam compulsos esse, postridie qui pugnæ supererant petita pace exauctoratos et ignominiose dimissos. Hæc est rei summa ut ex ipso Carlovitio, dum ad Cæsarem verba faceret, intellexi. Mauritius cum copiis omnibus Magdeburgum revertitur. Cæsar valde stomachatur in Gallos, quemadmodum ex quotidiano colloquio facile deprehenditur, aptissime enim de iis sentit pessime; idque merito ubi nihil sibi ad summa scelera reliqui faciant. Nescio an audieris de biremibus turcicis ad ipsas portus Massiliensium fauces a parte classis hispanæ nuper opportune admodum interceptis. Pirata quispiam nobilis erat cum navibus aliquot rostratis ad Gallum socium a Dragude missus. Is in mari balearico naves frumentarias duas tarraconenses vi expugnarat et velut in regnum suum Galliam Narbonensem cum sese tuto reciperet ex inopinato a nostris opprimitur. Aiunt litteras interceptas esse quibus tam præclara Gallorum facinora deteguntur, ut horrescam apud me cogitans hæc obiter, nam hactenus nihil certioris rei allatum est.

Quæ est animi tui lenitas, facile connivebis in vitium celeritatis scripturæ; ita vivam ut in præsentia sum occupatissimus. Cæsar vult me sibi assiduum, præsertim in imbecillitate valetudinis. Vale.

Augustæ. XIII. kal. feb. 1551.

X

DOMINO DE PRAT.

ILLUSTRISSIME PRINCEPS,

Mitto ad Illustrissimam Dominationem Tuam Regii Oratoris orationem in protestatricem quam in urbe nuper ad pontificem habuit. Scripta est italice et incorrecte; eam ut est accepi his proximis diebus a D. Francisco Toletano; nescio quid inde debeam augurari, magnas furias, magnos tumultus. Cæsar, si Diis placet, nunc luctatur cum dissenteria, at cum ipse sui auctor est mali, minus profecto ejus miseret, ut id tibi libere dicam. Novam crucem quoque addunt veteres illi carnifices hemorrhoides, cujus quoque mali ipse quotidie Camarinam com-

movet. Undique nos circumvallant incommoda. Ast animis opus est et pectore firmo. Audio Magdeburgios a Cæsare in fidem receptos; nescio an æquæ sint conditiones quæque cum Cæsaris dignitate respondeant. Magna hic certe est mussitatio, ac fere sarcasmus. Æstivamus in Hortis Fuggericis, amœnissimis quidem iis, sed qui nos ita oblectant, ut lippum pictæ tabulæ, nemini enim patet ingressus. Cæsar aliquando nititur eo prorepere, et capitur quidem loci amœnitate, quamvis in tam turbulento rerum omnium statu non videtur esse vera voluptas. Questus est mihi hodie mane quod ad malorum omnium ærumnam etiam accedat insomnia; obtuli illi operam meam in lectione nocturna, si fortassis susurrus ac murmur lectorum possit somnum inducere. Negat se assuefacere velle, ne inde mihi accersat graviorem molestiam : vide quæ tanti Principis ἐπιείκεια. Ad Vanderbecium scribo, ut excuset, apud Illustrissimam Dominationem Tuam, ineptam audaciam meam quod obtrudam inter litteras meas alienos quoque fasciculos; cum ante tot interceptæ sint litteræ quas intelligo non venisse in manus tuas, jam e converso mutavi consilium, maluique isto tædio Illustrissimam Dominationem Tuam afficere quam litteras in periculum amissionis venire.

Opto Dominationi Tuæ fausta ac felicia omnia.

Datum celeriter Augustæ Rheticæ, 12 kal. Aug. 1551.

Universus cubiculariorum omnium cœtus Illustrissimæ Dominationi Tuæ plurimam salutem impertit; certatim ad me accurrunt requiruntque diligentiam ac fidem meam in adscribenda tibi singulorum salutatione.

XI

DOMINO DE PRAT.

Jam alterum istum fascem rejunxeram, ad me cum adferretur oratio a Protestantibus Mauritianis ad synodum habita; hujus autem in prioribus litteris meis tibi spem feceram, nolui itaque te ludificare : tota depravata est actuariorum stultitia, dabis veniam quod non venit ad te purgatior, non fuit otium ut eam perlegerem. Credo tamen non esse tam atrocia errata quæ obelo tuo non facile perfodiantur.

Vale. Datum e cubiculo Cæsareæ Majestatis, raptim ad focum.

XII

DOMINO DE PRAT.

Etsi rarius ad te scribo, tamen hoc unum, uti spero, priore diligentia mea apud te vici, ut credas non ex protervia silentium hoc natum esse; cæteræ autem criminationes non possent mihi admodum esse graves. Animadverti porro nuper in calce litterarum quas D. Barsdorpius ab Illustrissima Dominatione Tua acceperat, ambos eodem vulnere[1]; perstringis enim utrumque nota ignaviæ. Dolorem certe attulit si quæ in nobis est noxia; sed leniit illum societas. Quod ad me attinet, nolo captare prætextus quibus culpam aut elevem aut excusem aut tegam : scribo tamen ad secretarium tuum id genus nonnulla quæ hic etiam faciant ad præsidium

[1] Suppléez *sauciari*.

innocentiæ meæ; sed ne te jugi sollicitudine et cura Reipublicæ consulentem hujusmodi remorer nec in publica peccem commoda, transeo ad aliam epistolæ partem. Parum abest quin jurejurando tibi affirmarem adeo inopem esse me argumenti ut cogar id a longa præmeditatione ceu emendicare. Duo sunt quæ in hac re mihi laboranti solebant succurrere : Cæsaris valetudo, et publici isti tumultus quos tot retro mensibus ingenti nixu parturit orbis; eorum alterum transit in partes Barsdorpii, alterum tam est horrendum, tam immane ut non patiatur se a nostris similibus contrectari. Vis-ne, obsecro, quisquilias meas domesticas? At vide, dum ultro hanc tibi accersis molestiam, ne postea me in jus voces immerentem, et nosti puto importunæ loquacitatis incommoda. Legisti satyram horatianam cujus initium est : *Ibam forte via sacra :* sed apud Lucianum Juppiter, præ singulari studio rerum humanarum, non gravatus est Hypernephelon illum, percunctari, utpote recens profectum, num crebri fuissent imbres in Attica, an agricolæ sitirent crebriores, quanti Athenis venirent olera, an bonus esset frugum omnium proventus. Quid autem non addat mihi caminum sedula ista Jovis πολυπραγμοσύνη? Nam et tu nobis hic es in terris quod alter in cœlo. Calarius ecce luxuriatur; is porro si, Hypernephelon illum imitatus, crepet grandia, cœlestia, immortalia, nihil est cur admireris, ego enim nil jam sono præter Davides, Gedeonas ac Sampsonas. Sternimus hic quotidie Philistæos, Jebusæos, Moabitas et Amonhæos : malim autem aliquando me ipsum in lecto consternere, nam hæc prælia nocturna sunt, dum eorum lectione Cæsar soporem invitat.

Apud Aristotelem est infantes vagientes in cunis duabus potissimum rebus sopiri, cantu scilicet et motu; hæc est illa animæ cœlestis origo et spiritus in puerorum recordatione; excitatus placabilem se reddit ut qui admodum recens e cœlo delapsus, cœlestium rerum tranquillitate capiatur. Hæc autem si a me proponerentur absurda sint, nam neque in senem quadrant, neque in Principem. Musicæ tamen suus stet honos et gratia; vivax atque utinam ad vitam redeat Orpheus ille Threicia fretus cythara fidibusque canoris! Optarim certe in gratiam Cæsaris, nec foret

difficile somnum inducere qui et saxa et arbores et ferarum monstra pertraxit ad sonum testudinis. Scripsi ad secretarium tuum inter caussas aliquot non inidoneas, cur ita raro scribam, et hanc quoque quod in spurcissimo tuguriolo hoc tam anguste et Cæsar et aulici simus excepti, ut neque in privato hospitio meo neque uspiam in aula ullus locus sit ad ullum secessum; quæcumque facimus publica sunt, et promiscua adstant mihi jam scribenti quotquot Cæsari sunt a cubiculis. Et venit nunc in mentem mihi Apelles pictor qui artis suæ peritiam in pergula latitans, vocare solebat ad judicium prætereuntis populi; hic me ridet alter quod ita neglecte scribam ad tantum Principem, alter carpit et corripit fidentis animi temeritatem. Decurio noster ipse non fert istam atramenti labeculam quæ ob iter incidit in supremam cartam; alius aliud arguit; valde quidem et merito indignati quod citra ullam præmeditationem ac judicium ludere quæ vellet animus quoque posset agrestis. Illi me rident et singuli suo excipiunt scommate. Interim ego doceor quid sit civilitatis et officii mei, in quod, si pecco, tu ipse mihi es auctor, cum nulla apud te valeat excusatio quæ me a scribendo absolvat.

Redeo ad theologiam nostram quæ, præter ordinem et naturam liberalium disciplinarum omnium, dum gratiam spero, concitavit mihi iram et odium idque apud ipsos theologos. Paulus Apostolus, quod apud Agrippam Regem pro se caussam dicturus esset, se fortunatum prædicat cui, propter diuturnam cum Judæis consuetudinem, perspecta erat ejus gentis malitia : audeo et mihi ipsi hoc nomine gratulari cum et tibi (ut spero) explorata sit animi mei simplicitas; quamque alienus ego sim ab alienarum rerum immodica sedulitate, rursus ex ordine theologico quam sint plerique tenebriones amantes calumniæ. Scripsi ante annum ad te, si recte memini, Cæsarem in adversa valetudine sua impense juvari lectione sacra vel psalmodicæ Davidicæ, vel bibliorum. Habebam tum in eum usum paraphrastas aliquot qui juvarent, utpote in eo studio non ita versatum. Si quis incideret nodus rudiori mihi non satis explicabilis, prælegebam Cæsari, pro mea infantia, enarrans atque elucidans quæ assequerer;

hæc tamen modestè omnia et intra crepidam, ut ait Aristoteles : hinc illæ primæ scintillæ invidiarum. Ventum est in hiberna alpina; ibi Cæsar, captata prius opportunitate, occlusis cubiculi foribus, me vocat; imperat altum earum rerum quas auditurus essem silentium; incipit aperire mihi multa, detegit ipsa præcordia, mentem, animum . . . . . . , celat nihil. Ego fere obstupui, imo etiam nunc horresco referens, malimque perire quam earum rerum quemquam præter te conscium reddere. Scribo jam libere, Cæsar quiescit; nox est, concubia, abiere arbitri. Longum esset tibi exponere singula, nec ausim quoque propter viarum pericula. Tandem eo venit colloquium nostrum ut, narratis mihi omnibus quæ unquam ipsi per universam vitæ periodum accidissent, proferret cartam suapte manu conscriptam, in qua copiose prosecutus erat quæ cuperet a me in compendium redigi ad formulas precum quotidionarum. Legi, relegi, intellexi, probe absolvi quæ jusserat intra dies aliquot, quia sæpe numero erant retractanda nonnulla quæ vel ipse parum meminerat, vel rerum consideratione paulo diligentiore censebat postea immutanda. Interim sodales mei, et ipsi nobiles cubicularii quod hic ludus jam esset diuturnior, et mecum Cæsar solus quotidie ad horas plus minus quatuor de supradictis rebus prolixius ageret, cœpere ominari, invidere, mordere. Cæsar, vel studio vel incuria, semel atque iterum narrat præsentibus aliis placere sibi majorem in modum quas ego composuissem preculas latine prius a se gallice et confuse pronunciari solitas. Is rumor postmodum exiit in vulgus, nescio quibus auctoribus : videor passim ab omnibus et ab ipsis collegis meis et sodalibus : torquent illi in me amarulentos jocos, salutant ἐνχμπαιδευτεν; hanc vocem nescio latine reddere nisi περιφραστικῶς dicas, precum institutorem. Aderat autem tum in aula Cæsaris Gallius ille Hispanus Ecclesiastes, aderant et plerique ex eadem gente theologi, arrodunt me claudulum omnes immerentem et inscium, cæterum ad tantam injuriarum καὶ κακῶν ἰλιάδα, accessit et nova mihi turba minime expectata. Instabat adventus dominicus pro ritu ecclesiæ atque in familiari colloquio, ut alia ex aliis incidunt, institutus

est apud Cæsarem sermo per Ludovicum Abylam de consummatione sæculi. Cæsar rogavit me quid super ea re vel in oraculis sibyllinis vel historiis sacris inveniretur. Dixi primo quod Christus apud Lucam, in Actis Apostolicis, ipse locutus est ad discipulos : « Non est vestrum nosse tempora et articulos temporum quos pater ipse, etc. » Addidi alia pleraque in hanc sententiam dicta in historiis evangelicis; amplectitur Cæsar; — porro, inquam ego, circumfertur inter cætera Heliæ vaticinia et unum hoc imprimis celebre : sex millia annorum mundus stabit, duo millia sine lege, duo millia sub lege, ac totidem sub gratia. Joannes Carrion id vaticinium profert in principio historiæ suæ. Atque super ea re tum ultro citroque inter nos multa sunt habita. Id quoque a Ludovico inde egresso ad theologos hispanos delatum est; venit postridie ad cubiculum, profert schedulam plenam testimoniis Patrum quæ negarent cuiquam certam cognitionem divini judicii, non secus ac si ego prius eadem oppugnassem : « Hæc, inquam ego, nemo Christianus ignorat, neque hac de re verba feci, imo prior ipse proposui vobis ex Luca et cæteris Evangelistis quæ Servator ipse et sentit et nos jubet credere. » Ita valeam, Princeps clarissime, ut etiam nunc ego nauseo ad tantas ineptias; sed audi : eo ipso die, per omnes aulicos pervasit rumor quod ego invaderem theologiam ac jugularem ferro justitiæ meæ. Factæ mihi sunt contumeliæ centum atque ab iis quos et obsequio colui, et nonnullos etiam honestis officiis juvi. Certe molestum est a quibus gratiam expetis rependi calumniam : porro solatium adfert Senecæ tui dictum gravissimum et elegantissimum, *Tutius est quosdam offendisse quam demeruisse :* sed, ut finem faciam huic tragœdiæ, ego perpetua animi patientia, candore ac mansuetudine superavi omnia; fregi duritiem illam theologicam usque adeo ut, re postmodum rectius intellecta, illi ultro amicitiam meam affectarint. Totus dormiturio neque ferunt oculi diuturniorem lucubrationem. Nihil scribo ad te de syncretismo inter Albertum et Cæsarem, de fusis Gallorum equestribus copiis, de capto duce illarum et plerisque nobilibus, puto enim te pernovisse omnia.

Cæsar valet ita ut vix possit rectius, sed audi : ego nuper fere ex equo revocatus sum ab eo, nam cupiebam ad vos contendere ; dixit ut præstolarer exitum obsidionis Metensis, quo temporis spatio ipse quoque de rebus gerendis decerneret : olfeci ipsum eo animo esse ut eat ad vos sin minus; ego certe necessitate coactus, ego proficiscar istuc, ut miseriis meis aliquod quæram remedium ; non audeo interpellare auctoritatem tuam ut, si quid isthic offeratur functionis quod apte mihi conveniat, digneris, pro humanitate tua, apud Cæsarem et Reginam habere me commendatum; ego enim ista ingenita mihi δυςωπίᾳ, tam sum impeditus ut vel bulimia evectus non audeam hiscere ; multa sunt isthic munia e quorum functione magnum compendium quæritur. *Je suis adverty que la Chambre des Comptes est une chose qui bien me duiroit. Si d'aventure vacast quelcque office d'icelle, Monsieur, je vous supplie très-humblement de m'avoir pour recommandé, en quelcque occasion il vous semblera bon.* Secretarius tuus perpetuo me exhilarat feliciore aliquo nuntio de œdemate coxæ ac tibiæ tuæ. Precor D. Opt. Max. ut servet te ad publicum totius orbis bonum et patriæ nostræ incrementum.

Vale. Datum Tionvillæ, nescio an ipso die divi Martini; puto jam auditam esse primam a media nocte.

Priusquam abirent cubitum nobiles nostri, uno ore omnes hoc me rogarunt ut tibi suo nomine plurimam salutem adscriberem, Norcarmius autem præ cæteris officiosissimus.

XIII

DOMINO DE PRAT.

Nolo superioris epistolæ ὑπόθεσιν prosequi, incertus an ad hujus perscriptionem supererit tempus; juvat igitur nuper tibi aperuisse conditionem meam in scribendo ac veluti legem. Percurram dumtaxat suprema capita earum rerum quæ ceu præcipuæ in calamum veniunt, (cætera?) rejiciemus ad calcem epistolæ, si modo detur ad eam pertingere. Cæsar hodie diligenter interrogavit me de valetudine tua; protuli extemplo litteras tuas autographas; risit stomachum tuum, cum dicis non ferre te unius mensis silentium, præsertim cum ipse mihi sit testis non fuisse tam diuturnum : Vidit enim paratum ad te fasciculum cui adjunctus erat Platonis Axiochus, ejus argumentum, et Xenophontis symposium; paucis ante diebus jucundo acroamate ex me audierat.

Laudavit factum meum quod ad te misissem : « Ergo, inquit, Dominus Pratensis hactenus celarat me litterarum suarum Atticam. » Heri nocte conturbavit nos infelix de Rege Bohemo nuntius, recidit enim in morbum suum a quo, hinc pridem cum abiret, videbatur convaluisse. Cæsar, vocatum ad se D. Barsdorpium, multa jam nocte, hortatus ut postridie, prima luce, parato jam quo veheretur lenunculo, contenderet ad eum locum in quo Rex morbo impeditus substiterat; Hubermontius Barsdorpio datus est comes. Dum hæc ad te scribo, ecce adest qui feliciorem nuntium adfert utpote Regem valere jam rectius ac sine metu rei adversæ; doleo vicem Barsdorpii qui, sævissima hyeme, nondum firma valetudine, celeriter demum conscendit; in reditu enim durior erit conditio equitandi, scilicet res profecto nephritidi parum amica. Regina, rerum omnium ignara, patri jam assidet, alloquitur ac sese oblectat : ego mirifica voluptate contemplor στοργὴν φυσικὴν τὴν περὶ τὰ τέκνα, ut Tullius noster scribit at Atticum. Utinam istam oblectationem proferant in horam alteram quo ego quoque plenius me oblectem in his litteris exarandis. Armorum hic magnus est strepitus, hinc Italia, illinc fremit Thracia. Ad Isthri ostia (ut aiunt) ingens classis exstruitur. Othomannus ipse in Hungariam adventat copiis quam validissimis; numerus est supra omnium hominum fidem; hæc ad nos e Dalmatia nuper allata sunt. Auctor est hujus terroris Buchia ille et frater qui Salonis habitat. Dicit totam Græciam esse in armis multosque eorum qui in Turcica servitute miseram vitam degunt, spe melioris fortunæ excitari ad libertatem. In Italia varius est æstus; perpendo mecum subinde quam apposite ab Homero nostro dictum est Ἄρης ἀλλοπρόσαλλος. Dii boni, quam eleganter! quam salse! quam vere! Erassus, cum hinc discederet, jactavit se ad Italicarum rerum compositionem a Cæsare mitti; jam redit : nescio quid composuerit, audio turbis plena esse omnia, quemadmodum et ipse fastu ἀλαζονεία plenus est, amans sui sine rivali, ut de Hirro Tullius jocatus est. Nuper in nocturnis lectionibus quum Cæsar a me audit, accidit ut obiter interjiceret quædam quæ ad argumentum facerent ejus rei quam legebamus. Vide, quæso, cujusmodi, de

liberalitate nimirum Imperatorum ac Principum; dixi illi, inter cætera Solonis sententiam, præmio ac pœna rempublicam contineri. Och! utinam daretur spatium modo mihi ut totam illam nostram διατριβὴν possim planius tibi exponere aut, quod cupiam magis, coram tibi ostendere. Vide quæ infelicitas mea: jam abstrahit me Cæsar ab hac incredibili voluptate quam impertit mihi hoc tantillum temporis quo cum Illustrissima Dominatione Tua confabulor. Rogo te etiam atque etiam ut conniveas in tantas ineptias quibus ex tempore has litteras ceu convasatas suffarcinavi: valde nos perculit nuper ista inundatio tam horrenda. Quamquam, ut Seneca docet, ignorantibus verum omnia terribilia sunt, quia metum raritas auget, lenius accidunt familiaria, nam ex solito formido est major: si recte memini, hæc habet in Quæstionibus Naturalibus tuus iste Cordubensis philosophus, in cujus admirationem paulatim, imitatione tui, Cæsarem pertraho.

Vale spes, præsidium ac ornamentum proborum omnium.

OEniponte, pridie kal. feb. 1552. Cæsar valet ad miraculum usque.

XIV

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Consueverant antea tonsor et medicus Illustrissimæ Dominationis Tuæ litteras mihi ostentare quibus ego non sine liberali invidia quadam gratulabar tam honorificum obsequii fructum : jam vero illis tanto me feliciorem judico quanto minore merito meo eundem honorem et mihi detuleris. Dolerem sane nondum esse tibi redditam priorem illam epistolarum turbam, nisi stulto quodam gaudio contra impediretur animus meus, dum cogito tantas nugas apud te esse tanti ut

carum etiam desiderio permovearis. Vide ne dum istius modi ad me scribis, caussam mihi præbeas cur ipse mihi magnificus sim adulator et potius epistolas interceptas quam salvas exoptem; amabilis enim est jactura cartacea quæ pensatur honoris fœnore et benevolentiæ incremento. Notans in litteris tuis prolixitatem meam nuper molestam fuisse, malo tamen a deprecando nunc abstinere quam excusando novam tibi molestiam gignere; nam, ut inquit ille, *in vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.* Hoc unum dico animi perplexitatem magna ex parte in caussa fuisse, cur non prolixa modo sed incomposita quoque esset epistola, adeo ut postea etiam apud me erubescerem ineptias meas, quippe qui viderer *delphinum silvis appinxisse;* erant enim omnia, si recte memini, prodigialiter varia. Ego in Cæsare, proximo hoc biduo, philosophice contemplatus calamitosam rerum humanarum conditionem et admirabilem imo ridiculam potius indolem fortunæ. Erat Cæsar valetudine satis firma, quamquam paulo ante non nihil illum afflixissent hemorrhoides et stomachi fastidiosa malacia : vacabat postulationibus publicis, venatione, lectione, hilari domesticorum colloquio animum oblectabat, magna interim parte diei ac noctis actui gravissimarum rerum accommoda, dum Regem ac Reginam in arcana consilia convocaret; valebat, inquam, pro consuetudine sua et effeti fere corporis imbecillitate, prorsus athletice. Ecce autem proxime ad juncturam manus (καρπόν vocant medici) e nocturno culicis morsu cutis aliquantulum intumescens pruritum provocat; eum dum Cæsar ferre nequit, supremam cutem ungue leniter stringit ac perfricat. Quis credat, obsecro? Usque adeo inflammantur et manus et cubitus, ut subito enatum dixeris carcinoma. Risi apud me proverbium vetus de indico elephante et culice, cum video quid in Regem possit vilissimi animalis insecti aculeus. Cæsar cum ulceris acerbitate credit et chiragram colludere : at ego non crediderim tam incivilem esse quæ tantum Principem apprehendat sinistra : dexteram enim porrigere civilitatis est. Sed audi, quæso, speciosas fortunæ blanditias : ea dum culices in Cæsarem armant, ferocissimos ejus hostes armis expoliat; ad Magde-

burgum Saxones, ad Leptim, in Libya, Turcas et Numidas. Auget admirationem casus ipsius et regionum diversitas. In contrariam orbis partem spectant meridies et septentrio, contrarii quoque belli casus sunt; si per eruptionem obsidionis pericula coneris propellere, aut contra, post longam obsidionem, concusso tormentariis glandibus muro, irrumpentium impetum sustinere, utrumque accidit dispari tamen eventu. Dicam breviter ne tibi rursum prolixitas mea fastidium pariat. Brunsvicensis Regulus, cum per menses aliquot quibusdam de caussis Brunsvigam civitatem obsidione pressisset, tandem per litteras ac nuntios a Cæsare missus est ut, exercitu dimisso, ab armis discederet, propterea quod ejus civitatis magistratus, missis ad Cæsarem de pace legatis, cuperent de communi reipublicæ salute, armis positis, agere.

Ille quod imperatum est facit, civitatem exauctoratis militibus obsidione liberat. Erat in eo exercitu ex Mechelburgensi domo juvenis illustris, florenti ætate et gratia, usu manuque promptissimus; is, obsidione soluta, cohortes aliquot et equitatum militari sacramento rogavit; eo celeriter inde abductis, per simulationem docet in præpotentis episcopi cujusdam fines, cum quo inimicitias ipse et gentiles per annos aliquot exercuerant, sese contendere. Quare militibus persuasis, itinere converso, Magdeburgicæ ditionis oppidulum vi expugnat ac diripit, prædam universam militibus concedit.

Magdeburgii, sociorum injuria permoti, instructis copiis obviam ire contendunt; longa jam et insana pertinacia et numero freti rem infelici prælio committunt. Mansfeldius cujus impulsu in furore et amentia hactenus perstitere, amplius tribus hominum millibus fœde cæsis et vulneratis, sedecim currulibus tormentis amissis, morte quoque sua cladem civitatis nobilitavit, hunc dum in pugna Mechelburgis magno studio peteret; deprehensum admoto ad frontem manuario tormento peremit. Hunc vitæ exitum habuit Mansfeldius, ille qui Cæsari datam fidem paulo ante susceptum bellum in Smalcaldicos, Ratisponæ, per summum scelus violarat. Eram in cubiculo præsens dum ex Atrebatensi rem gestam

Cæsar cognosceret; lætus fuit tam bono nuncio, mire collaudata juvenis illius tam præstanti virtute. At nunc, si placet, oculos in Libyam paulisper converte. Ego te distraho in longinquam rationem; verum quia animi contemplatione non pedibus faciendum sit iter, non habes cur mihi male pedatus tibi contra me podagræ patrocinium accersas. Auspicabor autem ab imprecatione, inauspicato certe exordio, sed cum ita res ferat religionem augurii, negligo ut male sit ei qui litteras meas intercepit; perscripseram enim accuratissime quidquid ante oppidi illius expugnationem acciderat; id, si non intellexeris, minus tibi jucunditatis adferet hujus epistolæ lectio; ut ut erit en tibi Leptis patriæ cladem. In summa, omnibus rebus ad oppugnationem comparatis, qui classi et copiis cum imperio præerant ad 4 id. sept., exposcentibus militibus et studio pugnæ ardentibus, prælii committendi signum dedere. Cæsariani jam qua parte per continuos dies duodecim ubi cuniculis actis nihil proficerent, cum murum tormentorum ictibus subruissent, triplici instructa acie, summis viribus et alacritate procurrunt, et impetu facto, cum per diruta saxa et aggeris ruinas in summum, loci altitudine qua sese præcipites in subjectas hostium phalanges dejicerent omnino, prohibiti, concitatissimo cursu ad dexteram oppidi partem, qua mare alluit, decurrere; nam ibi quoque naves triremes duas anchorariis funibus, ne fluctibus moverentur conjunctas, terra atque aggere tormentis disponendis nostri contexerant et e regione oppidi collocarant. Ab ea itaque parte milites, pectore tenus aquam ingressi, summis rerum omnium difficultatibus incredibili virtute superatis, in oppidum irruunt hastati, quod pulveris tormentarii lagunculis, præ aquarum altitudine, madefactis, sclopoporum usus interiisset. Dum recentes submitterentur nullo interim sclopetariorum præsidio, vim hostium fortissime sustinuerunt, tribus horis continuis acriter utrimque pugnatum est. Barbari, dum Cæsarianorum impressionem non possent a muro repellere, statione deserta, intra oppidum sese recipiunt et, pugna in foro omnibusque urbis regionibus redintegrata, amplius duabus horis magna contentione resistunt. Tandem desperatis

omnibus, ad proximam turrim velut ad extremum salutis asylum confugiunt; ea quoque celeriter a nostris oppugnata, simul omnes in servitutem se dedunt. E Cæsarianis in eo conflictu vulnerati ac cæsi sunt circiter ducenti; hostium interfectorum eo minor numerus fuit quo avidius nostri in prædam hiarent, servatum enim potius volunt quem possint postea sub corona divendere quam suo etiam periculo cæsum. Equites Rhodii summa virtute in prælio perstitere, quibus gloriosum etiam est in hujusmodi certaminum genere animam velut prodigialiter fundere.

Cæsari, præsente me, a Rhodiæ classis præfecto per D. Ludovicum Abylatem nunciatum est ipsum, cum delecta nobilium ejus ordinis manu operam, quam maxime potuissent, diligentem in ea expeditione navasse; testimonio esse cædem suorum et vulnera, cum quatuordecim sepeliisset, et e magno sauciorum numero duos et viginti ita exceptos ut de vita eorum prorsus desperarent chirurgi et medici. Hæc ad Cæsarem ipsum perscripta sunt, sed audi, obsecro, punicam superstitionem.

Per Leptis excidium, Mahumetanæ legis interitum vaticinantur gentis illius druides et mystæ; ita enim ex priscis annalibus eruunt tamquam ex foliis sibyllinis, dum Aphrodisium expugnaretur, fore ut alcoranicæ leges aboleantur : quo velut oraculo plerique ex captivis adducti, spreta veteri superstitione, christianam fidem amplexi sunt. Utinam esset otium diutius tecum confabulandi, adjicerem ad has litteras longe copiosiorem coronidem; servabo in proximi tabellarii discessum; credo, dum hanc epistolam scribo, centies per avocationes propositum esse mihi interpellatum. Non ignoras occupationes nostras molestas et improbas magis quam graves aut necessarias. Rogo Illustrissimam Dominationem Tuam ut Vanderbecium nomine meo salutet. Cæsar hodie totum diem decubuit. Domine Deus liberet illum ab omni cruciatu quo torquetur miser, ac dignetur integram animæ et corporis salutem concedere. Vale.

Datum Augustæ, prid. kal. oct. 1550.

D. Norcarmius adstat mihi proximus dum hasce litteras obsigno; jubet

ut Illustrissimæ Dominationi Tuæ verbis suis multam salutem adscribam; utinam habeat aula plures ejus juvenis similes, rectius ageretur cum veræ virtutis cultoribus; etiamsi hoc tempore mihi est iniquissimus, dum turbat me loco ut paret litteras in patriam, alioqui ne nunc quidem possem a tam dulci confabulatione convelli.

Iterum vale, unicum salutis meæ præsidium.

XV

DOMINO DE PRAT.

ILLUSTRISSIME PRINCEPS,

Fecisti probe quod ad farraginem illam ineptiarum nihil responderis. Ecquis enim ferat adeo portentosam philosophiam? Si sapuisset, revocasset me aliquanto maturius rigida illa stoicæ disciplinæ severitas e scolis Ægypti et Indiæ, potissimum ubi admonerer a Cordubensi nostro per puerile sophisma unde orditur epistolam quadragesimam nonam. Mus syllaba est, mus caseum rodit : ergo syllaba caseum rodit.

Fui his proximis diebus totus in oratoria. Vide, quæso, quo me diversarum rerum versatilis quispiam error distrahat cogatque velut in Proteum

vertere. Franciscus a Toleto nuper a Cæsare ad concilium Tridentinum remissus est; is petiit a me, pro veteri in se fide ac studio, ut oratiunculam scriberem eo tenore quo superioribus annis amplissimos illos Patres consalutarat.

Primus conventus habitus est ad kalendas maias. Exspecto in horas fere sacrosancti consessus illius prima illa progymnasmata ad serios actus. Franciscus per actuarium suum reddet me certiorem perpetuo rerum omnium quæ illic gerantur; habebimus igitur posthac copiosam segetem ad messem epistolarum, relicto infrugifero illo sterilis philosophiæ Indicæ spicilegio, ut illam perdant et Busiris et Hammon, si per barbaras nugas Illustrissimam Dominationem Tuam obtuderim. Dragutes ille pirata nobilis ad Syrtes obsessus est a Doria, Cæsaris nostri navarcho, occlusis portus angusti faucibus, quo velut infidam stationem piraticam classem subduxerat. Mitto ad Illustrissimam Dominationem Tuam tenorem epistolæ quæ ex Africa in aulam perlata est; eam habui ab ipso Cæsare : en tibi ipsam, lege et bene precare Neptunum nobis propitium. Cæsar valet quam optime, et, quod magis est, ardet studio litterarum. Theologamur valde serio in psalmodia, spiritus ille Davidicus videtur prorsus in Cæsare resuscitatus.

Ego sum inter spem et metum; unica est epistola tua quæ mihi mentem serenet adeo turbidam : est verita ne ob nugas Ægyptiacas et Indianas frontem tibi supra quam philosophice velut corrugarit. Cæsar ipse jam requirit istam tuam humanitatem in me, novit enim honoris frequentiam quem singulariter mihi deferre soles per menstruas litteras tuas, imo fere octiduarias; amantissimus est heroicæ istius virtutis tuæ; hanc illi dum prædico, ne sim salvus nisi videatur gestire præ gaudio, facio tamen modeste omnia et tempestative, vitata significatione studii aut amoris immodici. Dragutæ obsidio tardavit Principis profectionem, dictus ei dies erat ad VI nonas maias, at nunc incerta sunt omnia dum ex Libya perferatur felix aliquis nuntius. Cœperam nuper bene sperare de reditu Cæsaris πατρίδα γαῖαν, idque eo consilio ut aliquando cogitarem de com-

ponendo vitæ meæ honestiore aliquo statu; adjeci enim animum meum ad connubium, nam ad sacerdotia cœpi, jam ante annos aliquot, etiam cum fastidio et tædiosa malacia nauseare, quemadmodum aperui Illustrissimæ Dominationi Tuæ per litteras quas Namurco dederam; nunc autem nescio quæ ἐχενηΐς cursum nostrum tardarit; aiunt enim Cæsarem nisi peracto concilio e Germania non discessurum : Dii meliora. Jam exstinguitur lichnus meus, ad quem, Cæsare dormiente, hæc epistola lucubratur, non ut lucernam oleat sed ut testetur angustiam temporis mei. Aptissime quadrabit in me quod Seneca scripsit in eos qui officia lucis noctisque pervertunt, tantillum enim et ego a funere absum, justa mihi facio ad faces et cereos vivens.

Accepi heri universam bibliothecam meam ex Italia; non possum exprimere quantum voluptatis attulerit veteris meæ supellectilis recognitio. Videor prorsus recurrisse ad carceres jam adolescentiæ meæ, profecto cum summo gaudio. Vale.

Datum Augustæ, 3 non. maii 1551.

Indicavi ad Illustrissimam Dominationem Tuam pertinere id quoque fragmentum polybianum, quam gemmam inveni inter sterquillinia mea Italica. Quæso ut, Artaxerxis exemplo, non asperneris agreste donarium.

———

XVI

DOMINO DE PRAT.

ILLUSTRISSIME PRINCEPS,

Res in Hungaria gestæ et Magdeburgi deditio aditum mihi faciunt ad intermissum officium; cœperam enim jam in Italicos tumultus stomachari, quod in hunc usum non subservirent calamo meo. Magdeburgicas conditiones, ita ut versæ sunt, habui a Sigismundo Seldio archigrammateo. Cætera vero Hungarica descripta fuere ex ipsis litteris quas Rex dedit ad Cæsarem; ea ut non egent traductione mea, volui ceu αὐτόγραφα ad te mittere. Perpetua hujus anni felicitas circa Hungariæ statum certam spem facit omnibus nobis de Turcici nominis

atque imperii jam ceu imminente excidio; certe si astris astrorumque scientibus fides adhibenda est, multa in hanc exspectationem nobis promittunt, et aulam nostram quoque jam circumvolitant nescio quæ cortinarum oracula in ipsum hunc lætissimum exitum pronunciata. Cæsaris gener ac filia cum classe rostrata incolumes appulerunt, nam quod ad Nicæam Massiliensium ab actuariis Gallicis onerariæ nostræ oppressæ sint, non puto te ignorare, etsi damnum acceptum fama et hominum opinione multo sit levius. Venio nunc ad consuetæ epistolæ clausulam, ea est Cæsarem valere. Aerem alpinum mitiorem invenimus communi exspectatione; proximis hisce diebus tamen supra modum sævit, non frigore sed densissimis tenebris ex nube perpetua; ea rursus a sole fugata est adeo ut jam prorsus pertæsum sit apud secretarium tuum factæ nuper huic cœlo contumeliæ. Jam vulgata inter nos parœmia est, Cæsaris numen in elementa omnia habere imperium. Ego vivo et valeo et luctor cum laboribus et miseriis meis; hæc tamen eo patientius fero quo me sentiam in dies hero meo (absit dicto invidia) magis ac magis placere; optarim tamen, incolumi benevolentia, scilicet ut aliquam ejus portiunculam benigniore dextera prosequeretur, hactenus enim non vidi qua nota numisma hoc liberalitatis signetur, cum tamen sodales meos omnes munere aliquo feriret : amor certe, ut omnes autumant atque ego experior, est inauditus.

Bene vale. Non sustineo prolixiores litteras, quia jam irruunt salutatores.

Datum ex OEniponte, decima kal. decemb. 1551.

D. Barsdorpius, sumpto jam in manus calamo, avocatus est a Cæsare, alioqui tibi de officio satisfacturus, mox tamen ut intelligeret me non cessasse, merito sibi persuasit communi thure nostro ad aras Divi nostri tutelaris litatum esse.

XVII

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Nuper in revinciendo fasciculo famulus meus, ut est incogitans, prætermisit gallicam protestationem non minore incuria sua quam mea : nunc eam tibi mitto; si fuisset otium, descripsissem ipse aliquanto emendatius, quamquam in tam impudenti ac mendaci fuco non video cur ponenda sit vel levissima cura. A proximis litteris meis accidere multa partim læta ac prospera, partim adversa. Princeps noster, ut inde incipiam, navigavit feliciter. Quarto die quam e Liguria solverat, incolumi classe in Hispaniam appulit : Andreas Auria, confestim expo-

sitis quos traduxerat aulicis, quod Othomannica classis adventaret ac longius abesset Regina Bohemiæ quam ut eam exspectandam censeret, idoneam nactus tempestatem, ad 16 kal. augusti opportuno tempore Genuam recurrit, transportata simul omni pecunia quam ex Indicis opibus longo prius desiderio ac fere perplexo Cæsar exspectarat; summa est septingentorum coronatorum millium, pars ejus thesauri quem Lagasca, Pillantinus antistes, tum ex rebellium proscriptione, tum ex ipsa barbarica gaza ante biennium in novo illo Indico orbe collegerat. Itaque, quod ad rem pecuniariam attinet, salva sunt omnia. Antonius Auria qui cum quindecim triremium classe a Prorege Siculo in Africam missus, quod de recuperando Aphrodisio verisimile erat Barbaros cogitare, præsidium ejus loci commeatu, pecunia et militum supplemento firmarat: in recursu, orta tempestate, naufragium fecit, octo triremibus in cautes et scopulos elisis; Antonius ipse dictu mirum est quomodo enatarit. Periere circiter octingenti, numeratis remigibus ac epibatis omnibus, tormenta omnia et armamenta nautica prorsus amissa. Tristis rerum facies. Dum hæc ad Illustrissimam Dominationem Tuam perscribo, D. Barsdorpius intervenit aitque rerum novarum omnium summam ad te diligenter a se perscriptam esse, is itaque veluti rescidit hanc telam meam; nolim enim pluribus liciis texere quod ille, præsertim ubi eadem omnino sint stamina. Supererant mihi tria aut quatuor capita : de oratore Gallo Genuam misso dum Auria cum classe in Hispaniam navigaret, et quibus modis a Genuensium senatu exceptus, quibus dimissus fuerit. Præclarum certe factum. Alterum est de Turcica classe, ea nondum superavit fretum Mamortinum. Tertium de Gallorum ducibus ignominiose a nostris interceptis. Quartum de Parmensis belli successu. Nolo autem D. Cornelium privare gratia epistolæ suæ ac tibi fortassis molestiam ac tædium gemmare. Cæsar jam rectius valet ac meditatur discessum, nondum tamen dies dictus est profectioni. Jamjam a prandio, dum illi arcendis muscis flabellum præberem, interrogavit me numquid intellexissem de nova historia et oraculo a Gallis impresso; narravit mihi omnia non sine risu

ac subsannatione tanti flagitii; at quid flagitii, imo infandæ vesaniæ! Puto istuc ad vos esse perlata omnia priusquam ad nos, itaque de his hactenus. Deus bone, quando mihi illuxerit dies ille quo me præsens provolvam ad genua tua eaque amplectar qua debeam reverentia! Quo propius instare video tempus eo impatientius tui desiderium fero, Illustrissime Domine. Totus Plato jam exit ex officina Principis Florentini, qualis ante hac non est visus, circumornatus commentariis multis abstrusissimæ antiquitatis; conabor omnibus modis ut ante discessum nostrum huc adferatur quem tibi donem. Habeo præterea nescio quæ cartarum mearum paralipomena in munusculum quo te feriam; præsens ridesne officia mea? Sat scio et merito, cum id feceris, ut vivam et moriar ingratissimus, quemadmodum, apud Senecam tuum, ad Augustum Cæsarem loquitur Furnius.

Bene vale. Raptim ex cubiculo Cæsareæ Majestatis, quinto kal. aug., sera jam nocte.

XVIII

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Ad Joannem Steelsium, typographum Antuerpiensem, jussit mihi Cæsar ut litteras darem, peteremque ab eo si ære suo putaret paraphrasticam elucidationem Titelmanni in Psalmos Davidicos typis suis excudere, contracto prius tam ingenti volumine in succinctius compendium, ut enchiridii forma circumferatur, demptis scholiis cæterisque annotationibus, quæcumque ad phrontisterii alicujus lectionem potius quam ad plenam nudamque paraphrasim facere videantur; moneo rem facilem factu fore si tam plenum alvearium aliqua parte favi ac mellis castretur. Porro,

quo tutius ac maturius in Steelsii manus litteræ veniant, Cæsar voluit ut cum alteris hisce ad Illustrissimam Dominationem Tuam conjungerentur. Omnes valemus quam optime.

Ego in totum jam desii esse *monogrammum*, ut Ciceronis vocem usurpem, aut potius Epicureorum, qui acutissima deliratione diis suis μονοχράμμα τα σώματα tribuebant. Mitto ad Illustrissimam Dominationem Tuam litteras quasdam plenas consiliorum et rationum Othomannicarum; sunt autem autographæ ipsius qui ad Abylam scripsit; is est Hyeronimus Buchia, non incognitus tibi, ut arbitror; olim sycophanta maximus, natione Dalmata, nunc autem Cæsaris corycæus et per Illyricum et Epirum diligentissimus explorator. Non sunt omnino contemnenda quæ ostendit, neque levia quæ rationatur. En tibi et alterum epistolium ex Tridento. Franciscus his proximis diebus nihil ad me scripsit. Credo ad flammas ignis quo ardet synodus illa, dexteram ejus exaruisse. Prodierunt jam recens commentarii in libros *Tullii de natura Deorum et paradoxa*, quibus nihil unquam vidi elaboratius neque eruditius. Habeo apud me exemplar tibi servatum, si quis aliquando Mercurius nos isthuc reducat. D. Ludovicus Abylas Illustrissimam Dominationem Tuam jubet salvere plurimum. Vale.

Datum Aug. Rheticæ, postridie sancti Barnabæ, 1551.

XIX

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Quintus hodie dies est ex quo arthridis Cæsarem afflixit grabbato, tamen absque majore sævitia. Colludit et subinde febricula ceu arthritidis in hoc ludo socia, ac pluries quam germana. Percurrit illa singulos fere totius corporis artus, ac nunc ceu in extrema arena arripit universos; nolo autem D. Barsdorpio suas partes præripere; is, ut opinor, hæc omnia copiosius prosequetur. Heri, jam nocte concubia, ex Transsylvania allatus est nuntius de occisione Turcica; Cæsar porro inique tulit nostrorum perfidiam, hostes enim qui in arcem, oppugnato

jam a nostris oppido, propere sese receperant, postmodum deditione facta, vitam, arma et sarcinas salvas pacti, in itinere a nostris oppressi sunt ac cæsi, captus dux et impedimenta direpta. Non potui cætera diligentius perquirere, sum enim ad lectum Cæsaris tanquam ad palum alligatus, neque possum vel transversum culmum ab eo discedere. Eadem est mihi querimonia quam apud Lucianum deponit Mercurius, ubi Jovem incusat propter diversa quæ obit munia. Erassus cras contendit in Italiam; ardua sunt negotia ob quæ a Cæsare mittitur; factitabit, opinor, coactiones argentarias, non enim video quid aliud agat Mediolani, Genuæ ac Venetiis.

Cæsar ultro mihi indulsit hoc spatium temporis quo ad te scriberem, cognoverat enim respondendum esse ad eas quæ ab Illustrissima Dominatione Tua hodie mihi redditæ sunt litteræ; nunc autem revocat me ut absolvat pensum precum suarum, itaque dabis veniam ex temporali schedio, ac bene vale.

Datum OEniponte, 13 decembris 1551.

Advolant ad me velut ad thymum apes, cubicularii omnes, cum vident ad te parari litteras. Norcarmius, Vaux et Arbaix omnes te salutant quam officiose. Illustrissime Domine, non audeo ad te scribere quam agat mecum de te Cæsar amanter, et, si credas, officiose : officium voco erga te aut, ut rectius dicam, pietatem. Crede mihi, admiratur heroicas virtutes tuas quas, dum illi studeo obsequi, prædico pro mea infantia idque non longe petita occasione, cum ansam quotidie mihi præbeat ipse. Utinam te videam brevi.

———

XX

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

D. Norcarmius levabit Illustrissimam Dominationem Tuam molestia prolixioris epistolæ quam alioqui scripturus eram, nisi sese obtulisset ipse nuntius qui et idem futurus erat choragus in fabula. Petiit a me continuationem pridem cœpti officii. Illustrissima Dominatio Tua ex proximis litteris meis abunde cognoverit quo animo ac studio id ipsum a te efflagitarim, itaque in præsentia non erit opus ampliori prosecutione, quum neque Norcarmius ipse, præ tanta celeritate qua parat equos, permittit mihi liberius otium ad copiosiorem epistolam.

Cæsar valet pancratice, jam factus est ad nocturnas lucubrationes meas et lectionem, ea enim dulces somnos invitat καὶ παννύχιος εὕδειν. Constituerat Norcarmius me secum isthuc abripere; at ego non ausus sum a Cæsare discedendi veniam petere, quod viderem non esse honestum neque opportunum. Non defuisset tamen color ad manifestam necessitatem.

Vale feliciter.

Datum Augustæ, 15 kal. nov.

XXI

DOMINO DE PRAT.

Ad postremas litteras tuas quas mihi Atrebatensis, præsente Cæsare, reddidit, hactenus non respondi quod nihil esset cujus magnopere te certiorem fieri optarem; odi enim natura quidquid vanum est, nec præter inania dicta quidquam ad rem ipsam adfert momenti. Cæsaris morbus caussam præbebat satis idoneam; sed quod ejus rei scribendæ cura D. Barsdorpio magis incumbit quam mihi, non volui suum illi munus officiore diligentia præripere, potissimum ubi tam errans et vaga esset in Cæsare valetudo ut ne nunc quidem certæ quippiam firmitatis videatur promittere : convaluit quidem a proxima podagra, sed dubia ac tenuiter. Medicus Caballus ait Cæsari valetudinem esse in manu ac pro

ipsius voluntate vel firmam vel infirmam obtingere; miror autem cur ille obganniat, cum tamen in rebus omnibus et medicinæ et cæteris Cæsarem experiatur obsequentissimum. Quod Seneca tuus de philosophis, id ego de medicis aptius dici existimem : *difficilius inter eos quam inter horologia convenire.* Fuit mihi nuper acre bellum cum Jovio, pugnatum tamen ut olim Teucer, sub scuto Ajacis. Habui enim Cæsarem ipsum hyperaspistem. Ex epistola quam ad Jovium dedi, facile colliges rationem conflictus. Primo apud Cæsarem sum illi, quod potui, patrocinatus : objeci illud Apri dictum apud Cor. Tacitum, *vitio malignitatis humanæ vetera semper in laude, præsentia in fastidio esse.* Laudavi altam, plenam et uberem orationem, quantumvis alii, inter quos erat D. Atrebatensis, contra sentirent, ac dicerent tragico more subinde tumescere. Inspexi penitus postea. Legi enim *Tunetanam historiam* amplius quater, non alia de caussa, quam ut hac in re Cæsaris voluntati facerem satis; sensi tandem id quod et cæteri, qui ad illorum judicium id quoque adjeci stylum inæqualem esse, nec satis pressum, ac multis locis velut subsultare ac stridere : de fide autem non ago, ubi eam constet simul cum calamo et lingua apud bonum illum virum venalem esse. D. Ludovico Abylæ id honoris lubentissime detuli, ut, Cæsare non abnuente, epistola velut ab eo conscripta mitteretur. Nam, ut verum fatear, ego communem cum illo provinciam Jovium oppugnandi suscepi. Exspecto magnam apologiam ac vereor ne irritarem crabrones. Intelligo enim natura Jovium dicacissimum esse. Sed animum addit Diomedis Homeri dictum :

Τούτου γ' ἑσπομένοιο, καὶ ἐκ πυρὸς αἰθομένοιο Ἄμφω νοστήσαιμεν. . . . .

Summa enim in Ludovico et prudentia et ingenii vis est. Cæsari mecum de Illustrissima Dominatione Tua multus est sermo neque enim laudum tuarum ipse minus est amans quam earum publicus præco : audit lubenter et avide, cum data per ipsum occasione, qua debeo honorificentia, virtutes tuas prædico. Cæterum hæc malim ab aliis discas, nolo enim officium erga te meum meapte commendatione ornare. Ego certe ingentem fructum studii et pietatis in te percipio, ubi Cæsari ipsi satisfactum hac ratione

confido : is enim utrique nostrum locupletissimus testis est tibi humanitatis ac munificentiæ tuæ in me, mihi rursus quanto studio ac diligentia perpetuo coner ingratitudinis notam effugere. Illustrissime Domine, grave est Cæsaris testimonium quod non facile rejiciatur. Vale.

Aug. Vindelicorum, pridie non. nov.

D. Ludovicus et Ferd. Lacerda Dominationem Tuam Illustrissimam jubent salvere plurimum, non minore studio idem precatur D. A. Vaulx; omnes in me certatim ratione tui honores et beneficia conferunt. Ego Deo et tibi gratiam habeo.

XXII

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Hæc esto ad proximas litteras meas tanquam coronis. Tripolis obsessa est a Turcis ad ... idus Aug. Interim de progressu nihil auditum est. Andreas Auria, ut aiunt, Gallicæ classis quæ ad Massiliam in statione erat, subita eruptione perterritus, retro in Nicænum portum sese recepit, unde admodum importuna mora injecta est navigationis Bohemicæ. Hæc tamen hic inter nos premuntur alto silentio. Ego sane ex Italia accepi hodie litteras quibus hujus nuntii factus sum certior; non autem affirmo, tanta enim est rumoris undique varietas ut nihil

credam nisi ex ipso Cæsare audiam. D. Joannes Mauricus, noster œconomus, magna celeritate ad Pontificem a Cæsare mittitur; nescio quid sit negocii profectio. Nostra pendet omnino ex eventu classis Turcicæ et conatibus Gallicis : his nondum detectis, teguntur et Cæsaris consilia et rationes, saltem hæc mea est ratiocinatio. Vereor ne Illustrissima Dominatio Tua ex hisce inconditis litteris olfaciat fucum a me sibi factum, non perscriptas esse potius ad ansam legendi fasciculi mei quam ad exquisitionem fœcundioris argumenti. Fateor ita a me fieri neque nulla tamen sunt quæ scripsi modo atque utinam sane nulla sint. Satis credo ad Illustrissimam Dominationem Tuam ab aliis perscriptum esse ecclesiastes Lutheranicæ disciplinæ a Cæsare relegatos; res magna est, et si dicere ausim, audax. Domine Deus pro sua benignitate sospitet tam arduos Principis nostri conatus, ac faxit ut in extollenda religione nostra tantum hac virtute Cæsar promoveat, quantum olim Julianus apostata iisdem artibus fidem nostram evertit. Audio enim et gymnasia et libros et officinas chalcographicas, quæcumque novata hæc dogmata redolent, edicto Cæsaris aboleri. Hic certe magna est in populo perplexitas.

Vale feliciter.

Datum e cubiculo Cæsareæ Majestatis, jam nocte concubia, ipsis kal. sept. 1551.



XXIII

DOMINO DE PRAT.

Jam pro re nata præmium pellit temporis ipsa necessitas. Observo Cæsarem meridionantem, neque facile explicabo. Hodie saltem ante horam decimam noctis alioqui tentassem, vel invito genio meo, quod nuper epistolæ tuæ testimonio comprobasti. Novum profecto laudandi genus instituis, dum, quod in litteris familiaribus odiosissimum est, id ultro studes in gratiam vertere. Ratiocinatus sum apud me hujus modi fere syllogismo : Simia catulos suos usque adeo suspicit, ut pulchritudine formæ non credat eos ulli animantium fœtui cedere. Annon videor, obsecro, a D. Pratensi Principe meo, simiis adnumerari? Necte syllogismum, reperies indissolubilem.

Rursus, posita suspicione mycterismi, cogitabam te, velut animi causa, ad jocosas declamationes descendere : qualia calvitii, muscæ, moriæ videmus encomia : alioqui non assequebar ea quid in insulsa prolixitate mea gustares dulce ac sapidum. Non audeo dicere quanto applausu cubiculariorum omnium a morbo reversus sim ad consueta munia. Cæsar ipse quotidie[1]. Primum ad cubiculum redii, amplius duabus horis familiarissimus collocutus est; dum nihil prætermittit, quia studiose percunctaretur quid egerim, scripserim, dixerim, legerim, imo somniaverim in peregrinatione *Guaiari* (?), respondi ad singula prompte, tam longum etenim et ignavum otium abunde instruxerat me non ad id genus extemporale responsum aliquod, verum etiam ad sophistarum argutias, cavillationes, si quis modo ad ejusmodi arenam nos provocasset. Hoc habeto proximæ epistolæ argumentum, nam, ita me servet Christus, ut hanc dimidiam horam Cæsari ipsi sum suffuratus neque vel momentum temporis superest. Totum hoc biduum animæ beneficiis impendimus, alioqui antevertissem discessum tabellarii; exspecta ergo quod optas, hoc est molestas et prolixas litteras. Describam tibi rationes *Indicæ* meæ *philosophiæ*. Fuit enim res mihi cum ejus gentis sapientibus utpote Brachmanis et Gymnosophistis. Deus bone! Qualem nactus sum Jamblichum manuscriptum græcum! at Venetiis est usque is ut male sit angustia temporis, nam jam scripturit calamus et gestit animus omnino tecum per litteras philosophari. Sed dabis veniam, Illustrissime Princeps, in proximum ordinarium. Cæsar nunc multo valet rectius, quamvis illum tussis adhuc afficiat non levi molestia. Obsecro ut conniveas in αὐτοσχεδιάζοντα. Domine Deus Illustrissimam Dominationem Tuam servet incolumem in longa tempora.

Datum festinatiss. ex conclavi Cæsareæ Majestatis, pridie kal. april. 1551.

[1] Il y a un mot à suppléer, par exemple, *plaudit*.

XXIV

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Ad vii idus junias venimus ad fontes Tungrorum; iter confecimus æstuosa et pulverulenta via, sed a quo primum die convenimus, tanta hic perpetuo fuit aeris intemperies et imbrium tempestas ut sæpe apud me consilium meum reprehenderim, quod tam alieno tempore institutam curationem aggressus sim, nam ad fontium hujusmodi usum plurimum faciunt et bona cœli constitutio et solis æstus. Jam vero toto hoc tredecim dierum spatio neque solem vidimus, neque cœlum sudum; hodie primum serenitas reddita est, neque illa quidem admodum

certa aut læta, dum undique nobis interminentur nubeculæ novos turbines, novas tempestates. Itaque nullum ad præsentem usque diem e fontibus alium fructum percepi quam quod summa cum voluptate ad litteras et studia nostra in hac rustica libertate et otio animus liberrime sese contulerit, oblitus aulicæ istius vitæ et quidquid. Sed reprimendus est calamus magna multarum rerum copia, prægnans quas magnis doloribus parturiebat. Ego in fontium cupiditatem multis auctoribus (ivi?); neque alia de caussa magis pertæsum est hujus instituti mei quam quod, rusticæ hujus vitæ jucunditatem expertus ægre admodum, videar ad votum pristinum meum retrahi posse nunquam. Ita sum animo fluctuatus usque adeo ut fere consilium de itinere Hispaniensi abjecerim. Multa me hortantur ad id et quidem honestissima, nam et regii sollicitant me et tantum non oppugnat me Rex ipse, occultis quibusdam rationibus. Mira me dubitatio tenet torquetque consiliorum inopia : ea petam ab Illustrissima Dominatione Tua, ut soleo, nam ita facile res explicari nequeat, præsertim sic æstuante animo qui ut ad otium privatæ vitæ magis mihi fluere visus est, quod obsecro non detineant me aulici pelagi tam horrendæ et continuæ tempestates. Redeo nunc ad ea quæ mihi mandat Ludovicus Coronellus, medicus Hispanus. Ad Barsdorpium scribit accurate; cujus epistolæ misissem ad te exemplum, nisi certe scirem ipsam cum illo tibi fore communem. Nolui hac in re arrogare mihi medici partes, potissimum ubi Cornelius ipse horum omnium medicatorum fontium naturam et facultates, ut mihi narrat, continuis hisce quatuor annis magno studio explorarit, usque postmodum ut certissimis experimentis comprobaverit. Amicissimus est Barsdorpio, quod ipse, ut scio, mutuum facit; nuper admodum huc venit Bruxella, sequutus illustrem quamdam feminam Hispanam, Joannis Manricæ sororem, quæ diu isthic decubuit, cum diuturno gravique morbo multis mensibus conflictata. Ea sentit non mediocre commodum ex aquis hisce medicatis quas in dies sumit copiosissime. D. Barsdorpius poterit morbum ipsum caussasque tibi exponere, ut qui sæpe ad illam, dum isthic ægrotaret, fuerit accersitus; cæterum

inter innumera fere mala quibus diu ac misere fuit excruciata, perpetua fuit anarexia et a cibo multus et frequens vomitus : nunc autem ne nausea quidem ulla est, nam et concoctio bona est et facilis, appetentia grata, et gustus in omni genere ciborum perquam jucundus. Harum rerum omnium ego sum oculatus testis, nam et frequentes illi convivæ sumus uxor et ego, et ipsa matrona, non sine animi hilaritate et solatio, nobis omnibus applaudentibus narrat. Venit huc nuper ad hanc ipsam Hispanam Leodiensis episcopi medicus, per caussam symptomatis cujusdam et unius et alterius accidentis febriculæ. Is medicus, etsi a multis retro annis perspectas habeat eorum fontium vires, tamen huic nostro Coronello, propter diligentissimam perquisitionem, tantum defert ac tribuit ut ne sibi quidem ipse, quamvis in agro Limburgico natus sit et educatus, ausit tam certam explorationem hujus modi aquarum promittere. Volui tamen cum ipso seorsum colloqui ut edocerer num quas præterea facultates deprehendisset in hisce fontibus, quas Coronellus fortassis otiose prætermiserit : nihil ex homine colligere potui præter universalia et vulgata omnia, inprimis adversus chronicos et contumaces morbos, calculos pellere et quidquid est vitii circa renes, lienem, ventriculum et intestina, jamque quæ de catharrosis et hydropicis vulgo feruntur; ea omnia esse certissima; ascitem tamen non tympanitem curari. Idem mihi affirmant cæteri omnes. Nam ad me veniam et ad uxorem meam. Valemus uterque et eo quidem rectius quo leviores facilioresque sunt morbi nostri; illa ut ab ineunte ætate est hydropotis, afflicta fuit continua stomachi imbecillitate, a primo admodum die hymenei obnoxia quoque catharris et colicis doloribus; verum priusquam ad fontes ventum esset, sola crurum agitatio jam tum affecerat ut nihil humoris noxii relictum fuerit in conquassato ventriculo : mox autem ut accesserunt et aquæ salubres et ruris amœnitas, dici vix possit quam immutata sint omnia; nam valet quam optime. Ego quoque experior admirabilem in toto corpore mutationem, in renibus temperiem qui prius cœperant plus æquo calescere, in alvo lubricitatem quæ prius erat restrictior : denique

circa reliqua corporis membra robur et firmitatem. Usus sum ipsis fontibus quoque ad balnea : sensi mirifice juvari lumbos et musculos. Si, dum hic rusticabor, plura cognovero quæ spectent ad fontium naturam et optatissimam nobis Illustrissimæ Dominationis Tuæ salutem, dabo operam ut ex litteris meis omnia copiose intelligas. Statui hinc discedere ad 3 non. julias, in itinere triduo erimus; non erit consultum valetudini nostræ ut prius hinc discedamus. Ita mihi persuasit medicus et ego sentio sic convenire. Precor Illustrissimæ Dominationi Tuæ felicia omnia.

Datum a fontibus, Tungro, 14 kal. julias 1555.

N. B. *On a suivi l'ordre du manuscrit qui n'est pas l'ordre chronologique ; mais celui-ci est rétabli dans une table à la fin.*



XXV

DOMINO DE PRAT.

Rursus tibi sum in ære ac debeo responsum ad binas litteras tuas; faciam autem quod decoctoribus est solemne, iisque quibus nomen et fides angusta sunt : patiar coerceri me pactis pignoribus. En tibi Betuleii commentarios in Ciceronis libros de Natura Deorum; remitte itaque pro æquitate tua debitum alterius epistolæ. Parat idem Betuleius commentarios in Lactantium Firmianum; argumentum habet locuples, dives ac latissime patens. Oporinus, typographus Basiliensis, nuper illos mandarat prelo, sed quia pleraque inerant quæ non ita ferent hujus ætatis lucem, quorumdam auctoritate et meo etiam consilio Betuleius adductus, revocavit scripta ad incudem; legi cum summa aviditate et admiratione. Ub

exierint, faxo ut Illustrissima Dominatio Tua tanto thesauro ditetur. De perscriptione rerum novarum hoc dico nempe accidere mihi quod apud inferos Tantalo, qui in mediis aquis summisque rerum omnium fluctibus velut siti exareo. Italia fremit bellum et arma Turcica; classis nuper conspecta est ad Zacinthum et Echinadas insulas. Princeps oram solvit e Liguria circa 3 non. julias. Cæsar anxius est de transmissione Reginæ Bohemiæ quæ nondum etiam Pinsam (*Pintiam?*) reliquerat ad 4 kalendas julias. Hæc sunt ceu capita rerum. Cæterum ego peractus nunciis meis, ne videar in tanta rerum omnium turba solus quiescere, proposui mihi imitandum Diogenem : volvo dolium litterarum, in eo me oblecto, id solum est carum mihi. Oro Illustrissimam Dominationem Tuam ut conniveat in tantam incivilitatem meam, cum gravem te. Ista sarcina hospiti meo reddenda est non levis momenti; ea quo tutius perveniat, in manus illius adjuncta est per me ad Betuleii commentarios. Ad Steelsium rescribo jussu Cæsaris; movit nobis risum Gallica levitas: quis enim non rideat gentis illius λεπτολογήματα prorsus insulsa, inanis et invidiosa? Decreto Regis Parisiensis Curiæ, spoliatus est Cæsar titulo *Maximi,* quo illum Pontifex ipse, pro meritis et virtute post victoriam Saxonicam, adornarat. Magni profecto Galliæ interest, quemadmodum ad Steelsium scribo, qui Græcorum iste morbus olim fuit, ut Seneca tuus ait, quærere quem numerum remigum Ulysses habuisset, et an prior scripta esset Odyssea quam Ilias, an esset ejusdem auctoris. At ego miror celsitudinem animi in Cæsare nostro, qui pleno risu Gallicas ineptias hujus modi despicit.

Opto Illustrissimam Dominationem Tuam quam rectissime valere.

Datum Augustæ, prid. idus julias 1551.



XXVI

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Nudiustertius scripsi ad Illustrissimam Dominationem Tuam satis copiose; exciderat autem præ nimia festinatione quod Cæsar mihi injunxerat de bibliis isthinc petendis, si quæ habes. Cupit Cæsar ut quam primum ad nos veniant; utinam sint ex prelo Roberti Stephani, nam illa et specie et aliis compluribus ornamentis et castigatione sunt commendatissima. Cæsar valet in dies rectius. Albertus heri advenit in castra; speramus felicia omnia, quamvis obsessi, veteri gentis suæ more, crepant tumidissime thrasonismos.

Vale.

Datum obiter ex Thionvilla, postridie diei S. Martini, 1552.

XXVII

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Quo avidius exspectabam postremas hasce litteras tuas eo cunctatior fuit nuntius properando, venit enim toto biduo serius quam antea consueverat, etiam in summa sævitia hiemis. Admirati sunt aulici omnes tam longam moram, præcipue autem negociatores et nummularii, quorum magnopere interest ut in tempore queant rationes suas conficere. Me certe alioqui non offendit cunctatio, nisi quod in miseriis meis litteræ tuæ tanto mihi sint ad spem solatio, ut, sola humanitatis tuæ contemplatione, videar omnem animi dolorem abstergere: ipsa autem carta tua

latentem habet in se energiam quam possim et meopte experimento et rationibus quoque philosophicis comprobare : eam nuper explicui D. Barsdorpio, cum obiter mentio fierit de Agyrta quodam Hispano; dicam in summa quid sit rei, ut non minus tibi risum excutiam quam commiserationem. Comes Sifontinus, cujus pater olim a Cæsare missus est orator ad summum Pontificem, gravissimo ac fatali, ut crediderim, morbo implicitus, ubi, ex invalescente in dies malo, extremam salutis suæ desperationem a medicis omnibus videret adferri, accersito ad se circumforaneo quodam præstigiatore Hispano, non dubitavit in eo homine recuperandæ valetudinis spem omnem reponere; Agyrta rem aggreditur, certis quibusdam exorcismis et incantationibus usus, cujusmodi Saganam olim Thessalam et Canidiam excantasse, puto, ut manes elicerent, animas responsa daturas. Dii bene vertant! Sifontinum aiunt sperare optime affirmareque manifestum ac præsens remedium se experiri; at ego persuasi mihi hoc, ceu incrustamento gentis suæ, sycophantiam ipsum velle contegere, ne in feliciore postea eventu ipse fabula fiat, qui tam temere homini venefico salutem suam crediderit. D. Barsdorpium admonui gratæ pietatis et patrocinii quo artem liberalissimam tueretur ac velut in libertatem assereret, ne ab ejusmodi pollinctoribus tam fœde pollueretur. Æsculapus iste in ore est omni populo; prædicatur prodigiosa virtus illa medendi et, quo sit admirabilior, jactant Hispani non sine divino numine hæc evenire, nam priusquam τῷ δ'ἔπι Παιήων ὀδυνήφατα φάρμακα πάσσει, negat se quidquam tentaturum nisi facta prius auriculari confessione et adhibita sacra Eucharistia. Vide, quæso, flagitiosam gentis impietatem quæ ipsum etiam Christum vocant in partes histrionicas! Annon est, obsecro, cauponari Christum et Evangelium? Jam, ut ad me redeam, risimus plenis buccis D. Barsdorpius et ego, cum uno atque altero fido Achate, tam insignem imo sceleratam sycophantiam. Quid, inquam, Hispani tantopere tribuunt incantamentis istius Agyrtæ! Efficacior multo vis est unius Pratensis Principis mei epistolii, quod non ex cantata facultate sed evidenti ac divinitus insita virtute, præsentis-

simam adfert laboranti mihi salutem. Hæc illi dum joco exciperent, ego serio consecravi. D. Barsdorpius acre mihi perpetuo calcar subdit ad epistolarum prolixitates, quod ego video ab Illustrissima Dominatione Tua pariter fieri in litteris tuis, neque aliud a me fere exposci officium quam ut scribam copiose. Incipio mecum perpendere quantus in me fingendo fuit error naturæ, ea enim dum cogitat de frondatore formando, format aulicum. Jam alienus sum a laciniosis illis verborum vestibus, ut sæpenumero mihi accidat quod olim Phocioni Atheniensi; is, concionem habiturus ad populum, magis erat sollicitus quid orationi detraheret quam quid ad ornamentum adjiceret : non sum eques, non amo phaleras, et si quæ fides danda sit pythagoriæ μετεμψυχώσει, credo me olim quoque sæculo illo, ante Rhetorices ortum, inter priscos Laconas victitasse, adeo tenacem veteris instituti ut, ne in παλιγγενεσία quidem, deposuerim protervum fere studium brevitatis; atqui, cum eo raptus sit calamus meus, volo huic loco adjungere quod vehementius admireris. Darem ad Illustrissimam Dominationem Tuam longe frequentiores litteras, sed una me terret exordiorum structura. Vide, quæso, cujusmodi hæc sit veluti phrenitis quæpiam; nisi persuaderim mihi sanum esse cinciput, vererer profecto ne tam inauditum imaginandi genus verteres in maniam aut extasim; agnosco enim ipse id esse supra omne paradoxum; musicus sum, fastidio tamen procemia. Patere, quæso, me; est animus confestim properans ad serias artes, sed audi quæ me prohibent ab exordiis; eadem quoque prorsus alienant ab epilogis, utrumque enim juxta æstimo, utpote speciosum magis quam necessarium, et, ut idem Phocion ait de orationibus Atheniensis Demosthenis, similia hæc esse arbori cupresso : scis rationem analogiæ? Hæc itaque esto parecbasis verbosa quidem et pugnans fere cum tenacitate propositi mei, at in posterum futura neutiquam inutilis, ubi aliquando a nobis acceperis litteras, vel απροοιμιάστους, vel ἀτελευτήτους, utramque enim partem velut frondator in putandis arboribus ego tanquam infrugiferam studiosius amputo quam insero. Venio ad valetudinem meam, de qua,

præter omne meritum, doces in litteris tuis te esse sollicitum. Salva res est, accipe tamen repentinam et velut inopinatam rationem insperatæ quoque salutis; accipe tamen eo vultu quo moderari possis quidquid anceps est inter severitatem et risum. Quum diu jactatus fuissem hujus lanienæ meæ tempestatibus ac procellis, tandem clavum tenente Machaone, jacta est anchora ad littus oceani Indici, et tranquillus jam navigo in portu Guajaci, tanta nimirum post octiduum, quam eo appuleram, orta malacia, ut subito experirer alcedonia. Dubito utri potissimum Deorum mactandæ sint victimæ, Neptunone tauri παμμέλανες an Galli potius Æsculapio. Certe utriusque beneficio servatus sum. Ad manum est Ulysses Homericus, quem statueram prius peregrinationis meæ comitem asciscere, utpote πολύτροπον καὶ ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη, πολλὰ δ' ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα. Is inquam docuit me οὐλοχύτας προβάλλεσθαι, cujus modi hostias ego mihi aptiores duxi, namcum thure non possim, salsa mola litabo. Serio nunc dico non esse nequicquam expertum in vita quod esset præsentioris remedii, cujus rei nomine tanto mihi magis applaudo quanto majore omnium intercessione, ego ipse meapte auctoritate et consilio curationem hujusmodi agressus sim, nunquam enim in id consenserunt neque medici, neque Cæsar ipse, qui, alioqui Caballi vocibus inductus, perpetuo contrarium suaserat. Tandem D. Barsdorpius permisit ut ad dies aliquot medendi rationem illam periclitaremur, indulgentius tamen quam cæteri qui eandem aleam subeunt; utpote concesso carnium esu neque vel minima consueto victui detracta portiuncula. At ego D. Barsdorpio, ad totum fere octiduum, mirifice nimirum imposui dum neque carnes gusto neque panem esito, sed unice passulis et amygdalis solis me ipsum commacero. Quod ubi cognoscit non infeliciter cedere, permittit mihi voluntatem et consilia mea, etiam hortatus ut pergerem usque ad undecimum aut duodecimum diem. Perrexi, Diis gratia, vivo et valeo optime; inania quædam terriculamenta nonnihil mihi mentem turbaverant, mentem nihilominus plane stoicam et Senecæ disciplinarum verum custodem rigidumque satellitem, ut ait Flaccus. Imaginabar enim instructum adversus me

confertum quoddam et insuperabile malorum agmen, ut qui in sola inedia (hæc enim in ista medendi fabula potiores partes quodammodo sustinet) cogitabam omnia hæc inesse vitia, maciem et virium imbecillitatem insigniter miserabilem, insomniam, bulimiam, vertigines capitis, cerebri verminationes, at contra usque adeo nihil adversus me valuit imaginari ista umbratilium hostium cohors, ut cum alimonia, somno, corporis firmitate, studio litterario ac musis omnibus, si unquam alias, nunc omnino videar in gratiam rediisse. Inter cætera hoc mihi præstitit hæc Indica diæta palmarum ut ipso usu atque experimento compererim verissimum esse Senecæ tui dictum : ambitiosam non esse famem, contentam esse desinere, necessitas enim, ut ille ait, fastidium excutit. Clamabam in illis deliciis meis quod, apud Senecam, Attalus, mirificus ille contemptor divitiarum et luxus : habeamus aquam, habeamus polentam; Jovi ipsi de felicitate controversiam faciemus. An pœnitendus videtur tibi profectus meus, Illustrissime Princeps, a Xylo Guajaci quæsitus? Impiger extremos currit mercator ad Indos, per mare pauperiem fugiens, per saxa, per ignes. Ego ex India novas mihi opes accumulo, inopiam amplecti et paupertatis onus non grave putare, nam fames famem finit, et ego tam præclaro elogio e Senecæ tui myrothecis petito, epistolam finio. Si desideras epilogum, quære tibi ex media phrenitide hujus epistolæ, et, ut verum fatear, delassor nonnihil ipse prolixitate; mea quid augurari debeam de læsione patientiæ tuæ?

Opto Illustrissimam Dominationem Tuam valere feliciter.

Datum Augustæ, 6° idus mart. 1551.

XXVIII

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Ad binas litteras tuas quas ad me dedisti, sed diversas biduo, jam tibi respondebo breviusculo hoc epistolio, ex castris et ex tempore. Biblia de quibus ad te nuper, Latina volumus : Gallica non amat Cæsar, atque, ut citra ullam palpationem id dicam, plurimum visus eo tempore quo apud ipsum egi in ejus linguæ scientia profecisse, quamquam subinde quoque peccet in ἀλαζόνειαι· Audit lectionem biblicam avidissime; psalmos, paraphrases et sacra omnia summo animi fervore. Deus promoveat optimi Principis tam honesta studia et reliquos omnes cona-

tus ad commune bonum! Biblia recipiet Cæsar ex beneficio tuo. Si ausim deponere pudorem apud Illustrissimam Dominationem tuam, peterem ad præsidium præsentium studiorum meorum etsi castrensium, Philonem. Si essem eo loco ut sine tanta in te impudentia mea aliunde hunc mihi parare possem, vitarem offensionem animi tui, quam vereor ex incivilitate mea nascituram. Quæso ut in proximis litteris quas pro humanitate tua dignaberis ad me scribere, percurras obiter salutem ad D. Norcarmium. Extorsit mihi litteras tuas proximas; atque ubi animadverteret non factam ibi esse mentionem sui, tulit acerbius; suspicatur non esse scriptum a me quod mihi injunxerat; est magnus laudum et virtutum tuarum encomiastes. Cæsar valet optime et rectissime. Proxima nocte hac disposita sunt sedecim e tormentis nostris æneis in aggere propius urbem admoto; fossæ nostræ perductæ sunt ad ipsa fere mœnia; nihil jam deest; puto, ante biduum quatientur mari. Milites nostri sunt paratissimi; magna est spes prædæ. Ego jam Hispanis aliquot veteranis pactus sum prædam librariam. Alberto Cæsar in castra reversus nuper porrexit dexteram satis hilariter; magna est de eo inter omnes opinio virtutis; certe eam ipse firmat quotidianis præliis levioribus; cum obsessis pugnat enim alacriter et fortiter. Præfatus sum epistolium breve, sed ecce nimis protrahitur, et ego vocor ad munia mea. Jam enim vult Cæsar lectum relinquere. Vale.

Celeriter ex castris ad Metim, 9o kal. dec. 1552.

Præ nimia celeritate oblitus sum datæ mihi a te optionis bibliorum : maluimus ea in magna ista forma quam prædicas. Iterum supplex a te peto Philonem, ut feci; direptione Œnipontica, jactura, omnium librorum meorum cogor jam paullatim illam supellectilem restaurare. D. Doctor Barsdorpius Illustrissimam Dominationem Tuam salutat plurimum. Facto prandio, Cæsar (resigno enim litteras) conscendit equum



Hispanicum et genere et forma speciosissimum, advolat ad vallum plenum jam machinis æneis. Res nostra geritur strenue. Ego, ut habeo equum jam mihi paratum, non possum tibi dicere plura; jamjam abit nuntius, ut ait Capata.

XXIX

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Eadem propemodum hora qua sumus ex castris Thionvillam reversi, Norcarmius occurrit Cæsari; gratus fuit ejus adventus et ipsi Cæsari et cæteris omnibus, mihi porro longe gratissimus. Attulit ab Illustrissima Dominatione Tua litteras ad me et pecuniam, opportunum mihi profecto subsidium. Vixdum cubiculum ingressus, coram omnibus clare denuntiat lætum se mihi nuntium adferre. Cœpere mihi subito genæ præ pudore purpurascere, ubi intelligerem res nostras etiam tibi adeo curæ esse ut pecunia miseriis præsentibus subvenires. Scripsi confestim ad

Joannem Rhenium, ut sine ulla mora consuleret pudori meo, et Vanderbecæ redderet quam accepi summam centum florenorum. Agerem tibi gratias pro beneficio tam in tempore collato, nisi pro certo scirem hoc genus officii a præclarissima animi tui virtute contemni potius quam amari; satis mihi est quod sciam Senecam frequenti diligentia a te lectum et relectum esse. Norcarmius, quantum audio, ex litteris a Regina ad Barsdorpium (eas enim secreto communicavit mihi), plenius quam res se habet isthic, apud vos prædicavit Cæsaris ἀῤῥαιστιαν. Crede mihi, a multis mensibus non valuit ita recte ut nunc valet. Ego opinione præceperam, adversiorem valetudinem in eo veritus, si ad intemperantiam etiam accideret itineris labor et cœli sævitia; at nunc video his rebus, præter omnium exspectationem, potius corporis vires accrescere. Faxit Deus ut cito ad vos redeat salvus et incolumis! Pridie quam obsidio solveretur, rogavit me utrum vellem præcurrere isthuc curandis negotiis meis ut, dum ipse adveniret, essem liber jam et expeditus ab omni molestia; respondi malle me una cum ipso proficisci, quandoquidem non possem in antevertendo supra octiduum mihi lucri facere. Volo autem exponere tibi ecquid hoc sit negotii quod isthuc a me agatur, ut, cum isthuc pervenerim, rei ipsius novitas apud te jam absolverit. Scripsi aliquando ad Illustrissimam Dominationem Tuam animum adjecisse me ad connubium, quam rem sane supra sex annos modis omnibus affectavi, priusquam autem somniassem unquam de cubiculo Cæsareo, ad quam functionem beneficio et auctoritate tua me promovisti. Cœperamus Joannes ille Rhenius et ego familiariter inter nos agere de nuptiis filiæ suæ Hippolytæ, quam, ex veteri et longa consuetudine quæ cum Rhenio mihi intercesserat, novissem et probitate et pudicitia laudatissimam; cœpi apud me cogitare et rationes instituere quibus illam, utpote vitæ atque amoribus meis accommodatissimam, possem in uxorem accipere; statim occurrere mihi sexcentæ viæ: eram immaturior tunc temporis, cogitabam de emendo secretariatu conventus Mechliniensis, ad quam rem non defuissent amici, imo ne nunc quidem desint si modo id cupe-

rem. Occurrere mihi et alia multa consilia, sed supra omnem exspectationem et merita mea, tu, veluti virgula divina, auctor fuisti mihi cur non desperem de optatissimo mihi hujus vitæ modo. Atqui videbar in fortuna mea futurus superbior, si virgini huic honestissimæ prætulissem alias aliquot quæ, postquam in hoc dignitatis gradum per te sum constitutus, oblatæ sunt mihi formosæ, nobiles et bene dotatæ. Venit in mentem vetus illud laconicum institutum, ἦθος προκρίνειν χρημάτων γαμοῦντα δεῖ. Optima siquidem dos est morum probitas et pudicitia, eam ego potius specto quam opes et copias : philosophus sum et tenuitate et vita ipsa; amo mediocritatem illam auream et præ universis opibus τὴν αὐτάρκειαν, ad quam quoque si adjungas pietatis studium, non video quid in hac vita mortalium mentis tranquillitatem perturbet; et Paulus ad Thimotheum (si recte memini) clamat : μέγας αἶεν πορισμός ἔστιν ἡ εὐσέβεια μετ' αὐταρκείας. Rhenius meus iste futurus socer, cum isthinc discederem, visus est suspicari in me alienationem animi mei; eum tamen ita convulsi ut absens per litteras confirmarim non fore unquam ut ullas nuptias quantumvis splendidas ego amplecterer, spreta filia ipsius Hippolyta. Amo æqualitatem hymenæi et celebre illud Horatianum dictum ut cocat par jungaturque pari. Volo enim uxorem ducere, non nubere. Verum, ne te diutius remorer, aperui Cæsari hæc omnia multis verbis Œniponte et Augustæ, et in peregrinationibus nostris. Vix credas quantopere studium et consilium hoc meum probarit, quanto applausu exceperit, et, quod magis est, ipse, animi caussa aliquando mecum solus collocutus, præscribit formulas mihi quibus uti debeam in hoc genere vitæ : occinit *frugalitatem, parcimoniam,* cæterasque virtutes œconomicæ disciplinæ, βίου (γὰρ) σπάνις πέφυκεν ἀνδράσιν γυνή, καὶ ταύτης ἐσθλῆς ἐστὶ σώζειν οἰκίαν.

Ecce habes consilia mea omnia. Precor Dominum Deum ut ea mihi sospitet et in novo hoc genere vitæ quod nunc instituo Spiritus Sancti gratia mentem mihi illustret. Vocor ad munia mea, non possum esse prolixior.

Opto Illustrissimæ Dominationi Tuæ felicem hujus anni ingressum

utque Dominus Deus adjiciat ad anteactam vitam tuam laudatissimam annos quam plurimos quibus et labanti reipublicæ subvenias et auctoritate consilioque tuo tantam cui timemus ruinam in æquiorem melioremque statum restituas. Vale.

Datum obiter Thionvillæ, 4 non. jan. 1553.

XXX

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Domine,

Dum contemplationem fugio præsentis miseriæ, cogor prorsus abstinere a scribendis ad Illustrissimam Dominationem tuam litteris; obdurui tamen ad omnia quæ alioqui per multos jam videantur exanimare. Magna porro nobis omnibus consolatio est in rebus tam adversis ac tantum non desperatis eximia in Cæsare virtus atque animi fortitudo, conscientia vitæ innocentissimæ et, qui magnus ad tanta pericula nervus est, valetudo integra. In publicis malis locum non habent privata incommoda; sed quia et amicitiæ lex et ipsius, ut ita dicam, injuriæ magnitudo com-

pellunt me ad expositionem querelæ, volo Illustrissimam Dominationem Tuam paucis docere iniquitatem Cæsaris in D. Barsdorpium, virum et æquitate et rerum omnium amplitudine multo dignissimum. Nascisso medico ante menses aliquot Neapoli defuncto sufficiendus erat protomedicus; isque continua serie ac velut de manu in manum designatus fuisset; ex aulicis regiis non putarat Cornelius noster sibi negatum iri quod priores assequuti fuissent velut jure rato successionis, neque Cæsar ipse, dum, æstate superiore, ab eo id munus Augustæ poposcerat, Cornelii postulata rejecerat, imo, quod magis est, magnus ad eum concursus fiebat eorum qui a D. Cornelio dignitatem illam pretio peterent eoque neutiquam aspernando. Vidi litteras ego per quas Neapolitani licitati sunt quatuor millibus coronatorum. Tandem ita cecidit ut et fructu et honore Cornelius per Cæsarem sit spoliatus : habet id beneficio Cæsaris Neapolitanus quispiam a prorege commendatus. In ore est omni populo tanta Cornelio facta injuria, ad quam etiam accessisse putat contumeliam non levem dum indignus habitus sit qui ornetur hoc beneficio. Ego his rebus Illustrissimam Dominationem Tuam non obtunderem, nisi D. Cornelius hoc officii a me requisiisset; ait enim apertius sua negotia id genus per me posse exponi, quæ alioqui ipse pudore prohibitus non sustineret ad te perscribere. Voluit tamen ita id a me fieri ne Illustrissima Dominatio Tua subodoraretur id a se mihi injunctum esse; credo ipsum quoque aliquando super eadem re quicquam ad te scripturum esse. Ego valeo satis et reluctor cum summis doloribus. Interim Cæsar nihil largitus est unquam, neque spes est, ut est tenacissimus, in posterum fore liberaliorem. D. Cornelius mihi auctor fuit ut cum Illustrissima Dominatione Tua hæc ita agerem perfricta fronte. Certe facta ipsi est gravius injuria.

Opto Illustrissimæ Dominationi Tuæ fausta ac felicia omnia.

Datum OEniponte. 13 kal. aprilis 1552.

XXXI

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Scripsi ad Illustrissimam Dominationem Tuam heri nocte tam inconditas litteras ut postea cogitarim vix fuisse latinas; causa erat festinantis nuntii, ut ex ipso audies. D. Norcarmius jamjam mihi dixit in aurem sese hodie abiturum, evocat me ab ipsa sponda lecti Cæsaris; jubet non minore celeritate me dare litteras quas poscit, etiam nondum scriptas. Itaque cogor jam quoque succingere; verum quod ex nuntio ipso disces ea ipsa quæ futura erat locupletior pars argumenti mei, minus doleo brevitatem epistolæ. Heri a prandio, peracto jam penso quotidianarum pre-

cum, jussit Cæsar ut, loco lectionis, ego illi potius narrarem ex Josepho quædam quæ viderentur fallere posse tædium et capitis gravedinem sublevare; ait enim augeri eam potius murmure lectionis; jucundiorem porro esse sibi hoc tempore narratiunculam aliquam. Commodum autem eo ipso die contuleram Abrahami historiam biblicam. Cum Josepho exposui causas mutatæ Chaldeæ et postmodum etiam profectionis in Ægyptum, habet enim eas Josephus elegantes et graves, in bibliis autem prætermissas; dixi peritiam rerum mathematicarum quam Ægyptii admirati sunt in Abrahamo. Occasione autem sapientum et magorum factus est memor historiæ Danielis; eam mox jubet ordine recitari; gratulabor et illi et mihi ipsi : eram enim ex superiore diligentia mea in illis rebus legendis instructissimus. Hæc ego jam ad te scribo ut veniam ad id quod hilariter excepi ex ore ipsius; dixit enim soli mihi, sperare sese ut ipsa hæc aliquando legerem sibi te præsente. Nolui percunctari ecquid ea de re mihi sperandum esset, quamquam postea egressus intellexi e multis jam adornari profectionem, nescio autem quibus legibus. Utinam non soluta obsidione, sed castris circa oppidum istud relictis. Certe alatis militibus opus est et inunctis (?) qui muros et hostiles munitiones superent. At quid ego hæc ad te? Ad secretarium tuum scribo super pecunia Antverpiæ recipienda; ea est quam habemus e munificentia Cæsaris. Dum Villacho discederet, puduit me super factis ineptiis ad te verba facere, itaque rogavi Vanderbecam ut curet; aperui illi difficultates nonnullas quas Vargas visus est nobis objicere. Obsecro Illustrissimam Dominationem Tuam, si Vanderbeca requirat ad eam rem interpositionem auctoritatis tuæ, quæ apud omnes maximum habet pondus, digneris quoque leviore aliqua commendatione tua negotiolum hoc meum promovere; monui tamen ipsum ne temere te interpellat. Scribo incommodissime, cartam teneo manu, neque mensa fultus neque sella. Ignosce igitur mihi inconcinnas litteras. Vale.

Datum obiter ex castris, pridie natalis Jesu, servatoris nostri.



XXXII

DOMINO DE PRAT.

ILLUSTRISSIME DOMINE,

Joannes Steelsius, Antverpiensis, quem ante menses aliquot sollicitavi ut certis quibusdam formulis excuderet Titelmanni Commentarios paraphrasticos in Psalmos Davidicos, tam proterve nobiscum egit, ut nullo unquam dignatus sit responso. Heri inter legendum percunctatus est Cæsar ecquid spei esset de ea re; ego, cum nihil certi haberem quod illi promitterem, dixi per Hubermontæum parare me litteras ad Illustrissimam Dominationem Tuam, quibus adderem ad Steelsium quoque litteras. Ad ea Cæsar ita respondit ut nollet hujusmodi minutiis te importune involvere,

quum sat haberes negotiorum in præsentia quibus obruereris. Jussit porro ut per secretarium tuum admoneretur Steelsius et litteræ meæ redderentur. Ego itaque Cæsari obsequutus, nolo te aliis quoque meis nugis improbrius interpellare.

Vale feliciter.

Datum OEniponte, 13 kal. mart. 1552.

XXXIII

DOMINO DE PRAT.

Pridie idus decembris, sero jam vespere, accepi litteras tuas et biblia. Cæsar, libri pulchritudine delectatus, non potuit pati quin, admotis continuo perspicillis, ita ut jacebat in lecto (mature enim se receperat cubitum), singula diligenter inspiceret, icones, characteres, indiceret quidquid mereretur laudem industriæ. Risit autem blande ubi audiret quod dicis in epistola tua cupiisse te ut liber ornatiore tegmine vestiretur. Negat compingi posse decentius, picturatas enim ac tessellatas alutas, uncos et umbilicos aliaque παρεργα ad fumum et oculos facere. Versamur jam in altero Macchabæorum; transimus quidquid erat propheticum, Theologi vocant sapientiale. Inculcavi tamen quibus potui persuasioni-

bus. Esdram audivit libenter et avide; quidquid sapit præscientiam futurorum, circa extrema orbis tempora, videtur ceu philtro quodam et lectoris et auditoris animum allicere. Studeo Cæsari commendare Danielem, dico illi quotidie quæ in tanti prophetæ gloriam possint excogitari. Ego quod singulari etiam studio vaticinium illud aliquando relegerim ac relegerim, modeste promitto posse me quæ ad gravissimæ illius disciplinæ mediocrem enarratiunculam aliquam requirantur, utcumque præstare; non dubito quin sim effecturus quod honeste contendo. Respondit enim, perlectis Macchabæis, Babylonicos magos illos se invisurum : amœna profecto historia et pondere oraculorum librata. Antevertit me Cæsar in petendo Philone; doluit ubi cognosceret non esse allatum. Legi ipsas litteras tuas quo certiorem fidem facerem dictis meis. Cæterum, ut pari studio prius illi commendaram Josephum, petiit ab Illustrissima Dominatione Tua illum ad se quamprimum mittendum cures; neque erit absurdum si gentilis ac popularis contribuli suo sufficiatur; at opus erit maturatione quia sumus diligentissimi legendo. Philonem relinquemus ad aliud tempus opportunum; hunc autem petii a te ad studia mea : jam vero ut honesta ratione subveniam pudori meo, Cæsarem induxi qui sibi a te petat Josephum, atque revera ita se res habent. Ipse tibi, ut spero, coram ante complusculos dies aget gratias. Excussi illi risum ubi per jocum exponerem caussas missæ ad te chartæ; poteris posthac bono jure illam a me repetere. Profecto facis mihi injuriam gravem, una enim cum reliqua mihi superesset vita qua possem obsequii erga te mei significationem facere, istam ipsam præcludis mihi, munificentia tua præripis mihi æquam partem officii mei in scribendis litteris. Ego atramentum, tu autem largiris chartam. Utinam in eadem sarcinula qua Josephum farcinabis, locus sit et Chronico Carionis; id mihi adferat magnam utilitatem. Nunquam satis lugere possum excidium bibliothecæ meæ. Falsissimum ego reperio Demeæ dictum illud apud Comicum, diem adimere ægritudinem hominibus, ea enim nova recordatione in dies mihi augescit. Oh! quot lacrymis ac lamentis bibliothecæ meæ inferias dedi!

at valeat. Rerum irrecuperabilium summa felicitas est oblivio, ut aiunt, et ego malo recuperabilium meminisse. Proximis hisce diebus aliquot Cæsar non recte valuit. D. Barsdorpius ea de re copiosius ad Reginam scripsit; puto hac via et ad Illustrissimam Dominationem Tuam manasse. Diu est, quod et hac ipsa de re ad te scripturio, destiti; tamen non lubens alienis negotiis me ipsum involvam. D. Barsdorpius est et mihi amicus et patronus; eum amo, colo et admoneo earum rerum quas audio esse alicujus momenti et spectare ad integritatem nominis ac famæ. Non sum medicus, sæpe autem est olitor verba opportuna loquutus. Vetus est in Cæsare et altissima multiplicium morborum radix, venter et damnosa invisaque nobis edacitas, usque adeo ut, in afflictissima etiam valetudine ipsisque cruciatibus, non temperet a noxiarum rerum esu ac potu. Hic indignatur, clamat, insanit nobilitas tum in ipsam ingluviem tum in medici levitatem, indulgentiam et facilitatem in assentando. Vulgo jam in fabulam abiit. Cæsar fastidit carnes, removeantur; appetit pisces, apponantur; sitit cerevisiam, non negetur; nauseat ad vinum, subducatur; medicus (ita enim calumniantur) gnatho factus. Quod ait Cæsar, ait et ipse; quod negat, negat : nuper conflictatus est cum intestinorum terminibus et molestiore alvi fluxu; malum contraxit ex algido potu; is nisi gelascit, displicet. Nolo transire in Podalirii partes, intelligo tamen non convenire πολυπαθειαν gelitate et antelucanæ cerevisiæ totam noctem sub dium expositæ. Hæc autem his quibus dico legibus ac temperie κεκραμενη tam illi familiaris facta est multis ante diebus ut non respueret eam ne in periculo quidem imminentis dyssenteriæ. Ego cum essem illi antelucanus cyathissator, bibit enim ea hora quotidie, audii ab eo emissos gemitus et suspiria, testes dolorum; rogo quid valeat; queritur intestinos motus, νεφρίτιν, hemorrhoides, mala innumera. Respondi quod visum est facere ad correctionem tam intempestivi potus ac noxii, neminem esse ex omnibus nobis, vel miloniana firmitate et valetudine, qui sine noxa ferat cerevisiam gelidam et eo tempore, hoc est antelucano et hyberno, ea ætate, iis annis, ea valetudine, morbis, peregrina-

tionibus, laboribus fracta. Agnoscit rem, vincitur veris atque, ut damnum acceptum resarciat, in gratiam sani consilii vetat cerevisiam sub dium exponi. D. Cornelius in prandio etiam et cœnula interdicit illi vinum frigidius; nescio an diu sit obsecuturus. Nos hic sæpe imprecamur Reginæ sedulitati in mittendis piscibus. Quis credat? nuper in tanto periculo continuavit biduo ἰχθυοφαγίαν, vocavit ostrea cruda, asa, elixa, soleas ac totam Amphitritem. D. Cornelium admonui contumeliarum quas audio tum ab Hispanis, tum ab ipsis domesticis fieri; verum quid agat, ubi si quid recte imperet, alter male obtemperat? Defessus sum scribendo, non audeo tamen excusare chartam; prospexisti enim de ea mihi vel totis plaustris. Aiunt jamjam abire nuntium, si tantillum exspectet. Scribam quid hic sit novi. In castris nunc autem contendo ad preculas peculiares Cæsaris quas a nemine vult peragi præterquam a me. Vale.

Datum ex castris Mediomatricibus, 9 kal. jan. 1552.

XXXIV

DOMINO DE PRAT.

Illustrissime Princeps,

Tam importune reddidit mihi epistolam tuam Dominus a Lachaulx, ut non credam superesse mihi dimidiatæ horæ spatium ante profectionem tabellarii; malo tamen cœnæ jacturam facere quam illum inanem dimittere absque hoc epistolio meo. D. Barsdorpius, mihi homo amicissimus, dolet non esse redditas tibi litteras suas, nam id intellexit ex iis quas jam ad me dedisti. Ait nullam abiisse hebdomadem quin Illustrissimam Dominationem Tuam de rebus omnibus certiorem fecerit; orare se ut id tibi persuadeas si secus ciciderit, tabellariorum esse culpam, non suam,

Occurrit mihi magnum et locuples argumentum ad hasce litteras, verum quia proximus adstat Capata protruditque me improbissimo cubito, cogor etiam invitus præscindere. Ut autem obiter præmoneam te proximæ quam exspectes epistolæ, faciam histrionum veteri consuetudine scenica, qui, proclamato in diem fabulæ argumento, populum avidiorem ad spectaculum hac velut arte alliciunt. Scribam itaque de *Equite deliberato* quod tum admireris tum rideas, scribam de responso Jovii, de fragmento quodam Polybii quod at te mittam, et de restituto Pausania, adnectam quoque unam aut alteram coronidem quo sit epistola justior. Nunquam vidi importuniorem clamositatem quam hujus Capatæ, dispeream nisi clamore plusquam nautico epistolam hanc mihi extorqueat. Cæsar valet optime ut hæc sit præsentis propositi clausula; faxit Deus ut idem nuntius de Illustrissimæ Dominationis Tuæ valetudine propediem adferatur : angit enim nos molestissime quod Nicolaus tonsor ait, Dominationem Tuam cum arthritide sua acriter conflictari. Vale.

v° kal. feb. 1551.

Interim ibo cubitum incœnatus et multum latrante stomacho, quia nox est fere concubia.

GULIELMI MALINÆI FLANDRI,

CAROLI V ADMINISTRI CUBICULARII,

AD PAULUM JOVIUM

EPISTOLA DE BELLO TUNETANO,

SCRIPTA NOMINE

D. LUDOVICI DE AVILA, NOBILIS CUBICULARII.

Tunetanam Cæsaris victoriam quam historiarum temporis tui libris inseruisti, Cæsar ipse mihi nuper legendam dedit; eo enim consilio missam abs te intelligo ut obiter ab earum rerum peritis hic recognoscatur. Gaudeo mihi datam esse occasionem qua possim et voluntatis meæ erga te significationem facere et fidem rerum illo bello gestarum, præsentiore memoria mea et quorumdam qui interfuere vera narratione, juvare.

Inter legendum occurrere multa quorum observatione magis ac magis admiratio mihi videbatur augescere. In oratione mirifica vis quædam, splendor, sublimitas et copia, in dispositione solertia et ordinis rectitudo, in rerum cognitione tam operosa et sedula perquisitio ut vel

paucissima sint in quibus possint aut injuria aut error coargui. Verum cum ne his quidem nævis tam pulchra orationis facies merita sit unquam ut fœdaratur, volo ego pictoris officium facere, et quas partes, in tabula historiæ tuæ, falsa eorum a quibus edoctus es narratio vitiavit, eas ego fidei simplicitate, velut vivo ac genuino colore, restituam. Indignus enim iste tuus plusquam herculeus labor est qui testimonio veritatis, præcipuo historiæ stabilimento, privatus, veluti ab ea parte ruinosus labefactetur. Porro autem ea lege amanter et sincere locorum aliquot te admonuero ut tibi persuasum habeas ab aperta et nuda veritate, nec transversum unguem usquam deflectere idque omni prorsus affectu deposito. Caussas autem et consilia suscepti belli hic prudens omitto. Verisimile enim est in iis perquirendis Reverendum D. Jovium non caruisse sagacitate sua et copiosius edoctum fuisse quam ut mihi saltem oppugnanda sit ejusmodi rerum auctoritas. Venio itaque ad prima ipsius expeditionis principia, cujus universa series ab iis usque temporibus tam tenaciter inhæret memoriæ meæ ut non credam præsentiora mihi esse quæ dudum evenerunt, quemadmodum ipse ex hisce litteris facile judicabis.

Primo cum ex Barcinone Cæsar oram solveret teneretque cursum in Magonis portum, minoris insulæ Balearis, dicis tranquilla navigatione in Sardiniam pervenisse. At contra tantum aberat a maris tranquillitate ut obortis etiam tempestatibus ægre tandem ad insulam Sardiniæ proximam, cui Divo Petro nomen est, classis appulerit. Hoc ipso loco meministi edicti cujusdam quo milites prohiberentur ne vel scortum, vel puerum nisi ætate militari, secum adducerent. Non nego factum, sed si permittis mihi liberum hac in re judicium, existimarem istud vulgarius et humilius esse quam ut tantam historiæ et orationis majestatem deceret. Continuo subsequitur manifestus error in commemoratione classis Hispanæ. Ne autem putes in recensendis locis studio quidquam a me vel prætermitti vel malignius depravari, subjiciam posthac ipsa verba fideliter e libro tuo descripta. Sic autem habent :

« Nec multo post Cæsar, ipso Auria reliqui conficiendi cursus rationes

« explicante atque adhortante ut omnis moræ caussa præcideretur, quam-« quam Hispanica classis nondum appareret, in Africam trajecit. » Cum e Sardinia solveremus jam classem universam Cæsar coegerat, neque crediderim vel unicum defuisse lenunculum quin ad officium imperiumque eo die convenerit. Cæterum de numero navium quæ in Uticæ portum diei prima luce secundo vento incolumes appulerunt, vide num recte sentias, numerosa siquidem classis est septingentarum navium; huic numero detrahas quod judicabis rationi magis consentaneum esse. Cæsar ipse mihi dixit non plures quam quingentas naves fuisse. In commemoranda morte Sarnensis Reguli et quæ mox subsequitur Hispanorum fuga, rapto Francisci Sarmenti vexillo, in genere velim ut verborum acerbitati parceretur, ne videaris data opera fortissimas ac bellicosissimas duas nationes etiam in posterum committere velle et simultates atque odia concitare.

Dum Sarnensis occideretur, ego cum aliis multis ad stationes accurri. Vir erat et animi fortitudine et belli gloria clarus qualemque virtutis opinionem in vita sustinuit, eamdem quoque fortiter dimicans ipsa morte testatus est. Scribis quidem accuratissime singula. Verum quod ex proxima Hispanorum statione dicas non fuisse quemquam qui perturbatis et profligatis opem ferre voluerit, imo, quod atrocius est, Hispanos sociorum Italorum cladem nequaquam tristibus spectasse oculis, neque video cur addideris cum omnino secus se res habeat, neque affirmare ausim homini christiano tam belluinam immanitatem inesse, ut cæde commilitonis lætetur. Ut enim commune futurum erat nationum omnium quicquid in eo bello virtutis laudis et gloriæ compararetur, ita quoque absurdum esse quis neget si sociis per malignitatem detrahatur quod universis postea dedecus pariat et calamitatem, non secus ac si navem perfores in qua ipsa naviges. Equidem scio peculiare seditiosis militibus esse ut, vel invidia vel scelere concitati, malignos de commilitonibus sermones et privatim et publice sermones conferant. Iniquum tamen est si aut ab unius aut alterius crimine æstimes universos. Hæc tecum,

obsecro, mature perpendas neque committas ut, per calumnias eorum a quibus istiusmodi percepisti, veritas ipsa, cujus in omnibus semper tenacissimum præbuisti, oppressa deliteat. Augent acerbitatem quæ subdidisti repetito Hispanorum terrore, dum sociorum irrisionem, flagitiosam turpemque fugam, cædem ignominiosam, stationem fœde desertam, velut per contumeliam, exprobras. Turcas autem a quibus damnum illatum est, multis fœde cæsis et vulneratis, prius se recepisse quam auxilia accurrentium cohortium supervenirent. Admissum jure militari dedecus nemo negat, interim hoc scias velim Hispanos pulsos protinus se collegisse, ac priusquam a proximis auxilium ferretur, hostes rejectos et in fugam conversos in castra munitionesque, non levi accepto incommodo, se recepisse. Hisce oculis egomet vidi quantam Turcis perterritis cladem nostri intulerint. Testis mihi est et Cæsar ipse qui præterquam quod rei gestæ interfuit, nuper quoque præsentibus multis repetita narratione probavit. Concionem Vastii ad milites habitam eleganter et artificiose scripsisti, ex ea autem et accepto incommodo tantus incessit militibus dolor tantumque studium incommodi resarciendi, ut cum simul omnes arderent cupiditate pugnandi, acre illud ac memorabile prælium ad hostium stationes et Guletæ ipsius mœnia paucis post diebus ediderint. Ibi quidem singularem Avylæ signiferi virtutem extollis, præcipuus tamen ipsius prælii fructus hic erat quod inter pugnandum et arcis et loci et munitionum natura tam diligenter a nostris perspecta sit ut maturiorem et faciliorem postmodum expugnationem summa ejus diei fortitudo præbuerit. Ecce quam studeam in omnibus tibi gratum facere et officiosius obsequi, ubi non modo vitiata corrigam, sed prætermissa quoque diligentissime suggeram, ne quidquam omnino desiderari possit quod et singularem modestiam tuam et summam eloquentiam, qua historiam exornasti, commendet. Guleta capta, Muleassem Regem equitatu ad Cæsarem in castra venisse et leviora prælia quædam facta esse commemoras, quæ, priusquam arx expugnaretur, commissa sunt. Muleassem Cæsar, uti scribis, humaniter complexus est, sed quod serio præ-

liantibus nostris nonnunquam, ut ais, admisceretur, non credo a Cæsarianis cuipiam id esse compertum. Imaginarias quidem et ludicras pugnas, spectantibus nobis, in area ad Cæsaris tabernaculum aliquando exercuit. Quod autem ex Averrois disciplina per otium cum philosophis, dum apud nos esset in castris, de natura universi, de motu cœli et potestate siderum disputaret facile, dum ita prædicas, id mihi persuadeam. Prælium autem ad hostium tormenta currulia in olivetis abdita, in quo Montegius vulnus accepit, præterquam quod obiter et neglecte percurras, etiam narrasti non suo tempore; factum est enim ante expugnationem Guletæ. His autem de caussis, incœptum est : hostes, æneis tormentis aliquot ad oliveta dispositis, continenter in castra nostra ejaculabantur; ea re cognita, Cæsar, omnibus Italis veteranis et compluribus Germanorum Hispanorumque cohortibus aggeri et castri præsidio constitutis, reliquas copias omnes et equitatum educit. Summa erat equitum simul omnium ad mille ducentos, in his cetrati levis armaturæ sexcenti, reliqui cataphracti ex Cæsaris comitatu et aliorum Principum clientelis. Itaque cum ad oliveta leviorem pugnam nostri cum Barbaris aliquandiu conseruissent, quo tempore Montegius graviter vulneratus est, Cæsar, ulterius trans oliveta progressus, raras dispersasque Maurorum peditum copias et equitum circiter millia quatuor in planitie conspicit. Acriter in eo loco pugnatum est. Equites nostri leviores consuetudine sua barbaros prælio lacessebant; id autem pugnæ genus ejusmodi est ut magno impetu primo procurrant. Deinde cum premantur, consulto terga dent et hostium impetum cedendo refringant, rursus conversi infestis signis in hostem irruant. Cæsar, ubi suos a barbaris acrius premi ac cedere longius paulo vidisset, celeriter cum gravioris armaturæ militibus advolat, cujus adventu et acri impressione barbari, tormentis currulibus amissis, præcipites sese fugæ mandarunt. In eo concursu Cæsar ipse, ut ante agmen armatus constiterat, omnium primus *Hispaniam! Divum Jacobum!* proclamavit ac in barbaros irruit, tantamque non ducis modo sed et militis virtutem præstitit ut Andream Pon-

tium, equitem cetratum, ex Bætica gente virum nobilem, equo vulnerato dejectum et quinque vulneribus in facie acceptis (nam reliquas corporis partes arma contexerant) ab hostibus circumventum, subita ac inopina præsentia sua servarit. Hujusmodi velim per te, D. Jovi, historiæ tuæ monumentis mandari, non autem milites siti evectos, ut a cœnosis puteis repellerentur, crudeliter a Cæsare gladio percussos; neque enim id ita contigisse quisquam est qui vel viderit vel bona fide audeat dicere, quemadmodum postea in enarrando prælio docebo. Iisdem fere diebus accidit ut Barbarorum circiter triginta millia ad occupandam turrim in editiore tumulo sitam, magno studio et velocitate contenderent : ad ejus loci præsidium, propterea quod castris imminebat, Cæsar paulo ante milites plus minus triginta reliquerat. Numidarum agmen ex druidibus unus, nova quadam et inaudita superstitione, præibat, sparsis circumquaque inscriptis chartulis; veluti per oraculum admonitus, christiani nominis militibus dirum exitum vaticinabatur. Cæsar ipse protinus cum equitatu et electis cohortibus laborantibus suis opportune subvenit et Barbaros qui igni jam et fumo nostros in turri circumventos vehementer premebant, subito terrore perculsos in fugam conjecit. Vates ille inter primos occubuit, inanium Deorum oraculo scilicet in ipsius mystæ perniciem quæsito. Equidem admiror harum rerum nihil tibi relatum esse, non enim in historia meministi. Cum per continuos dies aliquot ad hunc modum leviter utrimque pugnatum esset, tandem Guleta vi expugnatur, cujus rei ordinem etsi rectissime sis prosequutus, adjeci tamen hic nonnulla quæ factum ipsum reddant illustrius. In expugnanda Guleta Cæsar rationem a Vastio institutam observans, pro castris copias produxit et aciem instructam habuit ut, si vellet Hariadenus prælio contendere, quæ tum erat opinio, ei potestas non deesset. At ille, quibusdam de caussis commutandam sibi belli rationem existimans (decreverat enim quo tempore arx oppugnaretur, celeriter cum Afrorum amplius millibus centum ad castra nostra contendere), propositum prius non tenuit. Ordo autem et oppugnationis ratio hæc erat. Hispani

ad mare proximi, a sinistro aggeris cornu in dexteram arcis partem; Itali contra in vallum quod ex trabibus et longuriis multo aggere et lino alexandrino vestitis, hostes paucis ante diebus ad stagnum exstruxerant, tormenta mittebant. Cæsar cum Auria et Vastio supra eum locum circiter passus centum quinquaginta proprius ad hostem progressus, quo loco tormenta muralia sex Guletæ concutiendæ disposita erant, spreta missilium quæ a Barbaris contorquerentur vi atque periculo, exploratis omnibusque rebus quantum ei ex eo loco facultas dari potuit, e speculatoribus quos paulo ante ad hostium munitiones præmiserat, quæ ibi perspexissent cognoscit : hi erant Jahenus et Herrera quorum nomina quoque hic expressa volui, quo clarius ipsa eluceat veritas. Simul his rebus omnibus administratis, Cæsar ad aggerem reversus, ex Germanorum cohortibus circiter duo hominum millia detraxit Italisque et Hispanis ad arcis expugnationem instructis præsidio esse jussit. Ipse ubi munitiones et ordines circumiisset cognovissetque qua ratione Vastius necessariis rebus providisset, milites liberali oratione cohortatus, ad reliquas pedestres et equestres copias quæ castris præsidio constitutæ erant, continuo reversus, ante primos ordines ubi maximum ejus diei periculum exspectabatur, armatus contra hostem consistit. Hariadenus vero quod summo studio militum et Guletam jam expugnatam cognosceret, spe sua dejectus, exercitum castris continuit.

His rebus gestis, Guleta capta et Turcica classe deleta, cum ad consilium deferretur an ad Tunetum castra admoverentur, et in utramque partem habita disputatione a plerisque, ut scribis, acriter resisteretur, Cæsar, quod in animo haberet bello quam posset brevissime finem imponere, sententiam suam secutus, constituit optimum esse cum exercitu ad urbem accedere; quod spatium temporis intercessit, militibus ad quietem datum est. Tu vero contrà sex omnino dies consumptos quibus dicis continenter tumultuariis cum Barbarorum multitudine a nostris vario eventu certatum esse præliis; quoniam autem is dies qui profectioni dictus est, Hariadeno victo et exercitu pulso fuit insignis,

putavi non ab re fore si rem omnem, ut gesta est, ordine tibi exposuero.

Erat omnino iter unum quo itinere a Guleta Tunetum exercitus duceretur medium, inter stagnum quod sinistrum, et oliveta quæ dextrum latus claudebant. Primam aciem Hispanorum et Italorum cohortes bipartito instructæ tenebant; ei Vastius cum Salernitano præerat. In secunda acie ipse erat Cæsar cum aulicorum nobilium turmis et Germanorum cohortibus. In eo loco Ludovicus, Lusitaniæ Regis frater, proxime Cæsarem adequitabat, non Muleasses ut ais, quem inter aciem mediam et impedimenta Cæsar, cum exiguo Libycæ gentis equitatu ad stagnum interjecerat. Tertium agmen quod ex legionibus recens in Hispania scriptis et ala cataphractorum equitum institutum erat, Albanus ducebat. Equites leviores Hispani et pauci Epirotæ, quibus Lazarus Coronæus præpositus erat, consuetudine militari, parvo spatio intermisso, agmen antecedebant. Cæsar, adhuc nondum magnam diei partem progressus, ad eum locum venit, quo in loco ipsum fuisse coactum refers ut potabundos milites ipse ense feriret. Verum, ut supra memoratum est, nunquam eo animo fuit ut in ejusmodi usum ensem suum converteret; brevem hastam sine cuspide manu tenebat, non tamen ea magis quam præsentia et auctoritate sua milites cohibebat ne ordinibus turbatis a signis discederent. Eo die accidit quod de Lazaro Coronæo commemoras, sed alieno tempore et loco. Cæsarem certe ipsa coegit necessitas ut homini tam intempestivæ pugnæ cupido ejusmodi terrorem injiceret. Plerumque enim fit ut unius aut alterius præceps ferocitas exercitum universum in discrimen adducat. Interim Hariadenus, productis copiis, in propinquo erat et adventum Cæsaris exspectabat. Qua re animadversa Cæsar, convocatis ad se tribunis et reliquorum ordinum ducibus, quid fieri vellet ostendit. Imprimis monet ut cum ita ferat loci quem ad pugnam barbari delegissent opportunitas, adæquatis inter se ordinibus legiones procedant; qua ratione factum est, ut secunda acies cum prima æquo in latum spatio in hunc modum conjungeretur : in sinistro cornu ad stagnum Itali pedites erant, manuariis tormentis instructi; his Cæsar

cum equitatu gravis armaturæ dextrum latus claudebat. Pari intervallo reliquæ acies et æenea tormenta perpetuo dextrorsum ordine conjungebantur. Itali pedites hastati quibus Salernitanus præerat, mox tormenta currulia, deinde Germanorum phalanx, continuo Hispani pedites hastis armati, extremæ et proximæ ad oliveta in dextero cornu sclopetariæ cohortes Hispanæ, e quibus velut ad stagnum collocatis expeditas manus, detractas, et in alarum speciem Italico agmini circumjectas commemorasti. At neque in instruendis aciebus aliud fuit institutum, neque ulla manus Hispanorum velitum in diversam partem traducta est. Interea hostes, eo quo in tabula quam ad te mitto, monstratum est, ordine, cum omnibus copiis ad Cæsarem contenderunt, equites circiter quindecim, pedites amplius hominum millia centum expleverant. Brevi spatio interjecto celeriter ex omnibus partibus, signo dato, a fronte, latere ac tergo uno tempore prælium committere cœperunt. Totius autem pugnæ initium factum est ad oliveta. Sed quod nostrorum impetum diu sustinere non possent, paucis equitibus in pugna amissis, tandem universi terga dederunt. Ad cisternas et hortos dum rursus instare et prælium redintegrare conantur, circiter sexcentis peditibus interfectis, reliqui se omnes in fugam conjiciunt. Ibi e tormentis campestribus decem quæ ante aciem collocarant, capta sunt septem. Cæterum, id quoque nobis admirationi fuit, Barbaris etiamnum tot bombardas superfuisse cum in expugnatione Guletæ amplius quadringentis Cæsariani potiti sint. Quin et hoc admiror Reverendam Dominationem Tuam tam ingentem tormentorum vim Barbaris ademptam præteriisse silentio, qua quidem in re graviter admonitores tuos incuso, multo etiam gravius quod rem totius belli maxime memorabilem gravati sint tibi exponere, nonaginta scilicet naves piraticas ad stagnum a nostris captas esse, e quibus erant octoginta rostratæ. Hoc prælio facto Numidarum equitum alæ ex terrore et fuga ad proximum collem, qui in conspectu exercitus nostri erat, se recepere. Id cum advertissent plerique e tribunis et primorum ordinum centurionibus, quibus ob scientiam et usum rei militaris æquum erat



ut quam plurimum tribueretur, ad Cæsarem accurrunt, docent occasionem esse illius quoque equitatus pellendi, eam non patiantur elabi. Cæsar, etsi illius diei consilium non ignoraret in loco quem petiisset capiundo constare, tantaque hostium multitudine fusa velut explorata jam victoria potius debere se exercitum arenosi itineris æstus ac sitis incommodis conflictatum cibo et commeatu paulisper reficere quam in re tam exigui momenti fortunam belli denuo experiri, tamen et autoritate et precibus eorum qui hortarentur adductus, Vastio imperat ut ad id negotium conficiendum sine mora peditum copias instruat. Qua re animadversa, quidam e principibus qui circa Cæsarem erant summa dignitate et gratia, ipsum repente a superiore consilio depulit, et quid fieri magis oporteret ostendit, non esse novo labore fatigandos milites tanta ejus diei molestia fessos, frueretur beneficio fortunæ postquam locum castris constituendis idoneum nactus, suis salvis et incolumibus, pene sine vulnere rem tantam obtinuisset. Quibus dictis utpote priori sententiæ suæ consentaneis permotus Cæsar, quod omnem rei bene administrandæ fiduciam in recta ratione et ordine ducendi exercitus perpetuo collocasset, cognosceretque Barbaros Punica calliditate quamlibet negotii gerendi occasionem et adversariorum errore et neglecta disciplina militari captare, ad Vastium cum his mandatis propere me jubet accedere. Ipse interim quam potest celerrime ad Germanos advolat, et aciem longius procedere vetat, tanto autem ad celeritatem studio usus est, ut et seipsum et equum in arenam præcipitem dederit. Vastius, accepto per me a Cæsare nuntio, iis ipsis, quæ supra memoratæ sunt, causis adductus, pronuntiat ut milites a signis ad quietem discedant. Inter cætera ejus diei incommoda, tam intoleranda sitis afflixit exercitum, ut non pedites solum quibus ad eam sublevandam minor erat commoditas, sed et equites, et potentissimi quique pene exanimes in terram conciderint. Inter quos fuere Vastius ipse, Regulus Asturicanus, Curunnius, aliique nobiles permulti. Castris circa hortos et cisternas locatis, accidit ut, præ nimia potandi aviditate, nonnulli in puteis interierint, aliique postea ex

aquarum vitio graves morbos sibi accerserint : nam quæ de Cæsare hoc loco memorasti, jam tertio admoneo somnia esse eorum qui tibi narraverint. Nescio an Barbarossæ consilium eo tempore cognovisti, qui duplici ratione credebat, hortos et puteos, facile sibi factu futurum ut christianorum exercitum ad internecionem deleret, si aquam defenderet, perituros sibi, sin liberum accessum præberet, in palantes, ac sine certo ordine ad aquam discurrentes milites impetu facto, extremam nobis calamitatem inferret. At secus visum est Deo, cujus immensa bonitate victoriam Cæsar ejus diei cum primis illustrem nactus est. Postero die, Cæsar quod non longius tribus passuum millibus a Tuneto abesset, superius institutum et ordinem servans cum omnibus copiis et equitatu maturat propius ad urbem accedere. Cives et qui summo magistratui præerant magnopere his rebus perterriti (jam enim exercitus ad quingentos passus oppidi mœnibus appropinquabat), legatos e suis quinque ad Cæsarem de deditione miserunt, quos cum apud se in exercitu Cæsar conspexisset, confestim ad Muleassem Regem, qui antea quadringentorum aureorum summa ab oppidanis, qua civitatem redimerent, persolvenda locutus fuerat, misit ut clientes et subditi cum Rege de pacis conditionibus agerent. Muleasses ad suos profectus sermonem de compositione instituit quem postea Cæsar, ubi intelligeret non alio pertinere quam ut, temporis mora interposita, per adversam oppidi partem, exportatis interim quibus possent opibus et supellectile, fugerent, sibique cum exercitu æstuantissimi solis calore siti confecto sine commeatu aut ulla rerum necessariarum copia, dum responsum adferretur in ferventissimis arenis expectandum esse, quamquam statuisset summam quam cives promitterent in militare donativum convertere, tamen quod, observatis portis, stationes armatas in muris conspiceret, cogitarentque cives de oppidi defensione magis quam de deditione, libera præda militibus concessa, Tunetum diripiendum dedit. Noluit enim justo anteacti laboris præmio defraudari, quorum incredibili virtute et patientia durissimum bellum confecerat. Dum eo loco res essent Christiani nominis servi quos Haria-

denus in arce urbe media vinctos tenebat, memorabile facinus ausi, exutis compedibus et custodiis interfectis, arcem occupant. Cæsar, ea re per fumos et ignes cognita, Jahenum et Bocanigrum propere cum suis utrumque cohortibus intra oppidum mittit, qui pugnantibus cum Hariadeno et Turcica manu servis et ad libertatem summa virtute nitentibus, opportuni auxilium adferant. Cæterum ne ex aviditate prædæ et militum effreni licentia, ordinibus perturbatis, grave aliquod incommodum nasceretur, præsertim quod oppidum et opulentum sciret, multisque locis oppidanos ac Turcas qui nondum aufugissent, resistere et pugnam cum nostris conserere, operam dabat ut ordo militaris ac ratio, quam maxime fieri posset, in omnibus observaretur. Atqui hoc ipso tempore contigit quod de milite Puteolano suo loco scripsisti, is enim, desertis signis, per vim in ædes muro proximas irruens, reliquos commilitones exemplo suo, priusquam in urbem irrumperent, ad rapinam et prædam intempestivam pertraxit. A qua tamen Cæsar, ut ea quæ supra ostendi pericula vitarentur, tum edicto, tum diligenti opera sua, quibus posset modis, milites conabatur avertere. Puteolanus ille, dum pertinaciusCæsari ipsi resistit, insolentiæ et sceleris sui meritas pœnas luit. Huic rei testis sum ego, Cæsarem tam graviter illi facto indoluisse, ut animi lætitia quam ex victoria concepisset magna ex parte idcirco minueretur. Tuneto capto Christiani nominis servi effracto carcere, ut demonstratum est, liberantur. Horum numerus erat circiter duodecim millium. Nam præter eos qui in publicum ergastulum immanis ille tyrannus detruserat, privatis quoque civibus quam plurimi serviebant. Ad hunc igitur modum Tunetani militibus nostris præda fuere, qui vel ob id quod de libertatis suæ conditionibus punica fide cum Cæsare agerent, vel quod Hariadenum crederent ad extremum usque salutis præsidium, communem cum civitate belli aleam tentaturum, sibi calamitatis suæ authores ipsi fuere. Idque tanto merito suo, ut prorsus indigni videantur tam lamentabili commiseratione qua lectorem historiæ tuæ commovisti. Ea certe usque adeo ornata est et efficax, ut parum abfuerit quin me ipsum quoque

populi illius misericordia flexerit, nisi perspexissem quanta Cæsaris æquitate in luctuosum civitatis suæ fatum impulsi sint. Quæ de Hariadeni fuga et Smyrnæi morte commemoras, accuratius a te scripta sunt, quam ut egeant vel industria vel fide mea. Fama tamen est Smyrnæum diverso ab Hariadeno itinere cum quingentis Turcis in fuga postea periisse, neque potando, ut ais, disruptis præcordiis animam efflasse, sed contra aquæ et potus penuria in Libycis arenis exaruisse. Hæc tamen indicio tuo permitto, ut qui hanc rem diligentius multo edoctus sis, quam ut ego assequi possim. Habes itaque, Reverende Domine Jovi, quæ proprie ad expeditionem Tunetanam pertinent. Recensui autem fide et ordine quam potui optimo, ne voluntati tuæ, cum ita petiveris, non viderer sedulo in omnibus obsequi. Possem et alia pleraque addere, quale hoc est, dum ipso prælii die Muleasses Cæsarem allocutus, neminem unquam christianorum principum eo usque cum exercitu pervenisse jactaret. Cæsarem contra respondisse : Si Deo visum esset ulterius quoque esse progressurum. Adderem, inquam, id genus nonnulla, nisi viderer ex epistola historiam facere, et laborem tuum per novas accessiones augere, unde etiam librorum tuorum editioni molestissima nobis omnibus mora injiceretur, nihil enim est in terris quod majore totius orbis miraculo exspectetur. Dominus Franciscus a Toleto summæ autoritatis et prudentiæ vir, nuper mihi copiam fecit partis historiæ tuæ quam Florentinus calcographus hoc anno vulgavit. Ego cum pro rei dignitate nulli admirationi facerem satis, gratulatus sum ipsi sæculo præsentem felicitatem, quod ipsa jam natura, velut imbecillitatis suæ oblita, supra omnem humani ingenii captum istiusmodi edat, quos sola complectatur æternitas.

FINIS.

I

TABLE DES LETTRES

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.

LETTRES DATÉES.

		Pages.
IV.	5 avril 1550	7
V.	17 juillet 1550	10
XIV.	30 septembre 1550	37
II.	25 novembre 1550	2
VI.	13 janvier 1551	14
IX.	20 janvier 1551	22
XXXIV.	28 janvier 1551	93
XXVII.	10 mars 1551	71
XXIII.	31 mars 1551	63
XV.	5 mai 1551	43
VIII.	9 juin 1551	19
XVIII.	13 juin 1551	51
XXV.	14 juillet 1551	69
X.	21 juillet 1551	25
XXII.	1er septembre 1551	60

Pages.

XVI. 22 novembre 1551 46
VII. 9 décembre 1551 17
XIX. 13 décembre 1551 52
XIII. 31 janvier 1552. 34
III. 7 février 1552. 4
XXXII. 17 février 1552. 87
XXX. 30 mars 1552 81
XXVI. 13 novembre 1552. 70
XXVIII. 25 novembre 1552 76
XXXIII. 24 décembre 1552. 89
XXIX. 2 janvier 1553 79
XXIV. 18 juin 1555. 64

LETTRES NON DATÉES.

I 1
XI. 27
XII. (Ce doit être le 11 novembre 1552). 28
XVII. 48
XX. 55
XXI. 57
XXXI. (Ce doit être le 24 décembre 1552). 85
Ad Paulum Jovium epistola de bello Tunetano (1535) 95

FIN DE LA TABLE CHRONOLOGIQUE.



II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS.

A

ABYLA, ABYLATES, AVILATES (LUDOVICUS). 4, 8, 12, 21, 32, 41, 52, 57, 58, 95.

Don Louis de Zuniga et d'Avila, grand commandeur d'Alcantara. Nuisait à Malinæus, en flattant l'Empereur. 116.

ACUNHAE FERDINANDUS, SAXONIS CUSTOS, 15.

Don Ferdinand d'Acunha était un des capitaines d'infanterie espagnole, avec Bertrand de Godoy, nom devenu célèbre de nos jours, Louis Quixada, et beaucoup d'autres, dans la campagne de 1546. Voy. Mamerranus, *Catalog. omn. general.. tribun.*, etc. Colon., 1550, p. 45.

ALBANUS, 9.

Ferdinand de Tolède, marquis de Coria, comte de Salvatierra, duc d'Albe, conseiller d'État, général des armées impériales, grand majordome, chevalier de la Toison d'or. Voir son portrait dans l'Introduction à la *Correspondance de Marguerite de Parme avec Philippe II*.

ALBERTUS, 70, 77.

Albert, marquis de Brandebourg.

ANTONIUS A TOLETO, 9.

Don Antoine de Tolède, fils du comte d'Albe de Lista, neveu du duc d'Albe.

ARBAIX, 54.

Jacques, seigneur de Herbaix, commandeur de l'ordre de Saint-Jacques, chambellan de l'Empereur, autrement gentilhomme de sa chambre.

Herbaix était une pairie du Hainaut, tenue en 1473 par Jacques, seigneur de la Hamaide. Saint-Genois. *Monum. anciens*, I, 21, 32.

On trouve une dame Marie-Thérèse d'Herbaix, fille de Pierre, écuyer, seigneur de Thun, Saint-Martin-lez-Cambrai, Pepinghe, mariée en 1699 à Max.-Fr.-Dom. de Calonne, écuyer, seigneur de Beaufait, Hannevaing, Petit-Buillemont, décédé le 9 janvier 1716. *Ibid.*, 1016.

ASTURICANUS REGULUS, 106.

ATREBATENSIS, 5, 39, 57, 58.

Antoine Perrenot, évêque d'Arras, président du conseil de l'Empereur, connu depuis sous le nom célèbre de cardinal de Granvelle. Il fut chargé avec son père de revoir les Mémoires écrits par Charles-Quint, 13.

M. de Gerlache, dans l'Introduction à son *Histoire du royaume des Pays-Bas* (2e édit., I, 72, 73, 74), peint le caractère de Granvelle avec une rare impartialité et une fermeté de pinceau, un coloris vraiment remarquables. Il fait ressortir ses grandes qualités, ses talents extraordinaires; mais il ne dissimule ni ses défauts. ni ses faiblesses, si passionnément exagérés par le ressentiment, la prévention et la haine. Toutefois quelques-unes de ses faiblesses étaient avouées même à Rome. où Pasquin l'appelait *le cardinal à la braguette :*

Il cardinal con la bragueta,
Dom Juan con la raqueta
Hanno perso la Goleta.

Granvelle était alors vice-roi de Naples. (Brantôme, *Les hommes illustres et capitaines étrangers,* Vie de don Juau d'Autriche, OEuv. I, 338.)

AURIA (ANDREAS), 48, 49, 60. 98, 103.

André Doria, d'abord au service de France, passa à celui de l'Empereur, en 1528, gagné par le marquis du Guast ou del Guasto, l'un de ses prisonniers de guerre.

Charles-Quint le fit prince de Melfi et lui témoigna toujours la plus grande faveur. Nous avons tiré des archives de l'ordre de la Toison d'or le fait suivant, qui est très-remarquable.

Au chapitre d'Utrecht, en 1545 (1546), où le marquis del Guasto fut en butte à des imputations bien sévères, puisqu'on l'accusa de poltronnerie, de cruauté et de mauvaise foi, les chevaliers ayant reconnu, d'une voix unanime, qu'André Doria, contre lequel s'étaient manifestées d'abord quelques répugnances, abstraction faite des excès qu'il pouvait avoir commis dans sa jeunesse lorsqu'il courait la mer en corsaire, était un ***chevalier très-vertueux et très-fidèle serviteur*** de l'Empereur, ce prince dit, après avoir rappelé les services signalés qu'il en avait reçus dans l'expédition de Tunis, qu'il l'aimait comme son propre père, et finit les éloges qu'il lui donna par ces mots : ***Inveni hominem secundum cor meum. Histoire de la Toison d'or***, 417.

Brantôme professait pour Doria une grande admiration. Doria était aussi un homme selon son cœur.

AURIA (ANTONIUS), 49.

Antoine Doria, marquis de San Stefano, seigneur de Guinosa, chevalier de la Toison d'or. Maurice, *Le blason des chevaliers de la Toison d'or*, 256.

AVYLA, SIGNIFER, 100.

B

BARSDORPIUS (CORNELIUS), 3, 5, 15, 17, 22, 23, 28, 35, 47, 53, 65, 72, 73, 77, 84 91, 92, 93.

Corneille de Baersdorp ou Baesdorp était de Bruges. En 1562 il figura parmi les échevins, avec la qualification de chevalier. M. C. Broeckx le fait descendre d'une branche de l'ancienne maison de Borssele. Ce savant médecin a consigné cette origine dans une curieuse dissertation sur les *médecins nobles,* destinée à une société qui s'intitule *Académie d'archéologie de Belgique*. Travail curieux, mais dont nous ne devinons pas la portée. La profession de médecin est bonne, la noblesse n'est pas mauvaise; toutefois ces choses peuvent se passer l'une de l'autre; et, sans blâmer M. C. Broeckx, que nous estimons au contraire beaucoup, et qui n'a fait peut-être qu'un acte de complaisance, nous aimerions tout autant voir énumérer les médecins *archéologues,* par exemple, que les médecins *gentilshommes,* et surtout que ceux qui font semblant de l'être.

C. de Baersdorp mourut dans sa ville natale, le 24 novembre 1565. Cf. Marchantius. *Flandria,* 132; Foppens, *Bibl. Belg.*, I, 193; Sanderus, *De Brugensibus,* 24 (on y a imprimé *Baescorpius,* ainsi que dans *Flandr. ill.*, II, 138); *Flandr. ill.*, 11, 31, 52; De Rg., *Particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour,* 40, dans les *Mém. de l'Académie*, nouvelle série, t. VIII.

BAILLEUL (DE), 13.

Philibert de Bailleul, *nobilis mensæ Cæsareæ,* c'est-à-dire gentilhomme ayant bouche à cour.

BARBAROSSA, 107. Voy. *Hariadenus.*

BETULEIUS, 68.

Sixtus Birck, né à Memmingen, en Souabe, le 2 février 1500, fut principal du collége d'Augsbourg. Il a fait, entre autres, des notes sur Lactance. Il mourut en 1554.

BOCCANIGER, 108.

BOHEMIÆ REGINA, 49, 69.

BOHEMUS REX, 35.

Ferdinand, frère de Charles-Quint.

BRUNSVICENSIS REGULUS, 36.

Henri V, dit *le Jeune,* duc de Brunswick-Wolfenbuttel.

BUCHIA (HIERONYMUS), 35, 52.

Dalmate, faisant le métier d'espion.

C

CABALLUS, 14, 23, 58, 74.

Empirique qui avait su gagner la confiance de Charles-Quint, au grand chagrin de Corneille de Baersdorp, et que Malinæus appelle *un grand âne,* Ô MAGNUM ONAGRUM !

De Rg., *Particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour*, 41.

CAPATA, 78. Voy. *Zappata*.

CARLOVITIUS, 23.

CARRION (JOHANNES), 32, 90.

Jean Carion, professeur de mathématiques à Francfort-sur-l'Oder, où il eut pour disciple Mélanchthon, naquit à Bütickheim, en 1499. Il a terminé sa *Chronique* par des prophéties sur Charles-Quint, qui toutes ont été fausses.

CHEVALIER DÉLIBÉRÉ (LE), 15, 94.

Poëme d'Olivier de la Marche, et non de George Chastelain, comme il est arrivé de le dire à M. Buchon; car les plus habiles peuvent errer, surtout en bibliographie et en histoire littéraire. J'en ai indiqué plusieurs éditions dans les *Particularités inédites sur Charles-Quint et sa cour*, pp. 38, 39.

CORONÆUS (LAZARUS), 104.

Commandant de la cavalerie albanaise, dans l'expédition de Tunis.

CORONELLUS (LUDOVICUS), 65.

Médecin espagnol.

CURUNNIUS, 106.

D

DRAGUDES, DRAGUTA, 19, 23, 44.

Amiral ottoman, élève de Barberousse Ier, roi d'Alger. Brantôme n'a pas manqué de le placer parmi ses *grands capitaines étrangers* avec Barberousse.

E

ERASSUS, 54.

François Erasso, secrétaire pour les affaires d'Espagne et de guerre.

F

FLORENTINUS CALCOGRAPHUS, 109.

L'imprimerie Aldine, si bien illustrée par M. A. A. Renouard.

FRANCISCUS TOLETANUS, A TOLETO, 25, 44, 52, 109.

Don François de Tolède, frère du comte d'Oropeza; ambassadeur au concile de Trente.

FUGGERI, 26.

Les Fugger, famille qui a rempli Augsbourg des marques de sa puissance. Voy. *Nouveaux souvenirs d'Allemagne*, II, 250, 251, 252, 255, etc.

G

GEORGIANA CÆDES, 4.

George Mornizius, assassiné à Bude, en Hongrie.

GRANVELLANUS, 13.

Nicolas Perennot, seigneur de Granvelle, premier conseiller d'État et chancelier de l'Empereur.

GUAJACI PORTUS, 74, 75, plus haut, p. 63, *Guaiari*.

H

HARIADENUS, 103, 104, 107, 108, 109.

Khaïr-Eddyn, en français : *Le bien de*

la religion, surnom donné à Barberousse II, roi d'Alger, par le sultan Sélim Ier.

HERRERA, 103.

HUBERMONTÆUS, HUBERMONTIUS, 35, 87.

Hubermont était une ancienne pairie de Namur. Saint-Genois, *Monum. anciens,* I, 272, 560, 589, 595, 798, 921, 992.

J

JAHENUS, 103, 108.

JOVIUS, 2, 58, 95, 98, 102.

Paolo Jovio, évêque de Nocera, né à Como, le 19 avril 1483, mort le 11 décembre 1552. Il est connu par la vénalité de sa plume.

Dans le *Schardius redivivus,* Giessæ. 1763, in-fol., t. II, p. 1382, on lit : *Ex Pauli Jovii* (d. 1552) *Historiarum sui temporis* (1494-1546) *libro* XXXIII, *Fragmentum de expeditione Tunetana a Carolo V imperatore anno* 1535 *suscepta quibusque artibus Hariadenus Barbarossa regno Tunetano potitus sit.*

L

LACERDA (FERD.), 59.

Don Ferdinand de la Cerda, commandeur de l'ordre d'Alcantara, chambellan de l'Empereur.

LACERDA (LUDOVICUS), 59.

LACHAU (D. A.), 19, 93.

Jean de Poupet, seigneur de Lachaulx, commandeur de l'ordre d'Alcantara, chevalier de l'Annonciade, chambellan de l'Empereur. Il épousa Anne de Montmartin, et en eut une fille, mariée à Jean de Bauffremont, seigneur de Scey. Comme elle mourut sans enfants, les biens de sa famille passèrent à Guillaume de Poupet, abbé de Baume, qui en disposa en faveur de la maison de la Baume-Saint-Amour. Les armes de Poupet étaient d'or au chevron d'azur, accompagné de trois perroquets de sinople, becqués, bouclés et membrés de gueules. Dunod, *Mémoires,* etc., 157-159. Jean de Poupet est mal appelé *Jean de Papeto,* dans le Suppl. aux *Troph. de Brab.*, I, 109.

La famille de Poupet devait son élévation à Jean Fruin, natif de Poligni, haut doyen du chapitre métropolitain de Besançon, élu archevêque de cette ville, conseiller de Philippe le Bon, et l'un de ses ambassadeurs au concile de Bâle. Jean Poupet, son beau-frère, avait deux fils, qui furent les héritiers du prélat.

LAGASCA, PILLANTINUS ANTISTES, 49.

LEGULEIUS, 5.

LUDOVICUS, REGIS LUSITANIÆ FRATER, 104.

Deuxième fils d'Emmanuel le Fortuné et de Marie de Castille, que ce prince avait épousée en secondes noces. Emmanuel épousa en troisièmes Éléonore, sœur de Charles-Quint, laquelle se remaria depuis à François Ier, roi de France.

LUSITANUS REX, 4.

Jean III, né le 6 juin 1502, décédé le 7 juin 1557, beau-frère de Charles-Quint,

ayant épousé Catherine d'Autriche, dont il ne laissa après lui aucun enfant, quoiqu'il en eût eu six fils et trois filles. Ce fut lui qui introduisit en Portugal l'inquisition et les jésuites. Les historiens vantent l'amour qu'il portait à son peuple.

M

MANRICUS (JOHANNES), OECONOMUS, 61, 65.

Don Juan Manrique de Lara, commandeur de Calatrava, maître d'hôtel de l'empereur. Don Antoine Manrique de Lara, mort en 1571, fut cinquième comte de Paredes. J. G. Imhoft, *Rech. hist. et gén. des grands d'Espagne*. Amst., 1707, in-12, p. 217.

MANRICÆ (JOANNIS) SOROR, 65.

Il est parlé de cette dame dans l'ouvrage que Gilbert Fuchs, dit *Limbourg*, publia sur les eaux de Spa, en 1559. J. B. L. (Leclerc), *Abrégé de l'histoire de Spa,* Liége, 1818, p. 100; De Rg., *Particularités inéd. sur Charles-Quint et sa cour,* 47.

MANSFELDIUS, dans le texte *Manstelius,* 39.

MAURITIUS, 23, 26.

Maurice, duc et électeur de Saxe.

MECHELBURGENSIS, 39.

MONTEGIUS, 101.

Montijo? noble maison d'Espagne.

MULEASSES, 100, 107, 109.

Muley-Hassan, roi de Tunis, de la dynastie des Hafsides.

N

NASEISSUS, 84.

Premier médecin de l'Empereur, mort à Naples. Les Napolitains offrirent quatre mille écus si on voulait le remplacer par un de leurs concitoyens. De Rg., *Particul. inéd. sur Charles-Quint,* 43.

NICOLAUS, CÆSARIS TONSOR, 11, 94.

NICOLAUS NICOLAI, ELEEMOSINARIUS, 9.

NORCARMIUS, 41, 55, 77, 79, 85.

Philippe de Sainte-Aldegonde, seigneur de Noircarmes, chambellan de l'Empereur.

O

OPORINUS, TYPOGRAPHUS BASILIENSIS, 68.

Jean Herbert, l'un des imprimeurs qui ont le plus contribué à l'avancement des lettres, naquit à Bâle, le 25 janvier 1507.

P

PONTIUS (ANDREAS), 101, 102.

PRAT, PRAET, *passim.*

Louis de Flandre, seigneur de Praet, Elverdinghen, Vlammertinghen, Spiers, etc., descendait des maisons de Flandre et de Bourgogne, mais non pas dans la ligne directe et légitime. Il était fils de Louis de Flandre et d'Isabelle de Bourgogne, héritière de Jean, bâtard de Bourgogne. Conseiller, premier chambellan de l'Empereur, gouverneur de sa province de Flandre, il

fut chef des finances aux Pays-Bas et créé chevalier de la Toison d'or, au vingtième chapitre, tenu dans la ville de Tournai, en 1531. L'Espinoy dit erronément qu'il reçut le collier des mains de Philippe le Beau, au chapitre de Middelbourg, en 1505. Maurice, 206; notre *Hist. de la Toison d'or,* pp. 379, 552.

R

RHENIA (HIPPOLYTA), 80, 81.

RHENIUS (JOANNES), 80.

RYS, 5.

Probablement Joachim de Rie, sommelier de corps, ou plutôt chambellan de l'Empereur, chevalier de la Toison d'or. Ce seigneur était fils de Simon, seigneur de Rye, de Balançon et d'Issey, et de Jeanne de la Baume, fille du comte de Montrevel. Il passait pour un des meilleurs joûteurs de son temps. Maurice, *Le blason des cher. de la Toison d'or,* p. 225.

S

SALERNITANUS. 104, 105. Voy. *Vastius.*

SARMENTUS (FRANCISCUS), 99.

SARNENSIS REGULUS, 79.

François de Sarmento, de la famille du marquis de Posa.

SELDIUS (SIGISMUNDUS), ARCHIGRAMMATEUS, 46.

George-Sigismond de Seld, conseiller intime de l'Empereur. docteur en l'un et l'autre droit.

SICULUS PROREX, 49.

SIPONTINUS COMES, 72.

Le comte de Siponto. Il fut la dupe d'un charlatan espagnol, qui mêlait à ses pratiques les cérémonies les plus augustes du catholicisme.

SMYRNÆUS, 100.

STEELSIUS (JOANNES), TYPOGR. ANTWERPIENSIS, 51, 69, 87, 88.

STEPHANUS (ROBERTUS), TYPOGR., 70.

Robert Estienne, né à Paris, en 1503, donna une belle édition latine de la Bible, en 1532.

T

TITELMANNI COMMENTARII IN PSALMOS DAVIDICOS, 87.

François Titelmann, de Hasselt. Ses commentaires furent imprimés à Paris en 1545, et à Anvers, en 1573. *Bibl. Belg.*, I, 314.

TOLETANUS, A TOLETO. Voy. *Antonius* et *Franciscus.*

V

VANDERBECA, VANDERBECIUS, 12, 26, 86.

VARGAS, 5, 12, 86.

Jacques de Vargas, secrétaire de la couronne d'Aragon et des royaumes qui en dépendaient, comme de Naples et de Sicile.

VASTIUS, 102, 103, 104, 106.

Don Alonso d'Avalos, marquis del Guasto, chevalier de la Toison d'or, né en 1502, d'Inigo d'Avalos, marquis del Guasto, et de Laure de San Severino, fille de Robert, prince de Salerne, et de Marie d'Aragon. Il eut le commandement en chef de l'expédition d'Afrique, en 1535. Brantôme l'a placé dans la galerie des grands capitaines étrangers. Il ne paraît pas qu'il fût aimé en Belgique. *Hist. de l'ordre de la Toison d'or,* p. 412; Maurice, 210.

VAUX, VAULX, 54, 59.

Le texte porte *D. A. Vaulx,* ou plutôt *D. a Vaulx,* le seigneur de Vaulx. C'était, sans doute, un Longueval.

VESALIUS, 15.

Né à Bruxelles, vers 1513. Un des plus grands anatomistes qui aient existé, et dont M. Ad. Burggraeve a fait ressortir le mérite avec talent dans les *Études* qu'il a publiées en 1841. Cette excellente monographie ne contient pas un petit fait rapporté par Haræus, *Ann. Brab.*, I, 704; je veux dire qu'aussitôt que Philippe II apprit que le roi de France Henri II avait été blessé dans un tournoi, il envoya Vésale à Paris pour travailler à sa guérison.

VILLACHUM, VILLACH, 186.

Ville de Carinthie où, en 1552, se retira Charles-Quint, après avoir échappé avec peine aux mains de l'électeur de Saxe Maurice, qui venait de se déclarer son ennemi.

Z

ZAPPATA, 4.

Jean de Zappata, en 1547 et 1548, était lieutenant de Raimond de Taxis, général des postes impériales.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS.

XXIV

2 AOUT 1566.

LE ROI A LA DUCHESSE.

ENVOI DE REMISES ET D'ORDONNANCES DE PAYEMENT.

MADAME MA BONNE SOEUR,

Suivant ce que par mes aultres lettres vous ay escript, comme j'estois après pour vous envöier, par le premier, provision de 300 mille escus, jà avant que mesdittes lettres fussent parties, ay receu nouvelle de La Feria Medina, du besoingné en cest endroict; et ainsy je vous envoye avec ceste néantmoings, desdicts 300 mille ducats, la provision de 100 mille ducats en deux cédules, que vous treuverez icy joinctes avecq un pacquet d'advis; desquels touttesfois je vous requiers de non user, sy ce

n'est en grande nécessité, jusques à tant que, avec le premier, je vous envoye les aultres 200 mille ducats, et que je vous advertisse comment vous vous enserviez des ungs et des aultres; mais, audict cas de nécessité, suis content que vous vous serviez desdicts 100 mille ducats. Entretems estant, etc.

Du bois de Segovia, le 2e d'aoust.

XXV

8 AOUT 1566.

LA DUCHESSE AU ROI.

REQUÊTE DES NOBLES,
PLUS HARDIE QUE LA PREMIÈRE. — LA GOUVERNANTE A CONVOQUÉ LES CHEVALIERS DE LA TOISON D'OR POUR LES CONSULTER SUR LES DEMANDES QUI LUI ONT ÉTÉ ADRESSÉES. — ELLE PRESSE DE NOUVEAU LE ROI DE PRENDRE UNE RÉSOLUTION, PRINCIPALEMENT A L'ÉGARD DE LA CONVOCATION DES ÉTATS, ET DE HATER SA VENUE AU PAYS.

———

MONSEIGNEUR,

Par mes lettres qui sont mises en aultre pacquet ci-joinct, je représente à V. M. avec douleur [1] grande, les particularités de l'estat lamentable de ce païs qui évidemment se perd de plus en plus, de manière qu'il n'y a plus ny ordre ny remède de ce costel, que enfin le peuple, tant esmeu et concité en tous lieux et quartiers, ne se pourra réprimer par force;

[1] A et B. *Douceur*.

sur quoy j'ay supplié, comme je supplie encoires très humblement V. M., me vouloir assister et déclarer sa [1] finale résolution, non pas sur les premiers remèdes qui ne vaillent ny prouffitent plus riens, mais sur l'asseurance que ces confédérez demandent tant pour eulx que le peuple, qu'ils ont en leur protection, ensemble sur la convocation des Estats généraulx; à quoy tous m'asseurent, non obstans tous les inconvéniens que j'ay représenté à V. M., qu'il est forcément besoing d'y venir, qui ne veult tout perdre; combien encoires que l'on ne sçait [2] sy ce sera remède; ainsi vont les choses d'heure en heure et degré en degré, de mal en pis : remectant à ce que par mesdittes lettres et aultres mes précédentes en ay escript à V. M.

Et ces lettres et pacquet que je fais présentement appart est pour informer V. M. d'une requeste que les députez des confédérez (et ce faict mention en mes aultres lettres cy-joinctes), au nom de leur généralité, comme ils parlent, m'ont présenté le pénultième du mois passé, avec la déclaration qu'ils m'ont depuis donné le 2e de ce mois, par où V. M. verra combien lesdittes requestes et déclarations sont de plus maulvais goust et plus dure digestion que la première requeste. Et affin que V. M. sçache les particularitez qui se sont passez en cecy, je luy envoye le double de ce qui s'est passé entre ceulx que j'avois commis à communiquer avec ceulx desdicts députez; laquelle requeste et déclaration j'ay par diverses fois mis en délibération des consaulx d'Estat et privé de V. M., et ont esté trouvées de grande considération, que je lui envoye aussy cy-joinctes; pour quoy sembleroit que l'on ne debvroit rien accorder à la forme et manière que demandent lesdicts confédérez; touttesfois les nécessitez et extresmitez sont sy grandes et sy inévitables que l'on treuve estre forcé, qui ne veult le tout perdre, comme dict est, et exposer le païs à rebellion, sacq et pillage, de leur donner asseurance pour leur appaisement, par ung boult ou par aultre. Et encoires laditte asseu-

[1] A. et B. *La*.

[2] A. et B. *L'on sçait*.

Pages.

1566. — 19 juillet. — La même au même. Audace des sectaires. — Les prêches se multiplient partout 83

21 juillet. — Le roi à la duchesse. Deux choses le touchent dans les troubles dont l'informe la gouvernante, l'intérêt de la religion et celui de ses bons vassaux. Il n'a jamais entendu que justice se fît avec rigueur, et les anciennes ordonnances laissent la voie ouverte à la clémence. Son intention avait toujours été qu'on laissât les choses sur le pied où elles étaient du temps de l'empereur Charles-Quint; mais, après nouvel examen, il répond maintenant aux trois points qui lui avaient été proposés : l'inquisition, la modération des placards et la convocation des États généraux 96

Même date. — Le roi aux gouverneurs des provinces et aux chevaliers de l'ordre de la Toison d'or. Il les invite à s'opposer aux assemblées et conventicules des religionnaires 106

Même date. — Le roi aux chefs des bandes. Même sujet 110

Même date. — Le roi aux gouverneurs des frontières. Ils doivent être sur leurs gardes et suivre exactement les ordres de la gouvernante. 112

Même date. — Le roi aux villes, pour qu'elles aient à se préserver de la contagion, à ne point souffrir les prêches et à obéir aux ordres de la gouvernante 114

Même date. — Le roi à la duchesse. Il lui communique les lettres adressées aux chefs de bandes, aux gouverneurs et aux villes, et parle toujours de sa prochaine arrivée 116

Même date. — Le roi à ceux du conseil en Frise. Il se montre satisfait de la fidélité de quelques nobles Frisons 118

Même date. — La duchesse au roi. Elle se plaint d'attendre toujours vainement la résolution du roi et représente que ces retards ne font qu'empirer les choses. — Peinture de la situation déplorable du pays. — Progrès et audace croissante des sectaires 120

2 août. — Le roi à la duchesse. Envoi de remises et d'ordonnances de payement 139

5 août. — Gilles Le Clerc à maître Gilles, secrétaire du comte Louis de Nassau; preuve de ce qui précède 148

8 août. — La duchesse au roi. Requête des nobles plus hardie que la première. — La gouvernante a convoqué les chevaliers de la Toison

Pages

1566. — d'or pour les consulter sur les demandes qui lui ont été adressées. — Elle presse de nouveau le roi de prendre une résolution, principalement à l'égard de la convocation des États, et de hâter son voyage aux Pays-Bas 141

9 août. — La duchesse au roi. Intelligence des confédérés et des religionnaires. 146

13 août. — Le roi à la duchesse. Il ne veut point entendre parler, pour le moment, de la convocation des États généraux 149

Même date. — Le même à la même. Affaires de finances et de guerre. 151

Même date. — Le même à la même. Envoi d'assignations de payement. — Emploi de cet argent 154

Même date. — Le même à la même. Sur les places de rassemblement des troupes et sur les pensionnaires allemands 156

15 août. — Le même à la même. Des troupes qu'il fait enrôler en Allemagne. 159

22 août. — La duchesse au roi. Ravages affreux des iconoclastes. . . 182

24 août. — Le roi à la duchesse. Il ne faut point donner d'acte public d'assurance aux confédérés. — Quant à la convocation des États généraux, il maintient sa décision précédente. — Il annonce encore sa prochaine arrivée aux Pays-Bas. 163

29 août. — La duchesse au roi. Continuation et progrès des désordres et pillages. — La gouvernante songe à se retirer à Mons, mais on lui fait abandonner ce dessein. — Elle est en quelque sorte prisonnière à Bruxelles. — Ce qui s'est passé dans l'assemblée des chevaliers de la Toison d'or. — Placard contre les iconoclastes. — Tolérance forcée des prêches. — La duchesse est malade de douleur. 187

Même date. — La même au même. Quels sont les principaux moteurs des derniers troubles à Bruxelles. — Desseins ultérieurs des factieux . . 201

30 août. — Le roi à la duchesse. Sur l'assurance à donner aux confédérés et sur la convocation des États généraux. 166

Même date. — Le même à la même. Même sujet 168

Même date. — Le même à la même. Précautions prises pour empêcher les confédérés de recevoir des secours d'Allemagne 169

Même date. — Le même à la même. Ses vues sur le commandement des troupes étrangères qu'il pourrait être nécessaire de lever 172

Pages.

1566. — Même date. — Le roi à la duchesse. Il ne veut point qu'on accorde aux réformés de lieux particuliers pour faire leurs prêches. Précautions à prendre contre l'invasion des étrangers 174

Même date. — Le même à la même. Résolution relative au payement des pensionnaires d'Allemagne 177

Même date. — Le même à la même. Affaires financières. — Utilité d'écrire aux chefs du clergé comme on l'a fait aux gouverneurs des provinces, aux villes principales, etc. 179

30 août. — Le même à la même. Il l'avertit de ce qu'il a écrit particulièrement au duc Henri de Brunswick 181

27 novembre. — Le même à la même. Il annonce encore son arrivée aux Pays-Bas. — Son intention est de traiter ses sujets en prince débonnaire.

Même date. — Le roi au comte de Meghem. Il lui annonce son arrivée, et le remercie de son zèle et de ses services. — Gratification . . . 210

Même date. — Le roi au comte d'Arenberg. Son mécontentement de ce qui se passe dans le gouvernement du comte. — Il annonce son arrivée. — Renforts de troupes. — Gratification 212

Même date. — Le roi au comte de Mansfelt. Il le remercie de sa fidélité et l'informe de son arrivée 214

30 décembre. — Le roi à Monsieur de Berlaimont. Il parle aussi de son arrivée et annonce qu'il fait prendre les devants au duc d'Albe. — Il lui donne la surintendance des vivres de l'armée 216

31 décembre. — La duchesse au roi. Touchant les pensionnaires allemands 218

1567. — 15 mars. — Le roi à la duchesse. Affaires militaires 222

23 mars. — La duchesse au roi. Excès des réformés à Anvers. — Difficultés insurmontables nées de la politique expectante du roi. — Le prince d'Orange refuse de prêter un second serment. — Opposition de quelques grands seigneurs. — Tentatives des religionnaires en Franche-Comté. — Nouvelles du siége de Valenciennes 226

26 mars. — Le roi à la duchesse. Finances de guerre 225

14 avril. — La duchesse au roi. Protestation de fidélité du comte de Hornes. — La gouvernante lui permet de rentrer au conseil. . . . 237

Même date. — La même au même. Elle demande une levée de quatre cents chevau-légers bourguignons. 239

Pages.

1567. Même date. — La duchesse au roi. Elle l'informe de la mort du duc de Brunswick et du landgrave de Hesse, ainsi que des mesures qu'elle a prises à cette occasion 241

Même date. La même au même. Confirmation de la précédente . . 243

27 janvier. — Le roi au duc d'Albe. Il lui mande la détention de son fils don Carlos 245

12 février. — Le duc d'Albe au comte de Meghem. Communication de la lettre du roi 247

12, 13 et 17 novembre. Interrogatoires du comte d'Egmont . . . 295

1568. 9 juin. Le duc d'Albe au roi. Sur l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes 251

26 juillet. — Le roi au duc d'Albe. Il l'informe de la mort de don Carlos. 249

17 août. Le roi au duc d'Albe. Il approuve tout ce qui a été fait relativement aux comtes d'Egmont et de Hornes 254

1579. 30 novembre. — Le roi au duc de Parme. Il lui donne ses ordres pour la proscription du prince d'Orange 289

